Illinois U Library

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

AU RETOUR D'ELIZABETH II
PHILIPPE D'EDIMBOURG
SERA-T-IL PRINCE CONSORT ?

le nouveau femina de luxe

Avril 1954

PUBLIE

CHOISISSEZ L'HOTEL OU VOUS AIMERIEZ PASSER VOS VACANCES
15 HOTELS DE REVE PEU CONNUS ET TYPIQUEMENT FRANÇAIS

SANS LE SAVOIR, J'AI ÉPOUSÉ UN MILLIARDAIRE
PAR HELEN GOULD

"S. O. S. URGENCE", une grande enquête illustrée
SUR L'HOPITAL PARISIEN LE PLUS MODERNE D'EUROPE

UN MARSEILLE NOUVEAU SURGIT SUR LE VIEUX PORT
« CHARME DE MARSEILLE », PAR HENRI DE MONTHERLANT

SUR ET SOUS LES PONTS DE PARIS
PAR RAYMOND QUENEAU, de l'Académie Goncourt

●

LA MODE

- DE NOUVEAUX MODELES : tailleurs, fourrures d'été, imprimés teintes pastels
- LES ROBES JUPONNANTES dessinées par Lila de Nobili
- LA MODE MASCULINE : l'A. B. C. des chemises en nylon

LE SHOPPING

- LES CHEFS-D'ŒUVRE parmi les appareils ménagers
- LES TROUVAILLES, par la princesse Troubetzkoy

PLAISIRS ET LOISIRS

- VOICI LE T. N. P.
- LE CINEMA, LE THEATRE, LES LIVRES, LES DISQUES, LES EXPOSITIONS présentés, annoncés, commentés par Roger Nimier et les meilleurs jeunes critiques
- OU DINER, DANSER, SOUPER, par Carmen Tessier

ART ET DÉCORATION

- LES VITRAUX DE LA SAINTE-CHAPELLE photographiés pour la première fois en couleurs
- VOICI CE QU'EST L'ART ABSTRAIT
- LE PLUS BEAU TABLEAU DE L'EXPOSITION D'ART VENITIEN (hors-texte)
- LES MEUBLES D'AUJOURD'HUI dans un cadre d'aujourd'hui
- LA VIE ET LES SECRETS DES JARDINS, par J. de Caraman Chimay

LECTURES

- BELLES AMOURS, le nouveau roman de Louise de Vilmorin, l'auteur de « Julietta » et « Madame de... »
- UNE NOUVELLE INEDITE ET COMPLETE de Maeve Brennan : « Un Mensonge »
- AU PETIT BONHEUR

etc., etc...

ET

UN NOUVEAU DON JUAN
VITTORIO DE SICCA

LES BALLETS DE MOSCOU A L'OPÉRA DE PARIS
PAR MICHEL GORDEY, L'AUTEUR DE « VISA POUR MOSCOU »

130 PAGES SOMPTUEUSEMENT ILLUSTREES EN COULEURS

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Fondateur GEORGES OUDARD

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

13, rue Saint-Georges. — Paris IX[e]

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

★

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	
Un an	6.000	Un an	7.000
6 mois	3.100	6 mois	3.600

ÉTRANGER

ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	
Un an	7.250	Un an	8.600
6 mois	3.725	6 mois	4.400

L'ABONNEMENT N° 1 est composé de 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE.

L'ABONNEMENT N° 2 comprend 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE, et les 24 numéros de notre supplément théâtral et littéraire.

Le supplément théâtral et littéraire, réservé aux seuls abonnés, leur sera adressé à raison de 2 fascicules par livraison mensuelle.

Les abonnements partent obligatoirement du 1[er] de chaque mois.
Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 60 francs en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

★

NOTRE COUVERTURE

DURANT LE TOUR DU MONDE en cent quatre-vingts jours qu'accomplit S. M. Elizabeth II à travers les États du Commonwealth, des Bermudes à Gibraltar en passant par l'Australie, les mers du Sud et le Continent noir, S. A. le duc d'Edimbourg a été, à tout moment, aux côtés de la souveraine, l'aidant par son affectueuse et active présence à surmonter les fatigues de cette épreuve d'endurance sans précédent dans les longues annales de la monarchie.

POURQUOI ne pas « faire comme papa » qui est justement dans son laboratoire ? Le succès n'est pas garanti, mais ces apprentis audacieux deviendront sans doute des virtuoses de la photographie.

N° 409 AVRIL 1954

SOMMAIRE

L'ACTUALITÉ MONDIALE
ÉDITORIAL 13
AUX QUATRE COINS DU MONDE 15
AUTANT EN EMPORTE LE VENT 18
POISSON D'AVRIL N'EST PAS MORT 20

LE DUC D'ÉDIMBOURG, LE PREMIER APRÈS SA MAJESTÉ
Au retour du voyage royal, en mai, le duc sera-t-il proposé par S. M. Elizabeth II comme prince consort ?... Mrs. Helen CATHCART 21

LA SICILE, AU CARREFOUR DES MONDES, AU CARREFOUR DES SIÈCLES DANIEL-ROPS 32

LE SALON DE LA PHOTOGRAPHIE
L'image magnétique, la couleur et la lumière dominent le panorama photographique 1954. René BRANELLEC 36
La conquête du relief en photographie. J.-A. STEVENS 44

LE JUDO EST-IL UN ART OU UN SPORT ? GAUDFERNAU 47

LES ÉCOLES DE LA MARINE
II. — En formant ses propres spécialistes la marine nationale préparera pour l'industrie privée une main-d'œuvre d'élite. Robert NALY 53

LES MERVEILLES DE LA SCIENCE
Une nouvelle conquête de l'infra-rouge : le chauffage des rues et des édifices publics. Raoul PESLIN 57

ALLEMANDS 1954
Au moment même où se discute la mise sur pied de la C. E. D., voici le vrai visage de l'Allemagne. Ed. NESSLER 61

VITRAUX MODERNES A L'ÉGLISE SAINT-PIERRE DE MONTMARTRE
En souvenir de sa femme un industriel a permis au maître verrier Max Ingrand de doter de vitraux modernes l'un des plus vieux sanctuaires de Paris. B. CHAMPIGNEULLE 93

AU SALON AUTOMOBILE DE GENÈVE, LA LIGNE LATINE TRIOMPHE R. MIOMANDRE 102

LA VIE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
Les Expositions, les Théâtres, le Cinéma, les Livres.

★

RÉDACTEUR EN CHEF : Jean Laudat. — DIRECTEUR ARTISTIQUE : Marc Réal.
PHOTOGRAPHES : Henri Parnotte, Roger Boulet.

Avec ce numéro, nos abonnés de la catégorie n° 2 reçoivent en supplément théâtral deux fascicules :

I. FAITES-MOI CONFIANCE, pièce de **Michel DURAN**

II. LE GRELUCHON DÉLICAT, pièce de **Jacques NATANSON**

d'après DELPEUCH

MARTINI

l'Apéritif

VOX pub.

ÉDITORIAL

COMPLEXE D'INFÉRIORITÉ

Le Proche-Orient vit dans un état d'instabilité chronique. En Égypte comme en Syrie les révolutions de palais se succèdent, dont les acteurs paraissent, s'évanouissent et reparaissent selon le gré des camarillas, passant du pouvoir à la geôle ou à l'exil, et *vice versa*, quand ils ont eu la chance d'échapper au pire ! Au Caire le général Néguib est « démissionné » de ses fonctions quasi dictatoriales par les plus ardents de ses lieutenants, qui le mettent aux arrêts de rigueur. Quelques jours passent et le même Néguib revient nanti de pouvoirs renforcés. Entre temps son voyage « triomphal » à Khartoum se soldait par une émeute qui a fait couler le sang, ce qui donne à supposer que l'unité soudano-égyptienne n'est pas aussi facile à réaliser qu'on semblait le croire.

De l'autre côté de l'Atlantique, une séance du Parlement de Washington est bouleversée brutalement par des feux de salve provenant d'une tribune. Enfiévrés par la propagande anticolonialiste à laquelle s'est livrée avec tant de zèle leur « puissance protectrice », les nationalistes portoricains protestent de cette manière contre la condition inférieure où, selon eux, sont maintenus leurs compatriotes. Le continent noir, enfin, nous offre le spectacle de la révolte des Mau-Mau, avec toutes ses horreurs, suivie d'une répression qui a revêtu parfois une violence dont s'émeuvent nos amis anglais.

Dans un monde bouleversé par les aspirations chaotiques de populations encore mineures à une liberté qui ne s'acquiert pas uniquement par la simple vertu de formules généreuses mais aussi par un patient apprentissage, nulle nation n'est à l'abri des difficultés ou des tourments, et notre Afrique elle-même, sourdement travaillée du dehors par les excitations à la xénophobie et à l'assassinat, n'est, hélas ! pas épargnée.

La France ne prétend pas échapper à la critique. Mais, en vérité, quel pays pourrait se targuer d'être exempt de reproches et d'erreurs lorsqu'il doit faire face à des situations troubles et résoudre des problèmes d'une singulière complexité ? Nous avons donc quelque raison d'être irrités lorsque la France devient le point de mire à la fois des attaques de ses adversaires et des critiques dont ses meilleurs amis l'abreuvent avec générosité !

Il n'est pas moins insupportable d'ailleurs d'entendre trop de nos concitoyens se lamenter sur l'abaissement prétendu de leur pays par rapport aux grandes nations.

Les crises sérieuses que connaissent les autres pays — même ceux qui paraissent le mieux armés pour les dominer — devraient libérer les Français, lorsqu'ils regardent hors de leurs frontières, de tout sentiment d'infériorité.

Rien, en effet, ne justifie un tel complexe, dont il est aisé de comprendre quelle arme il constitue contre nous dans la compétition mondiale. Il est grand temps de nous en délivrer, aussi bien sur le plan international qu'à l'intérieur de notre propre maison.

Alors nous serons surpris de constater, comme au sortir d'un mauvais rêve, qu'après tout « ça ne va pas si mal » dans cette France à qui l'on impute fort légèrement de si nombreuses faiblesses.

Du même coup nos représentants, libérés eux-mêmes de ce *complexe d'infériorité*, se résoudront peut-être à mettre un terme à des piétinements, à des tergiversations qui en sont la triste conséquence. Ceux qui, par exemple, expriment avec une extrême énergie leurs appréhensions envers la Communauté européenne de défense parce qu'ils redoutent que la France ne s'y trouve en état permanent d'infériorité face à l'Allemagne cesseraient d'être en proie à l'inquiétude et le problème se poserait ainsi dans une atmosphère plus sereine. L'intérêt passionné que portent d'ailleurs les associés du Pacte atlantique — et ses ennemis — à la position française à l'égard d'une conception de la défense européenne dont l'initiative nous appartient se comprend. Mais serait-ce trop demander qu'on nous laisse délibérer de la C. E. D. en famille, entre nous, et qu'on nous permette d'en bien peser les conséquences sans que nos scrupules — légitimes, après tout — soient interprétés comme autant d'indices d'une mauvaise conscience ?

DEAUVILLE

LA PLAGE FLEURIE

PAQUES

HOTELS OUVERTS :

NORMANDY HOTEL - HOTEL DU GOLF

NEW-GOLF (2 PARCOURS) - TENNIS

ET TOUJOURS IODE A PROFUSION

CASINO

ROULETTE - 30 ET 40 - BACCARA

LE TOUQUET

PARIS-PLAGE

DE PAQUES A SEPTEMBRE

LA MER - LA FORÊT

GOLF - TENNIS

HOTEL WESTMINSTER

CASINO

ROULETTE - 30 ET 40

AUX QUATRE COINS DU MONDE DU 15 FÉVRIER AU 15 MARS

DAKAR, 15 FEVRIER. Le commandant Houot et l'ingénieur Willm, qui, à bord de leur bathyscaphe F. N. R. S. 3, viennent d'effectuer une plongée à une profondeur jamais atteinte de 4.050 mètres au large de la côte africaine, sont félicités après leur remontée par les équipages de leurs remorqueurs.

SAIGON, 15 FEVRIER. Avant une tournée d'inspection de trois semaines à travers les théâtres d'opérations du Nord indochinois et du Laos, M. René Pleven, accompagné de M. de Chevigné, secrétaire d'Etat, et d'officiers français et vietnamiens, visite un poste aux alentours du cap Saint-Jacques.

BRISBANE, 17 FEVRIER. Devenue une industrie prospère sur les côtes australiennes, la grosse pêche est aussi un sport en vogue. Témoin cette prise peu commune : un requin-tigre de 700 kilos capturé par un couple amateur qui s'efforce, non sans peine, de haler le squale à bord de son embarcation.

BERLIN, 18 FEVRIER. La fin de la Conférence des Quatre suscite des manifestations en sens opposé. A Berlin-Est (ci-dessus) les communistes, flanqués de la « police populaire », dénoncent l'armée européenne ; à Berlin-Ouest les ouvriers protestent contre le refus d'élections libres par M. Molotov.

BETZDORF, 20 FEVRIER. La petite princesse Marie-Astrid, fille du prince héritier Jean de Luxembourg et de la princesse Joséphine-Charlotte, reçoit le baptême de M[gr] Lommel en présence de la grande-duchesse Charlotte, de l'ex-roi Léopold de Belgique et des membres des deux familles régnantes.

PARIS, 20 FEVRIER. Hôte de la Ville de Paris, Sir Noël Vansittard Bowater, lord-maire de Londres, est venu, accompagné d'un dignitaire de la Cité portant l'épée cérémoniaire, rendre hommage au Soldat inconnu au sortir du Palais de l'Elysée où il s'était entretenu avec le président René Coty.

ATHENES, 24 FEVRIER. Comme suite aux négociations engagées avec les dictatures de l'Est, des femmes et des enfants grecs enlevés par les rouges durant la guerre civile et internés six ans dans les camps communistes arrivent à Igoumenitsa, sur la côte d'Epire, où leurs proches les attendent.

AMSTERDAM, 24 FEVRIER. Une cérémonie nuptiale vraiment peu commune s'est déroulée dans la petite bourgade hollandaise d'Oisterwijk, où l'on voit, devant la mairie, les six sœurs de la famille Bertens qui viennent de célébrer leur mariage civil avec les six frères de la famille Haaren.

PARIS, 24 FEVRIER. Donné à l'Elysée en l'honneur du gouvernement et des assemblées, le premier grand dîner du septennat est suivi d'une réception, où le Président et M^me^ Coty, que l'on voit entourés de leurs filles et de leurs petites-filles, ont accueilli leurs invités avec une souriante aménité.

TEL-AVIV, 25 FEVRIER. Dans une colline proche de Beersheba, la mission archéologique française Jean Perrot a découvert un village souterrain de l'époque chalcolithique qui daterait de cinquante siècles. On y a prélevé des débris de fourneaux, des outils de silex et des ossements humains.

LE CAIRE, 27 FEVRIER. Brusquement « limogé » par les militaires du Conseil de la Révolution, le général Neguib, sous la pression de la population, est vite réinstallé au pouvoir, où il reprend toutes ses prérogatives, avec le touchant accord du colonel Nasser (à droite) et du major Salem (à gauche).

DAMAS, 27 FEVRIER. Des bâtiments officiels en feu... c'est là un épisode du violent coup d'Etat — le cinquième en cinq ans — qui met fin au régime du général Chichackly, obligé de fuir la Syrie, et replace à la présidence de la République M. Hachem el Atassi, chassé par les « chichacklistes ».

WISSEMBOURG, 1er MARS. Une manifestation en faveur de l'abolition des frontières est organisée en Alsace par le « Mouvement de la jeunesse européenne », dont les membres agitent des drapeaux « européens » sur l'emplacement même de la barrière qui marque la frontière franco-allemande.

WASHINGTON, 1er MARS. Durant une séance de la chambre des représentants, une femme et deux hommes tirent, des tribunes du public, une trentaine de coups de revolver dans l'hémicycle aux cris de « Libérez Porto-Rico ». Cinq députés sont atteints, dont l'un doit être transporté à l'hôpital.

TUNIS, 2 MARS. Ayant reçu au palais de Carthage l'investiture de S.A. le bey, M. M'Zali, président du nouveau ministère tunisien (au premier plan, à gauche), et ses collaborateurs se sont rendus à la Résidence générale où ils prennent congé de M. Voizard, qui avait rapporté de Paris l'accord du gouvernement.

KHARTOUM, 2 MARS. Un voyage rapide du général Neguib au Soudan, dont il est originaire, provoque dans la capitale de violentes bagarres entre les partisans du rattachement à l'Egypte et les tenants de l'indépendance soudanaise. On relève dix-neuf morts, dont le préfet de police, et nombre de blessés.

ARE, 4 MARS. Aux championnats du monde de ski, qui ont eu lieu cette année en Suède, la France n'a remporté qu'un seul titre, celui du slalom géant féminin, brillamment enlevé par Lucienne Schmidt, de Chamonix (n° 3), qu'on voit ici félicitée par l'une de ses concurrentes, la Suissesse Ida Schöpfer.

MARRAKECH, 5 MARS. Tandis que le sultan assiste à la prière solennelle du vendredi dans la mosquée de Berrima, en compagnie du Glaoui, une grenade est lancée par un fanatique, blessant légèrement à la tête S.M. Mohammed ben Arafa, qui sort du lieu saint appuyé sur un de ses serviteurs.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

Un psychiatre de Liverpool, Mr. P. Gregs, vient de livrer au public les conclusions d'une enquête dont le sujet n'a pas le mérite d'une extrême originalité, mais dont l'intérêt se renouvelle au fil des millénaires : quelles qualités une femme doit-elle posséder pour trouver à coup sûr un mari ? Il s'agit de substituer une méthode scientifique aux jeux antiques et décevants de l'amour et du hasard.

Ce qui importe, selon Mr. Gregs, c'est moins la somme des vertus, réelles ou feintes, de la femme que son aptitude à saisir puis à exploiter les défauts de l'homme, et singulièrement son incurable vanité.

L'homme, explique-t-il, est vaniteux plus encore que la femme. Habituée dès l'âge tendre aux flatteries des garçons, celle-ci n'en croit, de toutes façons, qu'une partie. Pour l'homme, qui mène généralement une vie dure, le compliment et l'admiration sont au contraire des événements rares et percutants, susceptibles d'obnubiler ses facultés d'appréciation. « Il est courant, note-t-il très justement, qu'un homme épouse la première femme qui le trouve beau, intelligent, pas comme les autres. »

« L'homme, écrit-il encore, a aussi une prédilection particulière pour les femmes myopes, qui le voient plus jeune et plus séduisant qu'il n'est... Il aime également les femmes maladroites, qui ont « besoin de lui » et s'extasient devant sa force et son habileté... Il adore enfin les femmes timides, qui lui reconnaissent automatiquement de l'assurance et de l'audace. »

Mr. Gregs admet des exceptions. « Les hommes, dit-il, sont ravis d'épouser des femmes sportives, dures et clairvoyantes lorsque, revenant de guerre épuisés et déshabitués de la vie pratique, ils doivent affronter une situation économique et alimentaire anormale. » Mais, les risques de paix étant aujourd'hui plus grands que les chances de guerre, il conseille aux jeunes filles tentées par les joies de l'hyménée de s'en tenir à cette règle générale : la réserve et l'inexpérience, alliées à une certaine faiblesse de la vue, serviront mieux leurs projets que l'étalage d'une supériorité intellectuelle et musculaire propre à décourager la victime de leur choix.

Je ne ferai qu'un reproche à notre distingué psychiatre : c'est de n'avoir envisagé qu'un côté de la question conjugale et de ne point renseigner l'élément masculin sur la conduite à tenir à l'égard de son partenaire obligé. Quoi qu'il semble en penser, le Pays du Tendre n'est pas cette région miraculeuse où l'homme se déplacerait sans entraves, le nez au vent, et où la femme ne progresserait qu'à pas comptés, s'essoufflant en marches et contre-marches. J'ai connu bien des mâles qui la parcoururent plusieurs fois du nord au midi et du levant au ponant sans jamais rencontrer l'âme sœur à l'étape et qui, souvent, durent rassasier leur cœur affamé à la soupe populaire de l'amour. J'en ai connu d'autres qui s'abusèrent étrangement sur leur capacité à conquérir l'âme féminine et à organiser le terrain conquis. N'est-ce pas Claude Dauphin qui, récemment, écrivait de Hollywood à son ami Pierre Louis :

« Use de ton influence auprès des journalistes pour leur expliquer à l'avance que je ne sais si je suis marié, si je suis divorcé et avec qui je vais vivre en rentrant à Paris... »

Et n'est-ce pas Henry de Montherlant qui, après avoir vu M^lle^ Renée Faure dans *la Reine morte*, donnait de son interprète cette image capable d'inciter les hommes les plus naïfs ou les plus intrépides à la circonspection :

« Le tempérament monte en elle, disait-il, comme une eau violente dans un tuyau de pompe qui la fait frémir. »

Il est certain que les femmes en tuyau de pompe ne courent ni les rues ni les salons. Mais lorsque d'aventure un représentant du sexe fort s'attaque à l'un de ces phénomènes, par quel bout doit-il le prendre ? On aurait aimé avoir l'opinion de Mr. Gregs sur ce point.

Au demeurant, peu nous chaut, car voici, mesdames, mesdemoiselles et messieurs, que la « Convention européenne de sauvegarde des droits de l'homme et des libertés fondamentales », signée à Rome le 4 novembre 1951, va entrer en application sous le triple contrôle d'un conseil des ministres européen, d'une commission européenne et d'une cour européenne des droits de l'homme. Elle garantit à chacun et chacune l'exercice d'un nombre quasi incalculable de « libertés fondamentales », au premier rang desquelles figure « le droit de se marier et de fonder une famille ». Plus de problème, par conséquent : contentez-vous d'aimer, désormais, l'Administration se chargera du reste.

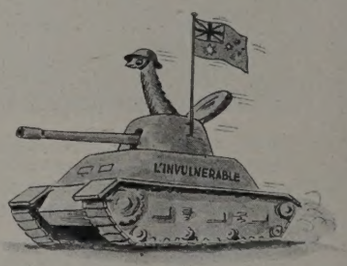
La direction de *France-Illustration* a reçu de M. Bernard B... la lettre suivante, datée du 1^er^ février 1954 :

« Monsieur,

» Je relève dans votre dernier numéro, pages 10 et 11, sous la signature « Le Sceptique », un tel amalgame d'âneries concernant l'Australie que je m'étonne qu'un journal aussi serein et apparemment aussi bien fait que le vôtre puisse accepter de publier des loufoqueries très dignes de l'ex-*Os à moelle* de Pierre Dac. « L'Australie, pensent les petites gens, c'est loin... Alors on peut raconter n'importe quoi à son sujet. » Qui ira y voir ? » L'Australie n'est pas loin. La dernière fois que je m'y suis rendu, j'ai mis, en avion, moins de trois jours. Et l'on y rencontre des gens cultivés qui lisent et parlent suffisamment le français pour comprendre le contenu d'une revue mondiale comme la vôtre.

» Les armoiries australiennes portent à droite et à gauche, en encadrement, un kangourou et un emu. Cet emu — qui ne s'écrit pas emeu et se prononce imou — n'est qu'une petite autruche commune gris poussière, sans intérêt commercial, ses plumes étant sans valeur. Je ne vois pas en quoi une autruche est un animal apocalyptique... Quant à ne pas pouvoir la tuer, même avec une mitrailleuse, là encore Pierre Dac est battu à plate couture... »

Je l'avoue sans honte, je me classe parmi ces « petites gens » qui considèrent les antipodes comme des régions relativement lointaines et qui, n'ayant ni le moyen ni le temps d'aller vérifier sur place les caractéristiques attribuées à tel ou tel spécimen de la faune australienne, s'exposent à proférer des « âneries » sur un sujet aussi délicat. Que M. Bernard B... veuille bien m'excuser : je n'ai pas eu encore l'occasion de tirer à la mitrailleuse sur des compagnies d'emus, et si j'ai rapporté que ces volatiles étaient insensibles aux coups des armes à feu, je l'ai fait non pas en m'appuyant sur une expérience personnelle, mais sur une information en provenance de Melbourne. Il va de soi que si M. Bernard B... avait un de ces jours la gentillesse d'éprouver lui-même la résistance de l'emu aux projectiles militaires et de me communiquer ses



observations, j'accueillerais et publierais avec joie les résultats d'une enquête qui éclaircirait définitivement ce douloureux point d'histoire.

Un jury comme on ne peut en voir qu'à Paris a décerné la « pomme d'or » à deux comédiens, MM. Fernand Gravey et Roland Alexandre. A une époque où l'or ne vaut guère plus que son pesant de pommes, il n'est pas question de couronner de manière aussi dérisoire deux carrières dramatiques particulièrement brillantes, mais d'honorer deux émules de Brummel qui, douze mois durant, ont « bien servi la mode masculine ».

Tant que les arbitres de l'élégance recruteront leurs lauréats dans le monde du théâtre ou dans le monde tout court, il n'y aura pas lieu de s'inquiéter : le jardin des Hespérides

sera dépouillé de ses fruits avant que tous nos muscadins aient reçu le prix de leur mérite. Dieu merci, les vestons bien coupés sont, si j'ose dire, monnaie courante dans ces milieux-là. L'affaire risque de se corser, en revanche, si, comme l'intention en a été exprimée, la pomme d'or symbolique devait être remise, l'an prochain, à un représentant du peuple.

« Au vrai, m'a confié un député de mes amis, nous sommes plus habitués à recevoir des pommes cuites et le projet dont vous me parlez me paraît d'autant plus singulier que, malgré les efforts louables de M. Le Troquer, aucun de nous ne se permettrait d'insulter délibérément à la simplicité du corps électoral par la distinction de sa mise. A supposer d'ailleurs que nous en ayons le désir, où trouverions-nous le moyen de nous constituer une garde-robe qui sorte de l'ordinaire ? »

Eh ! oui... Nos législateurs, qui ont à peine résolu pour eux-mêmes le problème du pain quotidien, n'en sont pas encore à envisager le jour où ils pourront participer sans crainte aux tournois vestimentaires. En fait, c'est à peine si leur situation s'est améliorée depuis le temps où M. Barthe arracha à M. Milliès-Lacroix, président de la commission des finances du Sénat, le bénéfice de la franchise postale pour ses collègues du Palais-Bourbon.

La querelle portait sur une somme de 250.000 francs, que l'économe Milliès-Lacroix ne voulait absolument pas lâcher. M. Barthe se mit donc en mesure d'exposer à cet homme redoutable les mille raisons qui plaidaient en faveur de son système.

« Nous ne sommes pas riches, voyez-vous, monsieur le Président, lui dit-il au cours d'un entretien à huis clos. Vous ne pouvez comprendre nos difficultés matérielles, vous qui êtes un gros négociant, possédant une dizaine de millions. Mais si je vous disais que plusieurs députés et moi-même sommes gênés au point de... »

Il s'arrêta, raconte le chroniqueur Jean-Bernard, puis reprit :

« Vous avez lu Eugène Sue, monsieur le Président ? Eh bien, un de ses personnages dit quelque part : « La preuve que je suis philosophe, » c'est que je barbote dans la boue » et que j'ai des trous à ma culotte. »

— Que me chantez-vous-là, mon cher député ?

— La vérité toute nue, sauf votre respect. »

Et, joignant le geste à la parole, il releva les pans de sa jaquette, montrant un pantalon déchiré au bon endroit. Vous connaissez les vers de Gresset :

« Par cas fortuit, l'enfant de chœur [Lucas
Avait usé l'étui du pays bas...
Vous m'entendez ? Sa culotte trop [mûre
Le trahissait par mainte décou- [pure

Ainsi apparut M. Barthe aux yeux étonnés du président de la commission des finances du Sénat. Celui-ci en fut ému et désarmé.

« Eh bien, soit ! s'écria-t-il. Puisque certains de vos collègues et vous-même en êtes à cette extrémité, j'accepte votre réforme. Cela vous permettra d'aller vous acheter des pantalons neufs. Mais je n'en veux pas pour le Sénat où, grâce au ciel, nos culottes ont un fond solide ! »

Tout commentaire affaiblirait la portée de cette anecdote. Aussi me bornerai-je à demander au jury de la pomme d'or quels espoirs il peut fonder sur une assemblée dont les membres les plus éminents sont parfois contraints de montrer leur... misère pour gagner leur vie...

Des prêtres shintoïstes vêtus de blanc ont récité des prières dans un laboratoire de Tokio pour le repos de l'âme de tous les microbes morts au champ d'honneur de la science médicale. Les assistants, docteurs et infirmières compris, se sont ensuite réunis afin de boire un verre de saké à la mémoire de leurs victimes.

Moins de deux mois après que la presse leur eut révélé l'incroyable délicatesse des mœurs orientales, les « civilisés » d'Europe prenaient connaissance de ce télégramme transmis de New-Delhi par l'agence Reuter.

« L'Inde va consacrer 20 millions de roupies, soit environ 1.500 millions de francs, à la construction de maisons de retraite pour les vaches âgées et infirmes. Le gouvernement indien, qui a prévu les dépenses dans son plan quinquennal, a été contraint de créer un système de sécurité sociale pour les vaches en raison de la pression des fidèles de la religion hindoue, pour lesquels la vache est un animal sacré.

» La décision du gouvernement ne donnera que partiellement satisfaction aux vœux de la grande majorité de la population, qui réclame l'interdiction totale de l'abatage des vaches dans tout le pays. Dans leurs maisons de retraite, les vaches pourront passer les dernières années de leur existence dans la paix et le confort. Cette mesure a pour but principal d'éviter aux Hindous le spectacle tragique d'un animal sacré mourant de faim et laissé à l'abandon. »

« Comment ! se sont indignés d'excellents confrères. Voilà donc à quoi M. Nehru va consacrer l'argent de ses compatriotes, lui qui dirige un pays où l'hygiène n'est qu'un mot et où la famine sévit à l'état endémique ! »

Et de protester, au nom de l'humanité souffrante, contre un plan qui vise non seulement à sauvegarder les ruminants hors d'âge mais, de surcroît, à multiplier leur descendance par le biais de l'insémination artificielle.

Halte-là ! Quelque respect qu'on ait pour les préjugés des Occidentaux, on ne peut se défendre d'un certain malaise en songeant que des

vaches pourraient être réduites à chanter dans les cours, le chapeau à la main, sous le prétexte qu'elles auraient été jugées impropres à la consommation pour des motifs religieux, philosophiques ou sanitaires. On s'en défend d'autant moins qu'il suffit de fréquenter les bureaux du P. M. U. pour se faire une idée du capital investi chez nous, chaque jour, dans l'amélioration de la race chevaline ou de visiter les haras nationaux pour se convaincre que, si le cheval fut jadis la plus belle conquête de l'homme, l'homme est maintenant la plus belle conquête du cheval. Or — faut-il insister sur ce point — le cheval n'a pour le Français pas plus d'utilité pratique que la vache pour l'Indien. Lui ausssi est un « animal sacré », comme sont « animaux sacrés » les punaises auxquelles une phalange d'hôteliers suburbains réserve le meilleur de ses soins et les chiens de luxe qu'on voit, l'hiver, défiler sur les Champs-Elysées en paletots fourrés.

Si, après cela, nous avions le droit d'en remontrer au reste de la planète en matière de « progrès social » ! Mais quoi ! n'y a-t-il pas toujours, sous nos latitudes, des parias sans feu ni lieu ? Et qu'aurions-nous à répliquer à M. Nehru s'il s'avisait de reconnaître en eux les produits d'une société sans foi ni loi ?

Parmi tous les arts que la vie moderne nous oblige à pratiquer sans que nous y soyons portés par une vocation particulière, l'art de l'engueulement prend une importance croissante. Que le mot ne fasse pas sursauter le lecteur délicat. Il a ses lettres — d'aucuns diront ses cinq lettres — de noblesse puisqu'il a depuis longtemps l'honneur de figurer au dictionnaire de l'Académie et, depuis plus longtemps encore, au dictionnaire de Littré. Si on lui préfère aujourd'hui sa cousine « engueulade », plus euphonique, c'est moins par goût du changement que par amour de l'harmonie et, au demeurant, la façon de la désigner ne modifie rien à la chose : il reste que l'engueulement s'est introduit dans nos mœurs et s'y est si parfaitement installé qu'il caractérise la plupart de nos rapports sociaux.

Je fais ici appel au témoignage impartial de mes contemporains : qui de nous songerait à monter dans un autobus, à lancer sa voiture dans la circulation routière, à utiliser le téléphone interurbain, à « contacter » l'administration de la Sécurité sociale ou l'inspection des contributions directes, voire à solliciter un ministre ou un représentant du peuple sans s'être d'abord ravitaillé — précaution élémentaire ! — en apostrophes percutantes, dont la vivacité le dispute à la perfidie ?

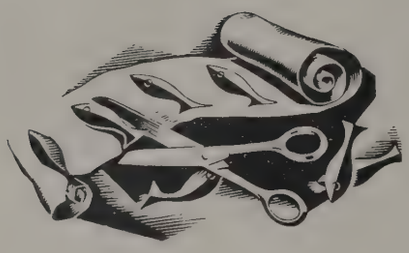
Cela étant, on ne peut que déplorer l'indifférence des pouvoirs publics à l'égard des citoyens qui n'ont pas su s'adapter spontanément à l'évolution des coutumes et qu'une formation insuffisante place trop souvent dans des situations humiliantes. J'entends bien que la fréquentation assidue de certaines assemblées politiques remédierait, le cas échéant, aux lacunes impardonnables de l'enseignement officiel. Mme Jeannette Vermeersch n'est-elle pas capable, à elle seule, de suppléer une escouade de crocheteurs, ces aristarques du langage vert, et d'infuser aux amateurs, dans les moindres délais, un savoir dont l'acquisition exige généralement de longues années d'études et d'expériences ? Mais Mme Vermeersch est une institution privée à qui il arrive de suspendre ses cours pendant des mois et de les reprendre sans préavis. Aussi l'anarchie totale continue-t-elle de régner dans cette branche maîtresse de l'Education nationale, pour le plus grand dommage de tous ceux — et ils sont légion — qui, dans une compétition aux difficultés renouvelées, ne parviennent pas à combler le handicap d'une nature réservée ou d'une technique rudimentaire.

A la réflexion, on s'étonne même qu'à une époque où les disciplines les plus diverses suscitent la création d'établissements spécialisés l'idée ne soit venue à personne d'une école qui se donnerait pour tâche d'inculquer aux populations les tout derniers principes d'incivilité. La matière ni la clientèle ne feraient défaut. On serait rapidement amené à scinder l'enseignement en degrés préparatoire, élémentaire, complémentaire et supérieur, chacun de ces « cycles » comportant, comme de juste, l'attribution d'un brevet de capacité décerné par un jury d'experts triés sur le volet. Quel débouché pour les truands de la capitale !

Les truands cependant auraient intérêt à se hâter. Car voici qu'un écrivain italien, M. Uggo Nanni, publie une *Encyclopédie des injures, insultes et imprécations*. Cet intellectuel se défend de vouloir enrichir un vocabulaire déjà surabondant. Il se propose plus modestement « d'étudier l'injure en tant qu'aspect du langage humain et de la rattacher aux diverses formes de la pensée ». Mais les hommes d'affaires dissimulent fréquemment leurs véritables desseins sous des déclarations philosophiques. Qu'on se méfie de ce M. Uggo Nanni, qui s'évertue à paraître préoccupé de spéculations métaphysiques mais qui jette sans doute les bases d'un Institut International de l'Injure. Vous entendrez reparler de l'I. I. I. C'est un coup à faire fortune.

Le Sceptique.

POISSON D'AVRIL VIT TOUJOURS



ELLES ne figurent pas parmi les plus fines de notre répertoire, ces plaisanteries du 1er avril ! Elles existent et c'est un premier mérite. Elles constituent même une des traditions populaires les plus vivaces. Voilà leur second mérite. Le troisième ? Il pourrait résider dans le mystère qui entoure la naissance de ce mythe. On me dira que cela n'empêche personne de dormir. Il est vrai. Cependant, ce poisson facétieux fait beaucoup courir les jeunes. Pourquoi ? La question paraît n'offrir d'intérêt que dans la mesure où la curiosité trouve encore à s'exercer dans le domaine de la futilité. Mais sait-on jamais ce qui est futile ?

La clef du champ de manœuvre a été longtemps l'arête des poissons militaires du 1er avril. Elle a fait courir des générations de jeunes recrues. La « pierre à enfoncer le mou » est moins connue. Car elle avait en quelque sorte une compétence territoriale plus limitée. Son domaine était les cuisines du régiment. S'il était d'humeur badine, le cuisinier en chef ne manquait jamais de dire à son aide, le matin du 1er avril, de courir d'urgence à telle cuisine et de s'y faire remettre cette fameuse pierre. Le « bleu » demandait parfois des explications. Bonasse, le chef ouvrait sa marmite, montrait un morceau de mou de bœuf nageant à la surface, ce qui, à l'entendre, risquait de compromettre le déjeuner. L'aide, éberlué mais docile, courait à l'endroit indiqué, trouvait un gaillard prévenu qui lui apprenait que, depuis deux jours, la pierre se trouvait à telle autre cuisine, où la même mésaventure l'attendait. Finalement, et le plus loin possible du lieu de départ, l'aide se voyait confier un énorme pavé qu'il rapportait triomphalement !

Dans la marine, la corde à lier le vent a connu un succès durable. Aujourd'hui la clef du champ magnétique continue de donner lieu à maintes déambulations dans les coursives.

La coutume d'exercer à la marche à pied les âmes candides s'est perpétuée dans presque tous les milieux et les civils ne se font pas rendre des points par les militaires. Envoyer chercher de l' « huile de cotret » (ce qui, dans l'ancien langage populaire, signifiait une volée de coups de bâton), une once d'esprit en bouteille, le moule aux aiguilles, le brochet sans arêtes ou le bâton à un seul bout est encore de pratique courante et pas seulement dans les provinces. Paris se délecte de farces semblables. Chez les agents de change, on fait galoper le grouillot à la découverte de la balance à lever les titres.

Certains poissons d'avril ont laissé des traces dans la petite histoire. L'électeur de Cologne, frère de l'électeur de Bavière, se trouvant de passage à Valenciennes, fit afficher qu'il prêcherait le lendemain. Une foule considérable se réunit à l'église. L'électeur monta en chaire, salua son auditoire, fit le signe de croix et s'écria d'une voix tonitruante : « 1er avril ! », puis descendit, riant à gorge déployée.

Un autre poisson a fait rire toute l'Angleterre. Le 31 mars 1846, l' « Evening Standard » annonça à ses lecteurs, pour le lendemain, une exposition d'ânes de bât, qui devait s'ouvrir dans la salle d'agriculture d'Islington. De nombreux amateurs s'y rendirent... et, cherchant les ânes, finirent par se découvrir mutuellement.

L'usage d'envoyer des cartes de 1er avril s'est un peu perdu. Ces cartes, du genre rosse ou grivois, donnent lieu aujourd'hui à des collections. On y trouve des compositions qui ne manquent pas de drôlerie ni de pittoresque. Certaines sont langoureuses, semées de poussière d'or ou d'argent. Ce sont des chefs-d'œuvre dans un certain sens... On en fabrique toujours, au reste, ce qui prouve bien que le 1er avril ne passe pas inaperçu de beaucoup. C'est sans aucun doute le milieu populaire qui a le mieux conservé cette tradition. C'est là un témoignage supplémentaire du fait que c'est dans le peuple que se maintiennent le plus vigoureusement les vieilles coutumes.

A quelle époque remontent-elles ? A quoi rattacher cet étrange poisson ? Là-dessus, les opinions sont partagées. « L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux », qui est une mine de renseignements, fournit quatre explications.

Selon la première, le poisson d'avril serait une allusion à la pêche, qui, dans certains pays, s'ouvrait le 1er avril. Comme la pêche était, à ce moment de l'année, très rarement fructueuse, on aurait pris l'habitude de parler du poisson du 1er avril comme d'un phénomène rarissime, fabuleux, mythique. Il est à peine besoin de dire que cette origine est des plus douteuses.

Celle-ci est plus plausible : à la fin du XVIe siècle, pendant un séjour qu'il faisait au château de Roussillon, en Dauphiné, Charles IX rendit une ordonnance reportant au 1er janvier le premier jour de l'année, qui jusqu'alors se célébrait le 1er avril. En conséquence, les cadeaux que l'on échangeait à l'occasion du début de l'année se trouvèrent, eux aussi, reportés au 1er janvier. Le 1er avril, on se borna à des simulacres de cadeaux, qui furent prétexte à de joyeuses plaisanteries. Comme au mois d'avril le soleil quitte le signe zodiacal des Poissons, nos aïeux trouvèrent bon de donner à ces simulacres le nom de poissons d'avril.

Certains auteurs rattachent ceux-ci à une évasion qui, en son temps, fit du bruit. Louis XIII faisait garder à vue, au château de Nancy, un prince de Lorraine, lequel se sauva le premier jour d'avril, en traversant la Meuse à la nage. Les gardes s'en excusèrent en arguant qu'on leur avait confié non un homme, mais un poisson... En réalité, la farce du 1er avril était connue bien avant le règne de Louis XIII.

La quatrième origine citée comme possible par « l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux » est la suivante. Le mot poisson serait une corruption du mot passion. Le jeu, dans ce cas, ne serait autre qu'une froide et indécente allusion à l'une des circonstances de la Passion du Christ, qui se produisit en avril. Jésus fut renvoyé d'un tribunal à l'autre, d'Anne à Caïphe, de Pilate à Hérode, d'Hérode à Pilate. Ils lui firent faire ainsi plusieurs courses inutiles, par manière d'insulte et de dérision. Selon Quitard, qui ne considère pas cette explication comme invraisemblable en raison de la piété très grossière qui régnait au moyen âge — voilà qui contredit quelques idées reçues — « poisson » ne serait cependant pas une corruption de « passion ». Le mot aurait été choisi à dessein, à la place du nom du Christ, qu'il était impossible de faire figurer dans une sorte de mascarade. A cette époque on avait en effet l'habitude de ne jamais prononcer le mot Christ sans faire en même temps quelque démonstration de respect. Le choix du mot poisson se justifiait d'autant mieux que les chrétiens primitifs, afin d'éviter les persécutions, désignaient Jésus par le mot Ichthus (poisson), monogramme mystérieux formé des initiales des cinq mots sacrés : Iesous, Christos, Theou, Uios, Soter. Mot à mot : Jésus, Christ, de Dieu, Fils, Sauveur.

CERTAINS chercheurs ne se sont nullement contentés de l'origine moyen-âgeuse. Ils invoquent les religions asiatiques. La première incarnation partielle de Vichnou, font-ils remarquer, fut le poisson Matsya. De son côté, Varouna est souvent représenté accompagné d'un poisson. Et, à les entendre, ce seraient les gravures ou sculptures représentant Vichnou sortant de la gueule d'un poisson qui auraient inspiré la légende juive de Jonas et de son poisson.

La déesse Ashtoreth, Vénus syrienne, avait ses poissons sacrés, dans le lac du temple qui lui était consacré, à Hierapolis. Les hommes transformés en poissons par la déesse polyandre de l'île de Nosula (dont il est également question dans les « Mille et une Nuits ») appartenaient au culte d'Ashtoreth (ou Astarté).

Astargatis était adorée dans le temple d'Ascalon sous la forme d'un poisson à figure humaine, car la légende voulait qu'elle fût une femme changée en poisson ; et son fils, Dagon, fut appelé Ichthys.

Dans le Talmud, le Messie est souvent nommé Dag, c'est-à-dire poisson.

Les poissons étaient jadis consacrés à Vénus comme à Astarté. De là proviendrait la coutume de les manger le vendredi (dies Veneris : jour de Vénus). De là aussi la croyance superstitieuse dans la force aphrodisiaque de la chair du poisson... Voilà bien de l'histoire pour ce malheureux poisson d'avril !

UNE CHANSON DE GESTE CONTEMPORAINE

LE DUC D'EDIMBOURG

LE PREMIER APRÈS SA MAJESTÉ

« Dorénavant, en toutes circonstances, prendra place et ordre de préséance immédiatement après Sa Majesté... »

par Mrs. Helen CATHCART

AINSI s'exprime le texte qui précise la position du duc d'Edimbourg, époux de Sa Gracieuse Majesté Elizabeth II et premier gentleman du royaume.

Une loi a nommé régent ce jeune duc de trente-trois ans, faisant de lui, au pied de la lettre, le chef du Commonwealth dans le cas d'une incapacité de la reine ou de son retrait de la vie publique.

Sur un signe du Parlement, le duc pourrait exercer les prérogatives royales, choisir le premier ministre, gracier ou conférer la dignité de pair. Au-dessus du gouvernement, il jouirait de ces droits réservés au souverain que sont le droit de nomination et le droit de démission, le droit de consultation et le droit d'avertissement. Jamais auparavant, dans le cours de l'histoire d'Angleterre, un homme aussi jeune n'avait atteint à une telle prééminence.

Il faut avouer — et les hommes d'Etat le reconnaissent — que si le duc d'Edimbourg s'est si profondément intégré dans la vie de la nation, c'est autant par sa personnalité propre que par son mariage. Comment, sans cela, serait-il devenu le plus brillant « speaker du soir » en terre anglaise, alors que sa première allocution publique : (« C'est une erreur que d'accepter une nouvelle guerre comme inévitable... ») remonte à peine à six années ?

UN DUC PINCE-SANS-RIRE...

SEPT ans à peine ont passé depuis qu'il a renoncé à son état civil grec et s'est fait naturaliser citoyen britannique sans autre titre de noblesse que celui de lieutenant de la marine royale. Et il n'y a pas plus de cinq ans que Philip Mountbatten travaillait comme employé non rémunéré, de 10 heures à 17 heures, tel un vulgaire « gratte-papier », dans les bureaux de la « National Playing Fields Association », où il trouvait sa voie — ainsi qu'il l'expliquait — « à cause de la masse de travail restant à accomplir ».

Mais il avait alors devant lui des années relativement sans soucis. Les écrasantes responsabilités de la couronne ne faisaient encore que s'esquisser...

Il y a deux ans à peine, la future reine pouvait encore se rendre, selon son bon plaisir, chez tel ou tel coiffeur ou s'arrêter dans tel magasin de la Prince of Wales Road. Et le duc, lui, à bord de sa chère frégate, la « Magpie », pouvait — non sans humour — s'adresser en ces termes à des marins turbulents : « Que tout homme qui comparaîtra devant moi avec des yeux « pochés » soit assuré que je me rangerai de son côté. »

Mais, actuellement, que signifie pour lui le fait de s'éveiller dans sa luxueuse chambre de Buckingham Palace, où règne un ordre aussi parfait que sur un navire... et de se dire qu'il est devenu l'époux, et le second, de la souveraine régnante ?

Le duc a du monde une vue très particulière. Il a parcouru Londres au pas dans le carrosse du Couronnement, et il a piloté un avion en plein Atlantique. Lorsqu'il suivait les cours de guerre anti-sous-marine, à Londonderry, il déjeunait très démocratiquement au café du lieu, chez Mrs. McNulty's, d'un « steak aux pommes » ; aujourd'hui il préside les banquets du Guildhall. Au cours des patrouilles dans les solitudes glacées de la mer du Nord il se réchauffait en ingurgitant des gobelets de cacao ; aujourd'hui, une centaine de fois par an, on lève les coupes de champagne à sa santé.

Il lui arriva de pelleter du charbon pendant onze interminables jours, suant, demi-nu, dans les soutes d'un transport de troupes qui avait quitté Suez après la désertion en bloc de ses soutiers chinois.

Aussi son certificat de soutier qualifié figure-t-il en bonne place parmi ses plus précieux souvenirs : un médaillon grec porte-bonheur, une flamme du destroyer « Whelp », la chevalière de son père, la facture (acquittée) du bouquet de mariage d'Elizabeth, son programme personnel du couronnement...

... QUI FUT UN TURBULENT ELEVE

LES professeurs de l'école américaine qu'il fréquentait à Paris gardent de lui le souvenir d'un élève plutôt turbulent, aux pantalons tachés et rapiécés. Maintenant il suffit à son valet, Johnny Deane, de presser sur un bouton pour que sorte automatiquement de la garde-robe la tenue du jour : vêtements sobres pour le matin, grand uniforme d'amiral de la Flotte, combinaison de vol ou même « duffle-coat » en vue de quelque tournée dans les mines.

Il fut le premier membre de la famille royale à voler en avion à réaction ; le premier à faire une conférence à la hauteur des savants de la British Association ; le premier aussi à payer une tournée à des matelots dans un bar de la côte, acceptant à son tour celle qu'ils lui offraient. Le duc d'Edimbourg acquiert ainsi une richesse d'expérience sans égale, qui fait vraiment de lui « l'Homme de notre temps ».

Plein d'entrain, vigoureux, le duc assume de plus en plus chaque jour un rôle nouveau et moderne, celui de principal officier de liaison privé entre la reine et ses sujets.

NOVEMBRE 1953 : *PHILIP D'EDIMBOURG S'ENVOLE AVEC S. M. LA REINE ELIZABETH VERS LES BERMUDES, PREMIÈRE ÉTAPE D'UNE LONGUE RANDONNÉE DE SIX MOIS A TRAVERS LES TERRES DU COMMONWEALTH*

★

AU RETOUR DU VOYAGE EN MAI 195

LE DUC SERA-T-IL PROPOSÉ..

(VOIR PAGE

A HAMILTON, chef-lieu des Bermudes, à leur arrivée au Royal Yacht Club (ci-dessus à gauche), la reine et le duc d'Edimbourg répondent aux acclamations. A droite, la population des îles Fidji les a accueillis avec enthousiasme. La reine porte une robe jaune citron et un chapeau blanc. Ci-dessous, les femmes de Nuku Alofa, dans l'île de Tonga, tendent un tapis sur lequel passent leur souveraine, la reine Salote et ses hôtes. On sait que la reine Salote est devenue très populaire en Grande-Bretagne depuis le séjour qu'elle fit à Londres pour le couronnement de S. M. Elizabeth II.

A CANBERRA (Australie), la reine, que la chaleur et le programme chargé du voyage semblent avoir fatiguée, s'abrite contre le soleil ardent, au cours d'une inauguration. Ci-dessous, après l'ouverture du Parlement, la reine et le duc assistent au défilé des troupes de Nouvelle-Guinée. Ci-contre, à Bluff (Nouvelle-Zélande), la foule est accourue pour recevoir les visiteurs.

E A QUELQUES PAS par S. A. R. le duc d'Edimbourg, S. M. Elizabeth II quitte le siège du Parlement art, capitale de la Tasmanie, après avoir ouvert la session de l'Assemblée législative. La garde d'honneur été fournie par des hommes du « National Service », qui sont incorporés dans l'armée australienne.

PAR SA MAJESTÉ LA REINE ELIZABETH

COMME **PRINCE CONSORT**

NUL N'A PLUS D'IMPORTANCE DANS LE COMMONWEALTH

AVEC sa connaissance profonde de l'existence, il se fait à la fois l'œil et l'oreille de la reine, forgeant ainsi de nouveaux liens entre elle et le peuple. Déjà, en qualité de principal ambassadeur officieux de Sa Majesté, il exerce des pouvoirs qu'ignorait, dans sa lassitude, le prince consort de la reine Victoria.

Un expert en matière constitutionnelle ne craint pas de dire à propos du mari de la reine : « Sa position quelque peu nébuleuse lui garantit, dans la tâche qu'il a choisie, une influence que ne peut exercer nul autre dans le Commonwealth. De fait, quatre mois après le couronnement, il s'assied, chaque matin, devant un bureau surchargé de courrier.

Lorsqu'il participa, à Stately Cowdray, à vingt-trois matches de polo en deux mois, on fronça les sourcils. Des critiques spécieux lui tinrent même rigueur de ses loisirs. Pourtant, le duc veille souvent fort avant dans la nuit pour rédiger des discours, mettre la dernière main à des mémorandums ayant trait à de futurs accords ou combler les lacunes laissées, selon lui, dans ses connaissances générales par sa spécialisation navale.

Lors de sa récente visite au Wool Exchange, à Londres, il étonna les acheteurs en posant à brûle-pourpoint une foule de questions ; de même il avait, en vue de son voyage en Australie, étudié à fond l'industrie de la laine dans ses plus complexes incidences.

Commençant l'inspection d'un gros établissement industriel, il déclara, consultant son programme : « Je ne pourrai jamais voir tout cela en si peu de temps. » Et, la nuit venue, le standard téléphonique de Buckingham Palace recevait cette communication : « Le duc est encore ici. Il nous a dit d'appeler pour que vous ne vous inquiétiez pas... »

JE NE PEUX PLUS ECRIRE...

DE plus en plus, aussi, le duc assume des fonctions qui, loin d'être secondaires, sont même vitales : celles de principal organisateur et administrateur de la monarchie. « Il faut que la monarchie marche comme une affaire commerciale », confia-t-il un jour à quelqu'un. Et maintenant, qu'il s'agisse d'un programme de parade compliqué ou de dispositions sans grande importance mais demandant néanmoins une attention scrupuleuse, le duc se penche sur chaque détail, s'imposant des heures d'un travail acharné.

Le duc préfère que cet aspect de sa vie demeure peu connu. Il n'a pas cherché une renommée de « co-producer » du couronnement, bien que son rôle de président de la Commission du Couronnement ait, sans conteste, dégagé la reine de presque toute préoccupation.

Un jour qu'un petit garçon lui demandait un autographe, le duc s'excusa : « Désolé, je ne peux pas écrire. » Les assistants sourirent de ce tact royal... mais un écuyer savait, lui, que le duc souffrait réellement de la crampe des écrivains !

Son succès dans les rapports sociaux tient à sa connaissance des hommes. Il sait toujours trouver le mot juste. Président du comité pour la nouvelle frappe de monnaie, il eut un sourire railleur en critiquant un dessin : « Vous n'avez pas très bien rendu la ligne du cou et de la gorge de ma femme. Et je suis bien placé pour la connaître ! »

Le duc est convaincu que la monarchie ne peut fonctionner convenablement avec une souveraine surchargée de travail, fatiguée, épuisée. On sait, à la cour, avec quelle détermination il cherche à alléger le plus possible le fardeau qui repose sur les épaules de sa femme. Les vétilles du protocole l'ennuient. A Buckingham Palace, on n'a pas oublié une de ses bou-

tades. Aux valets obséquieux qui ouvraient les portes devant lui, il lança un jour : « J'ai des bras, vous savez. Je ne suis pas... infirme ! »

En public, le duc se tient toujours un demi-pas en arrière de la reine. Il ne s'impose jamais — « Qu'ils m'appellent tout simplement sir, dit-il un jour qu'il donnait ses ordres à propos de la réception de personnages officiels, je ne tiens pas à ce qu'on me donne de l'Altesse. » — Mais, dans la coulisse, il revoit systématiquement et pousse au degré maximum d'efficacité presque tous les devoirs incombant à la royauté.

LES ROBES DE SA MAJESTE SONT CLASSEES

MEME la garde-robe de la reine a été réorganisée afin de permettre des changements de toilette plus commodes et plus rapides. Pour lui, en classant les tenues par numéros, « n° 1 », « n° 3 », etc., la Marine avait depuis longtemps résolu la question. Aujourd'hui, si la reine désire sa toilette « n° 12 », la camériste consulte la liste et sait immédiatement quels souliers, gants ou accessoires l'accompagnent. Déjà, sur la « Magpie », le duc se signalait par son esprit de méthode. « Ne pourrions-nous économiser cinq minutes en nous y prenant autrement ? », disait-il souvent.

Une personnalité officielle disait récemment du duc : « On le suppose sans pouvoir réel, mais il ne cesse de proposer des innovations. Un très grand nombre d'entre elles sont d'ailleurs mises en pratique. »

Ce fut le duc qui introduisit à Buckingham Palace le système d'intercommunication téléphonique, réduisant ainsi considérablement les dépenses occasionnées par les messagers. On dit aussi qu'il fut le premier à suggérer au ministère de l'Air l'idée des « Purple Airways », ces routes aériennes larges de 16 kilomètres assurant la sécurité absolue des membres de la famille royale, et en particulier de la reine quand elle se déplace par avion.

UNE QUESTION D'AUTOSUGGESTION...

N'OUBLIONS pas cet écho de la bataille du cap Matapan, où se distingua un certain prince Philip. Il n'était alors qu'enseigne à bord du « King's Dirk », mais ce fut lui que l'amiral Sir Charles Morgan cita à l'ordre du jour : « Grâce à sa promptitude et à sa juste appréciation de la situation nous avons pu couler, en cinq minutes, deux croiseurs armés de canons de 8 pouces. »

Aujourd'hui, quelle part des succès du duc revient à sa propre personnalité ? Et quelle part est due à ce « sens de la mission » inné chez les Mountbatten ?

Jadis fumeur de pipe invétéré, le duc abandonna le tabac lorsqu'il le jugea incompatible avec le décorum royal... s'astreignant à mâcher des boutons jusqu'à ce qu'il eût maîtrisé son habitude.

Si la reine Elizabeth vint au monde avec une notion innée du devoir, son mari a été entraîné dès l'école à l'exercice de la discipline qu'il enseigna à Corsham, durant un an, à des centaines d'officiers de marine subalternes.

Il répétait constamment : « La discipline, c'est la force qui fait jouer à l'homme le rôle qu'on attend de lui dans l'organisation à laquelle il appartient. C'est elle la force qui conseille, la force qui inspire, la force qui entraîne, la force qui contrôle, la force qui réconforte. »

Jour après jour, il fixait ces mots, inscrits sur le tableau noir, jusqu'à ce qu'ils devinssent une partie de lui-même, sa seconde nature. Et peut-être le duc d'Edimbourg révéla-t-il son secret le plus intime lorsque, parlant de ces leçons à un ami, il fit ce bref commentaire : « C'est une question d'autosuggestion. »

LE DUC D'EDIMBOURG DANS LA VIE NATIONALE

LE COMMERCE BRITANNIQUE LUI DOIT BEAUCOUP

A L'EPOQUE où, à Corsham, le duc d'Edimbourg vivait dans un baraquement glacial et dormait dans un réduit meublé d'un lit de fer et d'une cuvette, il lui vint soudain une idée... une idée qui valait 500.000 livres !

Ce jeune homme de vingt-six ans — il n'avait guère plus alors — de quelle manière pouvait-il le mieux aborder ses nouvelles fonctions ? Comment pourrait-il marquer sa place dans la vie nationale, si complexe, de la Grande-Bretagne ?

D'aucuns prétendent que c'est l'amiral Mountbatten qui répondait, pour son neveu, à ces questions. En fait, ce fut le roi George VI qui, avec une certaine sagacité, proposa que le duc assumât la présidence de l'Association nationale des terrains de jeux, à la place précisément de l'amiral. Celui-ci, invité à passer la main, s'inclina de bonne grâce.

UN DEMI-MILLION DE LIVRES POUR LES TERRAINS DE JEUX

C'EST à ce moment que Philip songea à lancer une collecte au profit de l'association. Il se fixa comme but le chiffre de 500.000 livres et se mit aussitôt à l'œuvre avec un acharnement extraordinaire.

On n'a jamais dit ce que fut cette campagne. Les affaires de l'A. N. T. J., dont l'activité avait été nulle pendant la guerre, étaient au plus mal. Et cependant, grâce à l'enthousiasme du duc, grâce au dynamisme avec lequel il entreprit d'insuffler une vie nouvelle à l'association, des fonds énormes ont pu être recueillis. Quatre cents terrains de jeux ont reçu au total une dotation de 150.000 livres et il reste dans les caisses de l'organisation un capital de 350.600 livres.

Dès le début, le duc alla à l'encontre des conventions royales en prononçant son appel devant les appareils de prises de vues. Les spectateurs qui le virent au cinéma furent charmés par son sourire, mais les cameramen qui avaient tourné la bande savaient que la jambe gauche du duc — restée en dehors du champ — avait été agitée par un tremblement nerveux fort perceptible.

« J'irai à peu près n'importe où pour inaugurer un nouveau terrain », avait promis le duc. Ce n'étaient pas là des paroles en l'air. La seule chose qui comptât, c'étaient les recettes. Pour 5.000 livres il se rendit dans un village de toile, à Skegness, plage située à 200 kilomètres environ au nord-ouest de Londres. Là, il dut soutenir sans sourciller le regard de cinq mille campeuses et les écouter chanter un air populaire : « All the Nice Girls Love a Sailor » (Toutes les belles filles aiment un marin). Il alla assister à une autre réunion du même genre, toujours dans un camp de toile, et son déplacement rapporta 7.000 livres à l'association.

Les défenseurs de l'étiquette, ceux de la vieille école du moins, furent un tantinet choqués lorsque le duc dîna avec un groupe de mastroquets londoniens. La reine-mère elle-même ne put réprimer un haut-le-corps lorsque, dans un couloir du palais de Buckingham, elle rencontra un personnage vêtu de manière assez voyante et qui arborait la cravate verte de l'A. N. T. J. C'était Jack Solomons, le célèbre organisateur de combats de boxe, qui allait remercier le duc, un chèque de 15.000 livres à la main.

En se promenant en voiture aux environs de Windsor, la reine aperçut un cabaret à l'enseigne du duc d'Edimbourg. Elizabeth fut fort amusée par un écriteau qui proclamait : « Vous trouverez ici un bon remontant. »

« J'espère que j'ai été un bon remontant pour l'A. N. T. J. », remarqua le duc.

Sa campagne pour l'A. N. T. J. a été l'occasion pour lui de se mettre au courant des affaires locales. Elle a constitué en tout cas une préparation excellente à ses fonctions futures.

MODES ET DOLLARS

TOUTES ces expériences ont fini par inciter le duc à prendre la tête d'une croisade en faveur de l'efficience.

« L'Amérique a inventé l'expression de « yes man », l'homme qui dit toujours oui, dit-il un jour. En Angleterre, nous avons plus d'ennuis avec les « no men », les hommes qui disent toujours non, ceux qui mettent leur habileté au service de leur ignorance pour s'opposer à tous les projets avancés par des gens qui ont de l'énergie et sont capables de voir loin. »

Aujourd'hui le duc s'efforce de plus en plus d'encourager tous ceux dont l'intelligence et l'activité pourraient être utilisées.

Ses intimes connaissent son aversion, souvent injustifiée, pour la publicité. Mais le duc sait faire taire ses sentiments intimes quand il est établi que la publicité à laquelle il participerait a une valeur pratique qui dépasse sa personne.

Quand il parut pour la première fois portant un kilt en tartan aux couleurs du clan des Stewart, on raconta qu'il avait fait une pirouette au haut d'un escalier de Balmoral (le principal château de la famille royale en Ecosse) et s'était écrié : « N'est-ce pas que je suis beau ? »

En réalité, il avait téléphoné à un photographe de venir. Il savait que des photographies de lui dans cette tenue auraient pour effet d'augmenter les exportations de tartan. C'étaient des milliers et des milliers de dollars qui allaient affluer dans les caisses de l'Echiquier.

Comme le duc de Windsor le constatait un jour, il existe une importante clientèle internationale de gens fort argentés, qui suit les modes lancées par la famille royale. C'est là un stimulant constant pour le commerce extérieur britannique. Il fut un temps où l'on voyait souvent le duc d'Edimbourg en public sans chapeau. Les représentants de l'industrie chapelière lui firent part, discrètement, de leur sentiment, si bien que récemment on a vu le duc porter ou tenir à la main seize chapeaux différents en seize jours !

Ce n'est pas sans un certain stoïcisme qu'il a accepté de se faire taxer d'extravagance parce qu'il roulait dans une Rolls de 8.000 livres. Mais dès que l'on a vu le duc au volant de cette voiture, les commandes ont afflué, provenant des barons de la viande argentine ou des rois arabes du pétrole, qui demandaient « une automobile comme celle du duc ».

Comme il signait une fois un livre d'or de son « Philip » habituel, la manche du duc se releva et l'on put voir qu'un avion à réaction stylisé était gravé sur ses boutons de manchettes. Des boutons de manchettes ainsi décorés sont devenus depuis la grande mode. De même, dès que l'on apprit que le duc portait une bague à l'auriculaire de la main gauche, une seule maison spécialisée a vu la vente des bagues pour hommes augmenter de mille par mois !

POURQUOI PHILIP PRENAIT L'HELICOPTERE

MEME les trajets en hélicoptère effectués par le duc à partir du parc du palais de Buckingham avaient à l'origine — on peut le dire maintenant — un motif d'ordre commercial. Au cours d'un dîner, un parlementaire, très féru d'aviation, avait expliqué à quel point le public manquait de confiance à l'égard des hélicoptères. Le duc l'écoutait avec un profond intérêt. Dès le lendemain il téléphonait à son moniteur de pilotage, le

lieutenant Caryl Gordon, pour préparer avec lui quelques expéditions en hélicoptère jusqu'au terrain où il a l'habitude de jouer au polo.

Il ne faudrait pas déduire de cela que toutes les initiatives du duc sont dues à des considérations financières ou qu'il s'imagine être une espèce d'ambassadeur commercial. Lorsqu'il est invité à assister à une représentation de bienfaisance, il se renseigne avant de donner sa réponse. Il tient à savoir quelle somme ira à l'œuvre au profit de laquelle est donnée la représentation, s'il n'existe pas deux ou trois organisations qui visent le même but, auquel cas il insiste pour que les recettes soient équitablement partagées.

Mais, d'autre part, comme son oncle, lord Mountbatten, il se passionne pour les idées et les inventions nouvelles.

Il imagine constamment de nouvelles choses. Il n'est rien que le duc aime autant, par un après-midi pluvieux, que de sortir d'un placard sa planche à dessin et d'étudier quelque problème pratique. Ses propositions sont en général transmises à quelqu'un d'autre et le duc la fusion « des connaissances scientifiques, des possibilités industrielles et de la volonté de travailler » en vue d'accroître la prospérité de la nation.

On ne saurait mieux clore ce chapitre qu'en citant les termes d'un des grands hommes d'Etat de l'Angleterre d'aujourd'hui : « S'il faut traduire le problème en chiffres, voici : la nation a pris l'engagement de verser au duc d'Edimbourg une rente viagère de 40.000 livres par an. Mais par le rôle discret qu'il joue, par l'exemple qu'il donne, par les bénéfices qu'il procure à notre industrie, il mérite largement chaque sou qu'il reçoit. »

EN FAMILLE

PHILIP POSSEDE A FOND L'ART D'ETRE PERE

SUR une plage isolée près de Brancaster, un petit garçon et son père construisent un château de sable, le plus grand de la journée. Une vague arrive ; les défenses sont débordées. s'exclame à son tour le petit prince.

Le duc branche son appareil enregistreur et Charles écoute ses propres cris.

Souvent, après que des personnages importants ont déjeuné au palais de Buckingham, le duc demande que l'on amène les enfants. La glace aussitôt est rompue et l'atmosphère formaliste disparaît tandis que l'on écoute Charles et Anne babiller.

Il n'est pas rare que Philip ait dans sa poche quelque nouveau jouet, curieux ou amusant. Un jour il donna une certaine animation à un banquet fort terne en posant sur la table un clown mécanique et en montrant à ses voisins comment il fonctionnait.

Il va parfois passer un moment dans la nursery après le thé, et là il lui arrive alors de regarder son fils et sa fille avec une fierté paternelle si intense qu'il ne saisit pratiquement pas un mot de ce que lui disent ses amis.

Ses intimes savent qu'avant son mariage le duc — de son propre aveu — ne se sentait pas très à l'aise dans les milieux de la cour. Il avait le sentiment

LA FAMILLE ROYALE à Balmoral en août 1951. De gauche à droite, le roi George VI, la princesse Elizabeth, la future souveraine, le duc d'Edimbourg, le prince Charles, la princesse Margaret, la reine Elizabeth.

s'efface complètement. L'estrade portative du yacht officiel « Britannia », l'éclairage spécial et certains raffinements du « Bluebottle », son bateau personnel, ont vu le jour de cette façon.

LE FICHIER DES AMIS

COMME son oncle, le duc conserve un fichier dans lequel sont notés des renseignements sur les personnes qu'il a rencontrées. Ce fichier est si bien tenu que le jour où Joe Daymond, ancien boulanger, qui avait joué aux quilles avec le duc à Corsham, célébra ses noces d'or il reçut une dépêche de félicitations de Philip.

Les officiers de marine qui furent les camarades du duc occupaient autrefois la plus grande place du fichier. Ils ne sont plus aujourd'hui qu'une minorité : désormais ce sont des techniciens, des savants et des hommes d'affaires de tout l'Empire qui dominent.

De plus en plus le duc se rend compte que lui, l'homme en marge du trône, a des responsabilités qui ne sont pas précisées sur la Constitution. Il lui appartient, comme il l'a dit lui-même, de provoquer

L'enfant pousse des cris. Un inspecteur de police qui se tient discrètement sur une jetée voisine est appelé à la rescousse : on ne sera jamais assez nombreux pour construire de nouveaux bastions.

Mais la mer monte, sans relâche. Quand l'eau lui arrive à la cheville, le duc soulève son turbulent rejeton et le ramène sur la plage.

Un autre jour on retrouve le duc et son fils en train de pêcher dans les eaux calmes de la Dee. A côté de Philip, le prince Charles, botté de cuissards en miniature et tenant fermement sa ligne, attend avec une gravité comique que le poisson veuille bien mordre à l'appât. De temps à autre il lève les yeux vers son père, comme s'il quémandait une approbation.

Voici, parmi beaucoup d'autres, deux images qui donneront une idée de ce qu'est la vie privée du duc d'Edimbourg. Ce qu'est cette vie privée, on le sait d'ailleurs assez peu.

« Oh ! papa, je voudrais faire du cheval ! », s'écrie la princesse Anne en s'installant sur les genoux de son père.

Celui-ci alors la fait sauter sur un rythme trépidant. Anne est enchantée, elle est lancée au grand galop !

« Oh ! papa, fais-moi entendre Charles! »,

d'être « à part ». Depuis qu'il a ses enfants cette espèce de gêne a disparu.

CHARLES REMPLACE PAR UNE « DOUBLURE »

PERE indulgent, il ne l'est pas au point de fermer les yeux sur les frasques de ses rejetons.

Charles ayant à diverses reprises lancé ses chaussons par la cage de l'escalier sur la tête de personnes qui se trouvaient à l'étage inférieur, le duc lui administra une fessée retentissante. Un jour où son fils faisait des caprices avant d'aller assister à un défilé militaire avec sa mère, le duc donna l'ordre qu'un autre petit garçon le remplaçât. Les personnalités et les officiers supérieurs qui attendaient le prince Charles ne furent pas peu surpris quand on les présenta à la « doublure », le fils d'un des secrétaires de Sa Majesté. Mais aussi comme Charles fut sage le lendemain !

Le duc, d'autre part, croit qu'il doit guider autant que commander, si bien que son fils lui obéit tout en éprouvant pour lui une admiration intense. Le résultat de cette méthode apparut un jour où avait

lieu une répétition du couronnement. Sur le balcon du palais, le prince Charles faisait tant de bruit que les officiers qui défilaient levaient les yeux pour voir ce qui se passait. Le duc, alors, posa sur son fils un regard sévère et, les sourcils froncés, lui fit comprendre qu'il se tenait mal. Le garçon aussitôt se tut et resta tranquille jusqu'à la fin de la cérémonie. Toutes les fois que le duc saluait le drapeau, Charles, qui ne quittait pas son père des yeux, saluait également.

En récompense pour sa bonne conduite, le petit prince fut, bien entendu, autorisé à assister au couronnement. Ce n'était pas les cérémonies grandioses qui l'intéressaient. Mais la promesse qu'à cette occasion il pourrait, s'il était sage, se servir... « de la brillantine de papa » !

PROFESSEUR DE NATATION ET D'EQUITATION

ON se perd en conjectures dans certains milieux sur le point de savoir qui donnera à l'héritier présomptif ses premières leçons d'équitation ou de natation. Mais le duc n'a pas attendu pour s'occuper personnellement de l'éducation sportive de son fils. L'an dernier, tenant le garçon au bout d'une perche, il a initié Charles aux arcanes de la brasse et de la planche, dans la piscine du palais. A Balmoral, cette année, il l'a mis en selle sur Norah, un poney écossais de deux ans.

Il a aussi enseigné à Charles à saluer militairement et à marcher au pas en suivant le rythme d'une fanfare. Il lui a offert sa première batte de cricket. Il l'a initié récemment à la science nautique en l'emmenant pour la première fois faire une promenade en canot sur le Loch Muick. Et il lui a inculqué les principes de la discipline et de la ponctualité, lui apprenant, en outre, à se montrer particulièrement attentif à l'égard de sa maman et de sa grand-maman.

Non sans une certaine espièglerie, il a appris à Charles à dire avec une dignité bien royale : « Ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés ? Je n'oublie jamais un visage. » Pour la plus grande consternation du duc, Charles débita gravement ces deux phrases en saluant Mme R. G. Casey, épouse du ministre australien des Affaires étrangères !

Une autre fois Charles laissa tomber innocemment un mot que l'on n'entend pas d'habitude dans les milieux royaux.

« Il peut l'avoir entendu de la bouche d'un de nos ouvriers, s'excusa le duc, penaud. Mais il se peut, je le crains, qu'il l'ait entendu de la mienne ! »

L'AUTRE MOUNTBATTEN

A aucun moment, dans ses relations avec son fils, relations où l'amour paternel se mêle à la fermeté, le duc n'oublie un des hommes qu'il admire le plus au monde, son oncle George, le Mountbatten qui a été le mentor compréhensif de Philip dans sa jeunesse.

Il ne s'agit pas, comme beaucoup de gens le croient, de lord Louis Mountbatten, mais du frère aîné de celui-ci, le deuxième marquis de Milford Haven. Ce brillant technicien de la marine, qui participa aux farouches batailles du Jutland et de l'île d'Heligoland, mourut après la seconde guerre mondiale, à l'âge de quarante-huit ans à peine. L'influence qu'il eut sur le jeune Philip devait être durable.

Alors que Philip fréquentait une école parisienne, un nouveau maître demanda à chaque élève son nom de famille. Gêné par ses titres princiers, le garçon, qui venait au sixième rang dans l'ordre de succession du trône de Grèce, murmura timidement : « Philip, rien que Philip. »

Comme le maître insistait, le jeune garçon marmonna enfin, en rougissant : « Philip de Grèce. » Ses condisciples se mirent à rire.

Ayant entendu parler de l'incident, l'oncle George prit l'enfant à part et lui parla avec beaucoup de délicatesse des idéaux chevaleresques et des hautes responsabilités des princes. Philip devait déclarer, des années plus tard :

« Je n'ai jamais entendu des mots plus encourageants ; je ne l'oublierai jamais. »

EDUCATION CONVENTIONNELLE OU LIBRE ?

MALGRE tout, aujourd'hui, le duc se trouve, en tant que père, à la croisée des chemins. Il doit en effet prendre des décisions capitales pour l'éducation du prince Charles.

Depuis le départ de ses parents pour leur grande randonnée à travers le Commonwealth, le 23 novembre, Charles a été confié aux soins d'une gouvernante, miss Peebles, charmante personne d'un certain âge, qui a déjà élevé les enfants de la duchesse de Kent. Mais après ? Charles restera peut-être plusieurs années sous la coupe rigide de précepteurs privés ; il passera ensuite quelque temps à l'école navale de Dartmouth, puis suivra quelques cours dans une université.

Tel était du moins le programme établi pour feu le roi George VI et pour le duc de Windsor. Mais M. Hansell, qui fut leur précepteur à tous deux, a reconnu, longtemps après, qu'ils auraient été l'un et l'autre beaucoup mieux préparés à affronter les problèmes qui se posent à des adultes s'ils avaient fréquenté l'école secondaire.

En ce qui concerne le duc d'Edimbourg, son choix, pour Charles, est net. Il faut se décider soit pour une éducation orthodoxe, soit pour une éducation aussi peu conventionnelle que possible.

Or l'éducation d'un futur roi n'est pas une chose que l'on prépare ou que l'on entreprend à la légère. Les membres du cabinet auront leur mot à dire : les conseillers qui sont en fonction depuis de longues années tenteront de faire prévaloir leurs opinions. Mais le duc est résolu à démontrer que le chef de la famille c'est lui — même s'il occupe une position en retrait par rapport au trône — et il a manifesté sans équivoque son intention d'avoir le dernier mot !

LIBERTE A GORDONSTOWN

A Gordonstown également — la remarquable école fondée par un réfugié allemand, le Dr Kurt Hahn, dans la campagne anglaise — Philip constata qu'il devait faire ses preuves en tant qu'individu et non pas en tant que prince.

« Débarrasser les fils des riches et des puissants du sentiment qu'ils pourraient avoir de leurs privilèges... Donner aux enfants l'occasion de se découvrir... Leur donner l'occasion de faire passer l'intérêt général avant leur intérêt particulier... » Telles sont quelques-unes des maximes qui ont cours à l'institution de Hahn.

A Gordonstown, Philip a été débarrassé à jamais des entraves dues à sa naissance. Il allait en mer avec les pêcheurs ; il allait chez eux aussi. Il travaillait avec les forgerons et avec les fermiers de la région ; il effectuait des rondes par les temps les plus détestables avec les gardes-côte. Il enfourcha du fumier sur les charrettes, il construisit une porcherie.

« Ne craint pas les travaux sales et ardus », notait le commandant Lewty, qui dirigeait le centre d'entraînement où Philip fit ses premières armes de marin. Les titres ne comptaient pas. Philip ne bénéficia d'un privilège que dans un seul cas : un congé spécial lui fut accordé pour lui permettre d'assister à un mariage royal.

Cette vie libre, dégagée de toute contrainte, sera-t-elle celle du prince Charles ? Ou bien, enfermé dans un palais étouffant, le petit prince devra-t-il entendre pendant des heures interminables des conférences sur « l'Histoire et la Constitution » ?

En accordant d'importantes souscriptions en faveur des bourses scolaires de Gordonstown, le duc a indiqué de quel côté vont ses préférences. Si le prince Charles fréquente jamais ce collège, il se trouvera mêlé à des fils de mineurs ou de commerçants aussi bien qu'aux héritiers de ducs démocrates.

Et la princesse Anne ? Le duc laisse souvent son regard s'attarder sur sa fille. Il lui sourit. Il l'adore. Pour lui, elle représente une petite énigme. Mais les espoirs qu'il nourrit en ce qui la concerne en sont une grande.

UN PRINCE SPORTIF

PHILIP EST AUSSI A L'AISE SUR LES TERRAINS DE JEUX QUE DANS SES FERMES

UN des placards les plus intéressants du palais de Buckingham se trouve dans les appartements personnels du duc d'Edimbourg : il contient une étonnante collection de coupes d'argent et de trophées sportifs remportés par Philip au cours de ces dernières années. Il parle parfois en souriant de son « argenterie ». Mais c'est un fait que le duc est un sportif accompli, qu'il s'est distingué dans les branches les plus diverses, sur terre, sur mer et dans les airs.

Il n'est pas au monde un seul personnage titré qui ait, autant que lui, conquis des lauriers pour ses performances au plongeon de haut vol et au saut en hauteur, au football et au polo, au hockey et au yachting. Aucun membre de la famille royale n'avait été à la barre d'un yacht victorieux depuis que George V participait à des courses à bord du vieux « Britannia ». Et pour ce qui est du cricket, il n'est pas un président d'honneur de la Fédération de Grande-Bretagne qui ait, comme le duc l'a fait récemment, personnellement dirigé une équipe dans un match.

A Malte, il y a quelque temps, le duc annonça qu'il se proposait de prendre part à un après-midi sportif. Il s'inscrivit au concours de lancement du javelot. Des paris furent pris : le duc n'était pas favori, car un champion fort connu dans l'île figurait sur les rangs. Sans même prendre la peine d'ôter ses lunettes fumées, le duc gagna facilement avec un lancer de 35 mètres. Les experts du lieu ignoraient que pendant près de six ans la première chose que faisait le prince Philip après son petit déjeuner était de s'entraîner au lancement du javelot.

On s'imagine souvent que les adversaires d'un sportif de sang royal sont discrètement invités à se montrer indulgents. Mais le duc n'est pas homme à accepter ce genre de flatterie.

NOVICE MAIS VAINQUEUR QUAND MEME

INVITE un jour à participer à une course de ski nautique, il ne dit à personne qu'il n'avait pratiqué ce sport que très rarement. Un seul ou deux des autres concurrents se trouvaient dans le même cas. Le duc gagna néanmoins la course haut la main.

Un fait caractéristique : à l'heure même où le prince Charles naquit le duc, en chemise ouverte et pantalon de flanelle, calmait son anxiété en cognant à tour de bras sur une balle, sur le court de squash-racket du palais. L'initiative de

former une équipe de joueurs de squash parmi les fonctionnaires et employés du palais fut d'ailleurs prise par le duc lui-même. Dès l'équipe prête, un défi fut lancé aux champions du Jesters Club.

Autre trait caractéristique : dès qu'il eut sa propre maison, « Windlesham Moor », une propriété qu'il garda très peu de temps en location, il y fit aménager un terrain de cricket. Il apprit même à sa femme à se servir d'une batte. Un jardinier et un chauffeur eurent le privilège de lancer la balle pour leur future reine. Les joueurs de cricket sud-africains avaient constaté qu'avant son mariage il était inutile d'expliquer à la princesse Elizabeth les finesses du jeu. « Elle savait à peine distinguer le batteur de l'arbitre », dit l'un d'eux. Les mêmes Sud-Africains furent frappés par la compétence de la princesse quelques mois après son mariage. « Ma parole, s'exclama l'un d'eux, pour un peu, elle nous rendrait des points. »

Dans quelles circonstances le Duc est-il devenu un sportif aussi acharné ? Quelle est l'origine de cette passion qu'il témoigne pour les jeux et les concours ?

UN MECANISME DE DEFENSE

DE vieux amis se rappellent que lorsqu'il rencontra pour la première fois la princesse Elizabeth, à Darmouth, il essaya de « lui en jeter plein la vue ». Ainsi, il ne passait jamais d'un côté à l'autre d'un court de tennis sans sauter par-dessus le filet. Cette légère tendance a dû constituer chez Philip, garçon timide, un mécanisme de défense contre la pression dont il a été l'objet de la part de ses quatre sœurs aînées.

S'il prit le sport à cœur, c'est en se rendant compte qu'il pouvait ainsi donner la preuve que, bien que de sang royal, il était ausi capable que les autres de courir, sauter ou lancer.

Le tir à l'arc et l'escrime furent ses premières amours. Après quoi il économisa pendant des mois pour acheter une bicyclette, s'entraîna consciencieusement à la nage et fit des merveilles aux plongeoirs.

Les archives des écoles où Philip est passé ont déjà été dépouillées par les historiens. Ils y ont relevé que le petit prince était un footballeur excellent, aussi a l'aise comme gardien de but qu'au poste d'avant-centre. Au cricket, c'était un joueur « universel » et acharné.

Mais c'est à Gordonstown, où il était soumis à un régime spartiate — douches froides par tous les temps ! — et à une discipline sévère qu'il accomplit ses premières prouesses. Son directeur, le Dr Kurt Hahn, tenait le sport pour une école de courage et de volonté. Le sport, selon lui, doit servir à former des caractères plus qu'à battre des records. Or le Dr Hahn a noté que si Philip est devenu un bon sprinter, c'est uniquement à force de ténacité. Et Philip, bientôt, pouvait défendre les couleurs de son collège en course à pied et au saut en hauteur aux championnats interscolaires d'Ecosse.

Un autre de ses maîtres avait noté que Philip n'était pas assez rapide pour faire un très bon joueur de hockey. Pourtant, dans une rencontre contre le collège de Wellington, dont l'équipe était en tête du classement, c'est Philip qui marqua le but vainqueur.

UN MARI PLEIN D'ENERGIE

SES amis de la Marine n'ont pas oublié avec quelle énergie il commanda la frégate « Magpie ». Ils parlent souvent de régates au cours desquelles les équipes de « Magpie » enlevèrent six épreuves sur dix. Le duc rama lui-même dans une des yoles victorieuses. Son secret ? Il avait poussé ses hommes à s'entraîner jusqu'à ce qu'ils eussent mal aux mains !

« Dix minutes d'activité, avait-il coutume de dire, valent mieux que des heures de spectacle. » Ou encore : « Ce qui compte dans un jeu, c'est de jouer et non pas de regarder. » Toutes les fois qu'il se trouve devant une difficulté, sa réaction instinctive l'incite à agir pour surmonter cette difficulté.

Ce fut le cas, par exemple, quand il commença à prendre des leçons de pilotage. La rapidité étonnante avec laquelle il conquit ses ailes de pilote — il avait déjà le droit de porter l'uniforme de maréchal de la Royal Air Force — étonna les « huiles ». En fait, sept de ses premiers vols se déroulèrent en secret. Le duc avait insisté pour prendre ses leçons malgré le mauvais temps et les responsables avaient préféré ne pas en parler.

En tant que marin, il ne se sentait pas

LE DUC boit au succès que vient de remporter à Cawdray Park l'équipe de polo dont il est un des brillants joueurs.

très à l'aise à cheval. Mais dès qu'il fut assez riche pour se payer ce luxe il s'adonna au polo, à fond. Il est très fier aujourd'hui de ses poneys, qui valent 2.000 livres. Et il est devenu un bon cavalier, bien qu'il lui arrive parfois de vider les étriers !

Ces exploits — c'est inévitable — sont parfois exagérés, et il va sans dire que le duc n'aime pas qu'on le fasse « mousser ». « En lisant ce que l'on écrit parfois de moi, j'ai l'impression d'être un animal du zoo », déclare-t-il tout en continuant à rechercher la perfection.

A bord de son yacht personnel, il s'aventura un jour un peu trop loin avec un passager, le général Browning, et resta échoué pendant six heures sur un banc de sable. Mais aux régates de Cowes, cette année, par un temps si épouvantable que plusieurs yachts eurent leurs voiles mises en pièces et leurs mâts abattus, il se classa troisième dans sa catégorie. La livre qu'il gagna à cette occasion fut versée à une œuvre de secours aux marins. L'affaire fut du reste relativement coûteuse pour le duc, qui dut offrir une tournée à tous ses camarades du club nautique.

Ses équipages du « Blue Bottle » et du « Cowslip » l'adorent. Un point à signaler : le duc a récemment engagé lui-même un fils de plombier parce que ce garçon s'était distingué dans les rangs des scouts marins.

UN BON FUSIL... QUAND IL VEUT

CERTAINES gens, quand on leur parle des chasses du duc, haussent les épaules. Philip, selon eux, n'est pas un bon fusil. Les tableaux d'une journée de chasse à Sandringham ne se signalent plus, comme autrefois, par des hécatombes de volatiles. Les gardes-chasses affirment que le duc est trop bon. Le roi George VI lui reprocha un jour gentiment de viser trop bas et de ne pas dire : « A vous » lorsque l'oiseau qu'il avait tiré avait été raté.

Le duc, en revanche, fait preuve d'une prestesse et d'une précision remarquables quand il tire des lapins ou autres animaux nuisibles... Et il tentera toujours sa chance sur un faisan, à condition que celui-ci, volant haut et loin, ne soit pas une proie trop facile.

Mais sans doute la vérité éclata-t-elle le jour où, participant à une chasse dans les taillis de Rambouillet, sur l'invitation du président Auriol, il estima qu'il avait à défendre le prestige des chasseurs anglais et à se montrer en même temps courtois envers son hôte. Cette fois-là, six cent cinquante-cinq oiseaux furent inscrits au tableau. Le duc en eut cent trois à son actif ; seul le prince Bernhard des Pays-Bas avait fait mieux.

Ce que le duc préfère, c'est une demi-journée à la chasse au canard, particulièrement lorsqu'il est accompagné d'un ami connaisseur qui sait repérer les espèces intéressantes. Le duc se lève alors avant l'aube, passe ses vêtements de chasse, chausse ses cuissards, prend un petit déjeuner rapide à la cuisine, presque vide à cette heure-là, puis, tandis qu'il fait encore nuit, il va se poster dans les roseaux. Il est rarement aussi heureux qu'à ces moments-là, dans le silence, loin de la foule. Il rentre enfin quand il a abattu dix ou vingt oiseaux, pas plus.

Le duc d'Edimbourg est un passionné de la vie en plein air. Administrer une ferme l'enchante. Quand il décida de s'occuper de l'exploitation du domaine de Sandringham — 7.000 hectares — certains ne cachèrent pas leurs appréhensions. Le prince, plein de bonne volonté mais inexpérimenté, n'allait-il pas commettre de graves erreurs ?

Il n'en a rien été. Lorsque le duc est au château de Sandringham, il ne se passe pratiquement pas de jour où il ne fasse une tournée en camionnette et ne s'entretienne avec les cultivateurs et les éleveurs. Et ceux-ci disent qu'il est très compétent.

Désireux de se familiariser avec les travaux de ces gens, il les bombarde de questions. Entre temps, il a mis sur pied un plan de préparation aux travaux agricoles pour les jeunes gens du comté.

« On dit qu'il mène Sandringham comme un contre-torpilleur, a déclaré un fermier. La vérité, c'est qu'il n'a pas encore commencé. Mais ce sera pour très bientôt ! »

ELIZABETH ET PHILIP

LE COUPLE LE PLUS HEUREUX D'ANGLETERRE

JAMAIS fiançailles ne furent l'objet d'autant de publicité ni suivies avec autant d'intérêt que celles d'Elizabeth et de Philip. Après bientôt sept ans, ce couple forme un ménage modèle. Or la discrétion qui est de règle au palais de Buckingham n'a pas permis de connaître jusqu'ici les dessous de l'histoire du duc d'Edimbourg dans son rôle de mari.

Que l'on considère un peu la situation de ce couple. La reine et le duc d'Edimbourg sont profondément amoureux l'un de l'autre. Et pourtant, depuis leur lune de miel, ils n'ont jamais été publiquement photographiés bras dessus bras dessous. Ils vivent l'un pour l'autre. Et pourtant le duc ne peut pas, en public,

faire ce geste innocent de passer un bras protecteur autour de la taille de sa femme.

Le jour où, en selle sur son cheval de polo, il lança ses lunettes de soleil à sa femme en criant : « Attrape ça, Betty ! », les spectateurs demeurèrent abasourdis.

A un bal masqué, la reine et le duc arrivèrent semi-incognito, déguisés, elle en serveuse et lui en garçon de café. Une expression de gaîté et de bonheur se lisait sur leurs visages. Mais comme ils restaient la cible de tous les regards, comme ils se sentaient scrutés par des centaines de paires d'yeux, leur bonne humeur finit par en être altérée.

Que l'on n'oublie pas, d'autre part, que le duc est contraint d'assister à des dîners ou à des banquets trois ou quatre fois par semaine et que, en public, il doit toujours rester en retrait de sa femme, sans jamais prétendre être son égal.

La reine, elle, cependant, doit toujours être accessible à ses ministres, être toujours prête à répondre au téléphone et même à sacrifier ses vacances pour remplir mille et une tâches diverses.

Un jour qu'il faisait beau, à Balmoral, la reine et le duc décidèrent d'aller se promener dans les bois avec les enfants. A ce moment précis la reine fut informée qu'une crise grave venait d'éclater en Guyane. La reine dut convoquer le Conseil privé et le duc s'en alla seul.

LIBERTE PENDANT LES WEEK-ENDS... ET ENCORE

POUR que leur mariage puisse, malgré tout, avoir une allure normale, pour éviter que leur bonheur domestique ne soit étouffé par les affaires de l'Etat, la reine et le duc ont depuis longtemps informé les milieux de la cour de leur désir de disposer de leurs week-ends, sauf en cas d'urgence.

Et malgré tout ils ne jouissent pas pendant cette période d'une liberté complète car ils ont encore à passer plusieurs heures devant leur bureau ; il y a les audiences qu'on ne peut pas remettre ; il y a toujours diverses affaires en cours à liquider.

Dans la soirée du vendredi, cependant, le duc, toutes les fois que c'est possible, quitte le palais de Buckingham au volant de sa voiture, sa femme à ses côtés. Le couple royal se mêle alors au flot d'automobiles qui roulent sur la grande Nationale de l'Ouest.

Arrivés à leur pavillon, le « Royal Lodge », ils peuvent enfin se délasser. Philip appelle Elizabeth « Sweetie » (Ma Douce). La reine, elle, se fait une joie de le gâter. Plongés dans des fauteuils, ils écoutent des disques : Bing Crosby et Edmundo Ros sont leurs favoris. Le duc prend un livre. La reine fait un peu de broderie. Lorsque les enfants sont au lit, de vieux amis comme les Brabourne ou les Elphinstone viennent passer la soirée avec eux.

Parfois la reine et le duc restent assis, seuls. Pendant que les bûches flambent dans la cheminée, ils regardent la télévision. Leurs domestiques savent qu'à ces moments-là il ne faut pas les déranger.

GENTLEMAN FARMER

MAIS le duc ne peut pas longtemps rester inactif. Il lui faut toujours s'occuper de quelque chose. Pour ne pas perdre son temps pendant ses week-ends au château de Windsor, il a entrepris de réorganiser les fermes de la propriété, de moderniser le système de traite des vaches, de transformer des enclos déserts en immenses basses-cours.

Ces expériences d'administration agricole font parfois des mécontents : les fonctionnaires dont le duc piétine les plates-bandes et qui estiment que Philip outrepasse ses pouvoirs. Il y avait là, de fait, un obstacle que la reine aplanit en conférant à son mari un titre tombé en désuétude depuis huit siècles : garde du grand parc de Windsor. Philip et Elizabeth se sont follement amusés un après-midi en essayant de dessiner un uniforme convenable pour le garde du grand parc...

Souvent, la reine et son duc rient de bon cœur. Le duc est d'avis qu'Elizabeth et lui doivent s'occuper d'affaires bien distinctes ; il estime même qu'ils ne doivent pas forcément passer toutes leurs vacances ensemble. Il arrive que lorsque la reine est à Balmoral il aille passer quelques jours chez ses amis, les Dalkeith, à Drumlanrig, ou bien qu'il se rende au bord de la mer, à Cowes, ou qu'il aille au château de Sandringham. Très observateur, il n'est pas un incident drôle qui lui échappe, et ces incidents, il les raconte à sa femme à son retour avec beaucoup d'esprit, au milieu d'une cascade de rires.

Lorsque la reine assiste à une réunion hippique, le duc brille en général par son absence. La reine et son mari se sont tous deux rendus cette année à Goodwood pour les courses, mais, tandis que la reine bavardait avec des jockeys et des entraîneurs, Philip alla se promener du côté du circuit automobile et s'intéressa aux voitures de course.

« VOICI MA FEMME ! »

ON a parfois prétendu que le duc allait trop souvent à des dîners entre hommes. En réalité, il préside chaque année un banquet d'hommes, auquel il invite de vieux amis de la marine. Ce banquet est l'anniversaire du soir où, avec ces mêmes amis, il enterra sa vie de garçon.

On a aussi prétendu, assez méchamment, que Philip allait trop souvent chercher des distractions en dehors du palais. La vérité est qu'il se rend avec la reine, et à titre strictement privé, à des dîners ou à des réunions. Pour présenter la reine à de nouvelles connaissances, le duc use d'une formule désarmante : « Voici ma femme ! »

De la sorte, les amateurs de cancans en sont pour leurs frais. Ainsi le duc a en même temps réussi à surmonter les difficultés qui l'empêchaient de jouer le rôle de chef de la famille normalement dévolu à un mari. Il était déjà de même lorsqu'il faisait la cour à Elizabeth. Il était censé attendre que l'héritière présomptive du trône lui demandât de l'épouser.

En fait, ce fut la famille qui fixa les détails. Après quoi Philip alla se promener dans les bois avec la princesse et lui posa la question rituelle.

Que n'a-t-on pas dit encore à ce propos ! Par exemple, que les lettres échangées par les deux amoureux étaient portées dans des sacoches diplomatiques par des messagers du roi ! Rien n'est plus faux. Philip confiait ses lettres au concierge de l'hôtel où il était descendu afin qu'il les mît à la poste. Les enveloppes portaient une suscription très simple : « Princesse Elizabeth, Château de Windsor, Berkshire. »

« PEU RECOMMANDABLE ! »

QUAND le prince Philip se trouvait en Australie, les jolies filles de la haute société de Sydney qui essayèrent de flirter avec lui n'étaient pas rares. Il fut pour sa part un camarade agréable, il fut aussi un danseur merveilleux. Mais dès que des complications paraissaient à l'horizon il se repliait sur lui-même.

Une jeune fille, ne sachant pas qui il était — ce sont des choses qui arrivent — lui demanda :

« Croyez-vous que le prince Philip épousera la princesse Elizabeth ?

— J'espère que non, répondit Philip en fronçant les sourcils, dans son intérêt à elle. C'est un type peu recommandable ! »

Malgré tous les bruits qui ont couru, ce mariage a été un vrai mariage d'amour. Des photographes canadiens en ont eu la preuve au cours de la visite royale effectuée il y a deux ans dans le dominion. La foule qui acclamait les souverains et les princes à Toronto, à Winnipeg et à Vancouver ne s'est rendu compte de rien. Mais les photographies ont révélé qu'à l'intérieur de leur limousine Elizabeth et Philip, mariés depuis quatre ans déjà, se tenaient les mains...

A Vancouver, malgré une escorte de dix-sept agents à motocyclette, Elizabeth et Philip s'arrangèrent pour s'éclipser quelque temps. Le duc avait emmené sa femme en voiture, un soir, au sommet d'une colline, et là, ils étaient restés assis dans le noir, au milieu d'autres couples, à contempler les lumières de la ville.

« Vous ressemblez à une orchidée enveloppée de cellophane, lui dit-il une fois qu'elle était dans sa voiture doublée de matière plastique. »

Pendant une cérémonie particulièrement ennuyeuse, il lui fit venir un charmant sourire aux lèvres en lui disant : « Chérie, vous êtes sensationnelle aujourd'hui ! »

Même une reine est touchée par un compliment quand il lui est adressé par l'homme qu'elle aime.

PREVENANCE

ELEVE dans les traditions les plus aristocratiques — il connaît aussi celles de la marine ! — le duc baise la main de la princesse Margaret avec un charme bien « continental ». D'autre part, lorsque son épouse est lasse de la foule, il sait la calmer par une simple plaisanterie, comme celle-ci :

« J'ai déjà vu cette femme quelque part. Je la reconnais à ses dents. »

Parfois, lorsqu'il sent que la reine est trop fatiguée, le duc semble oublier les obligations royales, la pompe et l'étiquette.

« Allons, Betty, lui murmure-t-il, rentrons à la maison. »

Certains fonctionnaires ont appris à leurs dépens que le duc se met dans des colères terribles lorsqu'une faute d'organisation de leur part entraîne pour la reine une perte de temps. Philip examine à la loupe les programmes préparés et les remanie pour permettre à Elizabeth de gagner quelques minutes ici et là.

Au cours de la visite qu'Elizabeth et lui firent à Paris, il manifesta son dévouement avec un certain humour. Comme les Parisiens, massés sur les Champs-Elysées, ovationnaient la reine d'Angleterre — c'était presque du délire — le duc se tourna vers le ministre de l'Intérieur du gouvernement de la République et lui dit avec un demi-sourire :

« Dommage que vous ayez envoyé votre famille royale à la guillotine, n'est-ce pas ? »

Comme tous les couples heureux, la reine et le duc d'Edimbourg forment une unité. C'était chose normale que, lorsque la reine reçut les insignes de la charge suprême à son Couronnement, ses peuples fussent en mesure de voir à la télévision le jeune homme devenu son époux lui rendre un hommage déférent.

La reine a exprimé en privé son opinion sur le mariage en ces termes : « Je ne crois pas que l'on puisse mieux faire qu'en concourant à prouver le bien-fondé de la doctrine chrétienne, à savoir que le lien qui unit le mari et la femme est un lien permanent, qu'il ne faut pas rompre à la légère, à cause de difficultés ou de querelles. »

Invité à donner son avis sur le secret du mariage heureux, le duc s'est expliqué plus succinctement. Prenant une plume, il écrivit deux mots sur une feuille de papier : « Bon sens. »

Copyright 1954 by « Opera Mundi ».

★

MONREALE PRES DE PALERME, où un paysage qui est presque déjà un paysage africain encadre une basilique décorée de merveilleuses mosaïques byzantines et un cloître bénédictin d'Occident d'une grande noblesse architecturale.

AU CARREFOUR DES MONDES

AU CARREFOUR DES SIÈCLES

LA SICILE

PAR DANIEL-ROPS

Il est, au carrefour des continents et des époques, battue par toutes les vagues de la mer et des siècles, une île dont le destin providentiel semble avoir été de recevoir et d'absorber, pour en élaborer une réalité unique, tout ce que les hommes d'Occident ont pu produire, au cours des temps, de plus significatif et de parfait. Depuis trois millénaires, ou presque, qu'elle est née à l'histoire, douze peuples successifs y sont venus accomplir leur destin, et sa terre fidèle, de chacun d'eux conservant le message essentiel, germe inépuisablement de leurs souvenirs. Les mythes de l'Hellade et ceux des sages Vikings s'y coudoient : le fabuleux Hastings s'y évoque aussi bien que la nymphe Aréthuse, et les cadences de Théocrite ou de Virgile s'y associent aux trilles aigus des musiques arabes, aux chants d'amour des poètes angevins. Partout le passé s'y fait vie et présence ; partout le rêve qui hanta le cœur de maints conquérants s'y matérialise en chefs-d'œuvre ; et ce jaillissement de la beauté qui est œuvre d'hommes se situe dans une des parties du monde où la face de la terre est la plus spontanément harmonieuse, belle de cette beauté qui est œuvre de Dieu.

Cette île est la Sicile, la Trinacrie des Grecs, la vieille terre aux trois pointes, qui semble avoir été placée là, dans les temps et dans l'espace, tout exprès pour nous faire méditer sur les lois qui régissent les destins des « civilisations mortelles » et sur celles, plus mystérieuses encore, qui font qu'un petit canton du monde non seulement possède sa personnalité propre, mais semble imposer sa marque à tous ces groupements humains qui, tour à tour, ont cru la posséder. Car il n'est aucune partie de l'Occident sans doute — sauf peut-être la Flandre, où le phénomène est cependant moins net — où, autant qu'en Sicile, on découvre une si impérieuse permanence de l'âme à travers le déroulement des épisodes de l'histoire, une si évidente fidélité à l'on ne sait quel génie du sol, plus durable que les éphémères volontés de l'homme.

La première idée qui vient à l'esprit, quand on cherche à comprendre le destin de cette île, est que la géographie la plus évidente l'a déterminé. Jetée comme la pierre d'un gué entre l'Europe et l'Afrique, gardienne du seuil étroit qui permet d'aller d'Orient en Occident, la Sicile semble bien avoir été appelée par son emplacement même à être un lieu de passage, c'est-à-dire d'invasions. De fait, il en fut bien ainsi, et, si haut qu'on peut remonter le cours de l'histoire, Ulysse y est venu, avec son noir croiseur, querir, sur ses passes, pour la sécurité des navigations méditerranéennes, des renseignements que les Phéniciens avaient, depuis longtemps, tenus secrets, et que les Grecs devaient transmettre à

l'humanité sous forme de poétiques énigmes. Sparte et Athènes s'y sont disputé la suprématie du monde hellénique, Rome et Carthage, la domination de la Méditerranée. Byzance y a longtemps nargué l'Occident, en en faisant une des pointes avancées de son empire. La Chrétienté s'y est affrontée à l'Islam. D'étranges migrations y ont amené des hommes et des peuples que rien dans leurs origines ne semblait vouer à s'installer dans cette terre de soleil ; les escadrons vandales, accourus du fond des steppes par la Gaule, l'Espagne, l'Afrique, y ont repris pied sur le continent européen. Les escadres de drakkars, surgies des brumes scandinaves, y sont venues courir un des plus étonnants épisodes de la geste normande. Et c'était, par toute une partie de son sang,

A PALERME, au-dessus du cloître des « Eremiti », envahi maintenant par une végétation exubérante, se dressent ces rouges coupoles. Elles furent jadis celles d'une mosquée et jettent dans le paysage une note inattendue qui rappelle que sur cette terre de Sicile la Chrétienté s'est affrontée à l'Islam.

un Germanique, un homme du Nord, que ce chef inquiétant, fascinant, qui aima tant cette île qu'il voulut en faire, paradoxalement, le centre administratif de son empire, celui qui y repose encore, dans son mausolée de porphyre sombre, Frédéric II, le dernier grand Hohenstaufen.

Ainsi, tour à tour « lestrygone » phénicienne, grecque, romaine, byzantine, arabe, normande, germanique, angevine, espagnole, napolitaine, la Sicile est un kaléidoscope d'histoire, aux éléments si complexes que le résultat devrait être singulièrement brouillé. En fait, il n'en est rien, et l'île s'impose à l'esprit avec une originalité si évidente, une si grande puissance de présence que le visiteur le moins attentif ne peut manquer de l'éprouver. Aucun de ces douze conquérants qui ont pensé tour à tour lui imposer sa marque n'a réussi : l'île que nous connaissons n'est pas plus uniquement grecque qu'elle n'est uniquement byzantine ou uniquement baroque à la mode de Naples ; elle est tout cela à la fois, et tous ces éléments disparates se fondent en une seule vivante réalité. D'ailleurs, à cette étrange puissance de synthèse la géographie s'est soumise autant que l'histoire ; trois natures ont marqué l'île de leurs traits : l'Italie qui semble lui avoir donné l'essentiel de son squelette ; la Grèce, qui inspira le tracé de ses côtes aux grâces ioniques, toute une partie de sa végétation, et l'Afrique, dont les ciels bleu dur, les brûlantes haleines, et les palmiers, et les orangers se retrouvent partout dans l'île triangulaire ; et cependant aucune de ces natures n'a été exclusive des autres, déterminante. La Sicile n'est ni italienne, ni grecque, ni africaine, mais tout cela ensemble et indissociablement.

C'est donc dans l'harmonisation des différences que réside le mystère sicilien. Mais pas en cela seulement, car il est évident que chacune des données constitutives de cette entité spirituelle, en prenant terre dans l'île, y a revêtu des caractères nouveaux. Rien n'est plus instructif, de ce point de vue, que de considérer les formes que l'art y a adoptées : chacune, si on la compare aux données d'origine, y a une singularité si évidente qu'elle correspond presque à une création. Le dorique de Ségueste ou d'Agrigente, frère de celui de l'Acropole ou du cap Sounion, a cependant on ne sait quoi de plus rustique, de plus charnel, qu'il doit peut-être au matériau dont ses colonnes et ses chapiteaux sont faits, ce solide calcaire que le temps rend doré. Les fantasmagoriques surfaces de la chapelle palatine de Palerme font jouer l'or et les couleurs des smaltes tout autrement qu'à Ravenne et qu'à Byzance, bien que la technique en soit celle que les mosaïstes de Sicile avaient apprise de ces deux écoles. Le gothique de même, celui de Cefalu, de Monreale, de la cathédrale de Palerme est si éloigné de celui de Chartres ou d'Amiens qu'on hésite à croire que des architectes venus de France aient pu y être maîtres d'œuvre. Et le baroque lui-même qui vint, en tant d'endroits, plaquer ses façades sur les souvenirs de l'antiquité ou du moyen âge, n'est ni celui de Naples ni celui de l'Espagne, mais à la fois exubérant et austère, joyeux et méditatif, un art qui ne se trouve que là, baroque architectural de Catane, baroque décoratif exquis des stucs de Serpotta.

Ce n'est pas seulement dans les aspects géographiques ni dans les formes de l'art que se décèle cette puissance de création. La même originalité s'observe dans la race même qui, de nos jours, peuple l'île et qui, de tant de sangs qui coulent dans ses veines, a fait spontanément une réalité vivante, ici encore une profonde unité. Tout Italien le dira : un Sicilien ne ressemble à aucun autre type humain de la péninsule, aussi loin de son voisin le Napolitain que d'un Milanais ou d'un Vénitien. Les traits physiques ne sont pas seuls à le définir, dont la couleur de la peau rappelle les ascendances arabes, dont les yeux gris bleu évoquent les lointains ancêtres germaniques, ceux des invasions et ceux que les maîtres du Saint-Empire amenèrent avec eux. Mais plus encore les caractères psychologiques, faits de contrastes harmonisés, de violence et de générosité, d'âpreté paysanne et de prodigalité fastueuse, de réalisme et de poésie, le tout ordonné à un sens aigu de la dignité, à la fierté naturelle. Quel psychologue pourrait dire ce qui, dans tous ces éléments, procède de l'une ou de l'autre ancestrale origine ? Qui surtout pourrait déceler l'élément qui a unifié ces données pour en faire l'expression caractéristique que nous voyons ? C'est ici que se pressent un mystère, ce mystère « tellurique » dont Keyserling a parlé à propos de l'Amérique du Sud. Car ce n'est pas dans la seule Sicile que s'observe ce phénomène, encore qu'il y soit plus particulièrement frappant. Sous nos yeux, dans le « melting pot » des U. S. A. un processus analogue se manifeste qui, en moins de deux générations, transforme tous les types physiques de la vieille Europe en une race visiblement nouvelle, qui modifie de même les données de la civilisation occidentale pour les frapper d'un nouveau sceau. Cette puissance qui, dans l'île aux trois pointes, est si évidemment à l'œuvre, cette force jaillie du sol, indépendante de tout ce que veulent les hommes et de tout ce qu'ils peuvent faire, d'où vient-elle ? De quoi procède-t-elle ? Qui peut répondre ? En saisir la trace sur les paysages et les œuvres d'art, comme dans le déroulement des sociétés et le secret des consciences, ce n'est pas la comprendre. Seules peut-être ont-elles le secret de ces choses, ces divinités « chtoniennes » qu'adoraient les Grecs, génies issus de la terre, régulatrices de la mort et de la vie, celles-là mêmes dont à Agrigente un groupe merveilleux de colonnes ruinées conserve le souvenir.

★

PERFECTION DE LA SICILE : un olivier centenaire, un temple aux colonnes de solide calcaire, encore intact... A Agrigente, tout le génie de la Grèce se fait vie et présence sur ce sol où tant d'autres civilisations ont laissé leur empreinte.

L'IMAGE MAGNÉTIQUE, LA COULEUR ET LA LUMIÈRE DOMINENT LE PANORAMA DE LA PHOTOGRAPHIE 1954

PAR RENÉ BRANELLEC

TROIS faits dominent le panorama photographique 1954 : 1° le formidable bond de la couleur, qui triomphe sur toute la ligne grâce, en grande partie, au négatif-couleur ; 2° la mise à la disposition de l'amateur de la lumière électronique, jusqu'alors pratiquement réservée aux reporters ; 3° l'apparition de l'image magnétique en télévision et au cinéma.

Des progrès ont été réalisés dans la plupart des secteurs : appareils de prise de vues, surfaces sensibles des films et papiers, photographie en relief, agrandissement, etc. Il s'agit surtout d'améliorations relatives au poids, à l'encombrement, aux prix, aux facilités de manipulation. Ce qui constitue, en revanche, une manière de petite révolution, c'est le développement qu'est appelée à connaître la photographie en couleurs. Les diapositifs sont certes agréables ; mais le transfert sur papier est très compliqué et onéreux, en sorte que l'on se borne le plus souvent à regarder les vues prises par transparence soit directement, soit dans une visionneuse. Le négatif-couleur permet, lui, de tirer un nombre indéfini d'épreuves sur papier, que l'on agrandit au format voulu, pour un prix accessible. On lui prédit en général un succès foudroyant. Cependant la visionneuse, complément presque indispensable des diapositifs, a fait des adeptes et, si elle coûte assez cher à l'achat, elle évite les frais du tirage sur papier...

Qui l'emportera ? Les paris sont ouverts. Il serait imprudent de préjuger la victoire du négatif-couleur ou du diapositif, de l'épreuve sur papier ou de la visionneuse. En fait, chaque méthode a ses partisans, comme on le verra plus loin. Les uns et les autres s'accordent sur un point : les beaux jours du « noir et blanc » sont comptés. Il nous a rendu des services immenses et donné de belles émotions artistiques, d'une

GRACE au Vérascope 40, la photographie sous-marine en couleurs et « en relief » connaît un succès mérité. Ci-dessus, J.-A. Stevens avec le nouveau système étanche qu'il a mis au point, le sac plastique transparent : « plastiphot ». Un gant de caoutchouc raccordé au sac par un collier spécial de serrage permet, contrairement aux boîtes rigides, de manipuler aisément toutes les commandes, quel que soit le type d'appareil de photographie ou de cinéma utilisé. Ci-dessous, D. Rebikoff avec son flash électronique pour 30 mètres de fond. On voit à travers les hublots les « deux yeux » du Vérascope 40.

qualité à laquelle atteint encore difficilement la couleur... Mais la roue tourne.

Elle tourne aussi — et plus vite, bien entendu — dans le cinéma et la télévision. Où vont-ils, ces frère et sœur dont on ignore au juste s'ils sont amis ou ennemis ? Ce qui paraît certain, c'est la transformation complète, à plus ou moins longue échéance, des techniques d'enregistrement et de transmission des images. Déjà, on réalise, sur le plan de l'expérience, des prises de vues sur fil ou ruban magnétique, exactement comme on enregistre les sons sur magnétophone, depuis de nombreuses années. Inutile de dire que l'on chercherait en vain, sur le fil ou le ruban magnétique, la moindre trace d'image ou de son. Ceux-ci sont en quelque sorte « dématérialisés ». Les ondes très courtes du domaine sonore ou du domaine visible sont « traduites » en ondes invisibles, plus longues, les seules que l'on sache actuellement transporter à distance. A la réception, un appareil du même principe que l'iconoscope de la télévision remet l'image magnétique en bon ordre de marche... visible. Ce sont de ces fantasmagories auxquelles excellent nos ingénieurs !

★

EN application des travaux des professeurs français Laporte et Seguin, ils ont aussi inventé le « soleil électronique ». Voilà longtemps que les photographes considéraient le soleil — le vrai — d'un œil soupçonneux. Le désiraient-ils ? Il s'enfuyait derrière les nuages. Voulaient-ils s'en passer ? Il surgissait soudain, bousculant les prévisions de pose, incertain, conjectural, fantaisiste en diable... Les ingénieurs ont résolu le problème. Ils ont fabriqué un soleil immuable, contrôlé à 5.500 degrés Kelvin et à un nombre de joules garanti sur facture. Un soleil fonctionnant sur batteries rechargeables ou sur courant et qui débite des milliers d'éclairs à volonté, pour un prix dérisoire.

★

CAR c'est l'amateur, bien plus que le professionnel, que visent les fabricants. C'est à lui qu'ils pensent en lançant sur le marché les nouveaux procédés de couleur et de lumière. Et dans la compétition qui s'ouvre la France n'est pas en mauvaise place. Aujourd'hui l'optique française égale ou même dépasse les meilleures fabrications étrangères. Dans le secteur du « flash » électronique, nous avons conquis en peu d'années un des tout premiers rangs, le premier selon certains experts. Dans le négatif-couleur, une société franco-belge compte de bons résultats à son actif. Si les Allemands, les Américains et les Suisses ont consolidé leur position, la marge d'avance qu'ils possédaient s'est réduite.

★

IL est dommage que l'on ne puisse en dire autant des parties mécaniques des appareils et de leur présentation. Elles n'ont pas toujours chez nous le fini auquel nos concurrents doivent leurs succès internationaux.

Cependant, que de marchés à conquérir ! Des diverses preuves qui nous sont fournies du progrès d'une technique, la plus impressionnante — et irréfragable — est probablement celle que donne le passage de cette technique du domaine réservé des professionnels à celui de l'amateur. Ce n'est pas peu de chose. Il suffit de se souvenir des matériels énormes et terriblement coûteux qu'il fallait naguère mettre en jeu pour l'enregistrement des films sonores et de les comparer aux minuscules cameras grâce auxquelles n'importe quel profane réalise aujourd'hui des films en couleurs, parlants et sonores, avec 100 % de réussite, ou peu s'en faut ! Pour que vous puissiez mieux juger du chemin parcouru, « FRANCE-ILLUSTRATION » a demandé leur avis à quelques-uns des meilleurs experts des arts photographiques.

UN TECHNICIEN D'ART

EMMANUEL SOUGEZ

NUL ne peut se flatter de connaître ce métier mieux que lui. Ce grand artiste du « noir et blanc », qui donne vie et poésie à quelques objets banaux posés sur un coin de table, a suivi avec une attention passionnée l'évolution de la technique photographique. Des techniques, devrait-on dire, car les spécialités sont nombreuses dans ce domaine immense et diversifié.

« L'optique française, me dit-il, a fait des progrès considérables. Elle a trouvé des animateurs et des ingénieurs de talent. L'Institut d'optique et l'Ecole de photographie, de leur côté, ont joué un rôle extrêmement utile en rendant peu à peu les usagers plus exigeants et en formant des spécialistes dont l'industrie avait grand besoin. De proche en proche, tout le monde en a tiré profit, et jusqu'aux fabricants d'accessoires.

— Il y a un accessoire particulièrement précieux pour le photographe : la lumière. La lumière électronique vous satisfait-elle ?

— Elle intéresse surtout les reporters, qui doivent être prêts à « croquer » des scènes ou des personnages en toutes circonstances de lieu et d'heure. Je pense que, pour eux, elle a avantageusement remplacé le magnésium. Les appareils qui la produisent ont été perfectionnés avec rapidité. De plus de 100.000 francs, leur prix s'est abaissé entre 15.000 et 30.000 francs, et leur poids, comme leur encombrement, a été réduit dans les mêmes proportions, ce qui ne les empêche pas d'être d'une sûreté d'emploi plus grande.

— Voyez-vous d'autres nouveautés intéressantes à signaler ?

— Il faudrait parler plutôt de mises au point. Elles concernent surtout les amateurs. Ils ont à leur disposition des obturateurs réglés automatiquement par cellule photo-électrique, celle-ci « choisissant » la vitesse en fonction de la lumière et du diaphragme, lequel reste sous la dépendance de l'opérateur. Comme celui-ci bénéficie, d'autre part, d'un télémètre couplé, il ne risque pratiquement plus de commettre d'erreur de pose ni de mise au point, même s'il travaille à grande ouverture.

» Il s'agit là, naturellement, d'appareils assez chers, comme le sont ceux qui comportent des magasins amovibles permettant de passer, à tout moment, du « noir et blanc » à la couleur.

— Voilà un sujet d'actualité.

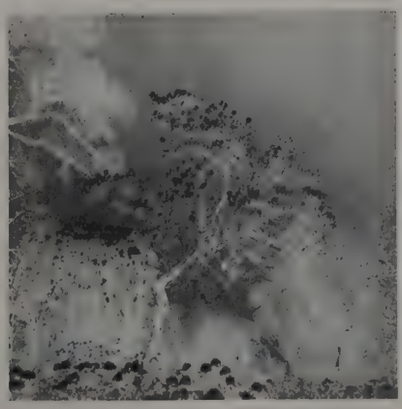
— Vous voulez parler du négatif-couleur... Il sera sans doute bien accueilli par les amateurs. Ceux-ci auront en effet la possibilité de faire tirer, en attendant de tirer eux-mêmes, leurs clichés couleur sur papier à un nombre indéfini d'exemplaires agrandis selon leur désir. Les résultats ne seront peut-être pas toujours parfaits, dans les débuts. Le tirage du négatif-couleur sur papier suppose chez le tireur une bonne sensibilité chromatique. Or, comme disent les anglais, il existe des « colour blind », des gens aveugles aux couleurs, qui apprécient mal leurs rapports exacts... Je pense que, pour les éditions d'art, le procédé du transfert, fort délicat, restera appliqué pendant assez longtemps encore.

— Et que deviendra le « noir et blanc ? »

— Il va certes pâtir de l'assaut donné par la couleur, mais il fallait bien que cet assaut eût lieu. C'est la règle du progrès... Je me garde bien de la négliger... pas plus que je ne néglige ceci.

Et Sougez me montre en souriant, à côté de quelques magnifiques compositions en couleurs, le traditionnel voile noir du photographe.

— Pour les travaux de reproduction, rien ne le remplace... que les amateurs l'aient abandonné, je le comprends aisément ! Ils font une chose, nous en faisons une autre. »



PRINTEMPS AUX CHAMPS-ELYSEES

LA VUE ci-dessus a été prise par Em. Sougez, spécialiste du Rolleiflex. On fête cette année le 25e anniversaire de cette marque. Partant de ce négatif 6×6 il a obtenu l'agrandissement qu'on voit ci-contre.

★

UN ILLUSTRATEUR

ROBERT DOISNEAU

« Allô, monsieur Doisneau ?

— Moi-même.

— Nous voudrions votre avis sur les nouveautés photographiques.

— Je ne les connais pas du tout.

— Alors nous bavarderons...

— Et vous me mettrez au courant. Je vais enfin pouvoir m'instruire ! »

Il a quarante ans. Il parcourt 70.000 kilomètres par an, au volant de sa voiture ou dans le train et l'avion. Mais son « climat photographique » préféré est la

CI-DESSUS, Guy Chauch opérant en plongée libre par 6 mètres de fond avec la boîte « Tarzan » pour le Foca. Ci-dessous, Georges Six, par 25 mètres de fond avec son « Robot » enfermé dans une boîte étanche allégée au Klégecell, photographiant un plongeur en train de remonter une amphore. Pour faciliter ses déplacements autant que pour protéger ses mains contre les risques de coupures accrus par le ramollissement de la peau au contact de l'eau, il utilise des gants palmés pour la manipulation des commandes de sa boîte étanche. (Photographies J.-A. Stevens, d'après original « 3 D » sur Kodachrome.)

France. Il aime sa lumière, il la « sent » et croque des scènes vécues qui sont des tableaux.

« Je me sers d'appareils qui ont dix ans et plus... Il ne faut peut-être pas le dire.

— Quelles sont les caractéristiques de l'évolution actuelle ? »

Doisneau soupire.

« Vous voulez mon opinion ? Eh bien, je constate que les reporters ont abandonné, pour la plupart, leur matériel encombrant de jadis pour adopter les appareils d'amateurs. On en fabrique d'ailleurs qui sont parfaits.

— Au surplus, avec la lumière électronique... »

Doisneau hoche la tête.

« Je n'aime pas les « flashes ». Ils détruisent l'ambiance, « stupidifient » les gens... C'est un jugement que je ne prétends imposer à personne. Je préfère prendre mon temps... Il en faut parfois beaucoup pour réaliser un cliché... Mais nous avons de merveilleux auxiliaires : les révélateurs et les émulsions, qui sont de plus en plus rapides et « tolérantes »... Elles nous pardonnent généreusement d'assez lourdes erreurs de pose.

— Et la couleur ?

— Quand les journaux feront de la couleur, le noir deviendra vite insupportable... Cela laisse un peu de répit... En réalité, les fabricants ont énormément travaillé pour les amateurs. Ils leur apportent un très joli jouet, le négatif-couleur. Il restera à interpréter ces couleurs... Cela ne sera peut-être pas catastrophique. Après tout, l'art est interprétation... On peut seulement prévoir qu'il y aura des interprétations excellentes et d'autres qui seront... cocasses.

— Ne risque-t-on pas d'assister à un retour offensif du chromo ?

— Qui sait ?... Il faut se méfier des erreurs, même de celles commises de bonne foi... Nous avons tous tendance « à répéter notre tour », quand nous en avons appris un. La généralisation de la couleur va nous secouer... Bien entendu, je la pratique depuis un bon moment. Je me suis aperçu par exemple de ceci : le choix d'un sujet-couleur n'est pas le même que celui d'un sujet noir et blanc. Ce sont deux techniques différentes. L'une et l'autre nécessitent un assez long apprentissage. Mais il n'est pas douteux que les jeunes générations auront tendance à délaisser le noir et blanc, aux harmonies plus subtiles sans doute, mais aussi plus sévères, moins gaies que celles autorisées par la couleur.

— La visionneuse l'emportera-t-elle, selon vous, sur les épreuves-papier ?

— On ne « tient » pas l'image avec la visionneuse. Je crois qu'il y a encore en nous un vieil instinct de propriété qui ne s'en accommode pas très bien. Cependant, il ne m'étonnerait pas que l'on couplât une visionneuse au poste de télévision, car ce moyen de « déguster » les performances photographiques familiales, confortablement assis dans un fauteuil, est à coup sûr agréable. »

★

UN SPÉCIALISTE DE LA COULEUR

HENRI PARNOTTE

LE meilleur des camarades et un des grands « champions » du reportage. Henri Parnotte a compris depuis beau temps l'avenir de la couleur. Il a travaillé cette question à fond, avec un soin et une conscience professionnelle qui l'ont classé parmi les rares reporters spécialisés qui sachent tirer de l'emploi de la couleur des effets artistiques d'une réelle beauté. Chef des reporters de « France-Illustration », il a contribué à former de nombreux jeunes.

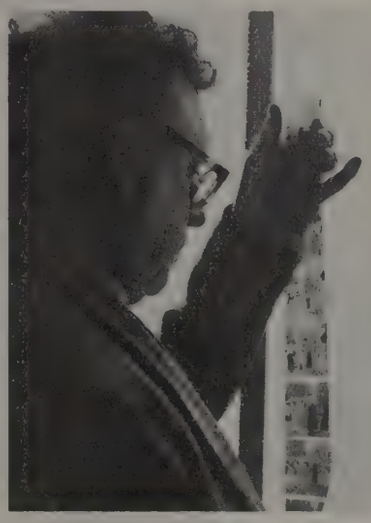
« Existe-t-il, lui ai-je demandé, des appareils conçus pour la couleur ?

— Il y a quelques années, les Allemands avaient effectivement lancé un appareil qui opérait la sélection automatique des couleurs. Il prenait simultanément trois clichés, au moyen d'un prisme et de trois filtres colorés. C'était ingénieux, mais le repérage était trop délicat pour que le système fût pratique... En fait, on se sert aujourd'hui, pour la couleur, des cameras ordinaires.

— Cependant, la couleur n'exige-t-elle pas beaucoup de lumière ?

— Par rapport aux émulsions « noir et blanc », il faut en général multiplier les temps de pose par six, c'est-à-dire, pratiquement, rétrograder la vitesse de deux « crans » ou agrandir le diaphragme de deux divisions. Cela tient en partie au fait que la rapidité des émulsions « noir et blanc » a progressé considérablement. C'est ce qui explique au reste que les professionnels soient un peu revenus de l'emploi des très grandes ouvertures. Actuellement, la majorité d'entre eux se contentent du 3,5.

— Quel rôle a joué, selon vous, dans cette évolution, la lumière électronique ?



— Il a été très important. La lumière électronique a en effet des caractéristiques qui se rapprochent de celles de la lumière du jour. Elle permet donc d'opérer avec les émulsions-couleur prévues pour la lumière du jour. Il faut toutefois se méfier d'un inconvénient : toutes les torches électroniques sont loin de posséder la puissance suffisante pour fournir une exposition correcte au film-couleur. Mais c'est un inconvénient transitoire, je pense. Les fabricants français, en particulier, ont fait de très gros progrès. Il reste que la rapidité et surtout la « tolérance » des films-couleur ne sont en rien comparables à celles des films ordinaires. Il convient donc de respecter scrupuleusement les temps de pose.

— Pensez-vous que le négatif accélérera la diffusion de la couleur dans le grand public ?

— C'est probable. Les Suisses, avec l'aide de chimistes allemands, sont arrivés à simplifier d'une façon extraordinaire le développement des négatifs-couleur. Trois bains suffisent : révélateur, blanchiment, fixage, alors qu'il en fallait, il y a peu, sept ou huit, pour les diapositifs. Le résultat est que la maison suisse en question a pu ouvrir un cours qui permet aux photographes de province d'entrer enfin dans le circuit du développement des films-couleur qui, jusqu'à présent, en raison de sa complexité, restait l'apanage des fabricants. D'ici peu, l'amateur n'aura donc plus besoin d'expédier ses films-couleur aux fabricants pour le développement et le tirage des épreuves. Le photographe de son quartier s'en chargera... Cela n'ira pas sans quelques mécomptes, au début. La nécessité de corriger certaines défaillances du négatif, d'atténuer des « dominantes », oblige à utiliser, pour le tirage des épreuves, toute une gamme de filtres. Il convient de s'initier à leur emploi correct et c'est un des buts de l'école suisse. Mais il est évident que tout le monde n'a pas le « sens » de la couleur. Cela peut conduire à des perturbations chez les professionnels de la photo, parmi lesquels certains se trouveront en fâcheuse posture. »

★

UN UTILISATEUR

ALBERT PLECY

JEUNE, combatif, ardent. Aime toutes les formes d'expression et fait partie de la plus sympathique avant-garde du journalisme. Ayant profité de la grève de la presse, en 1947, pour aborder la peinture, poussé par son ami Pierre Devaux, il y a montré un talent réel.

« La couleur ? me dit-il. Elle triomphe, bien entendu, et c'est normal. Elle n'exclut pas, pour un certain temps encore, le « noir et blanc », mais l'évolution va se précipiter. Elle se dessine déjà. Nous allons, par exemple, vers l'abandon du tirage des épreuves. La visionneuse a l'avenir pour elle, parce que son prix de revient est moindre. Un film de 16 mm., de 7 m. 50 de longueur, permet de faire deux cent cinquante photos-couleur. Développé, il coûte 1.200 francs, soit moins de 4 francs par photo. Etant donné l'absence de grain, on peut les projeter sur un écran de 2 m. sur 2 m. Comparez avec le prix des tirages sur papier ! En réalité, ceux-ci ne subsisteront que pour les vues d'une qualité exceptionnelle.

— Quels progrès voyez-vous, en dehors de la couleur ?

— Les émulsions actuelles permettent pratiquement de travailler dans les plus mauvaises conditions de lumière...

— Surtout si l'on dispose de flash.

— J'en suis l'ennemi déclaré. Avec les grandes ouvertures, courantes dans le format 24 x 36 mm, et avec les pellicules ultra-sensibles, il est possible d'opérer à la lumière ambiante 90 fois sur cent.

— Pour les dix autres fois ?

— Je vous les abandonne. Je ne crois ni au flash ni aux écrans ni aux cellules photo-électriques... C'est une opinion purement personnelle. »

★

UN CAMERAMAN DE LA TV

LARRIAGA

IL fait partie de la jeune équipe des huit reporters de la Télévision française, que conduit avec maîtrise Henri Cabrières, chef des reportages du journal télévisé. Ses sept camarades s'appellent J.-J. Rebuffat, Michel Wakevitch, frère de l'excellent peintre de théâtre, Marc Pasquett, Achille Bertaud, Pierre Luguet, fils d'André Luguet, Claude Fayard, neveu de M. Vincent Auriol, et André Michel.

Larriaga a trente et un ans. Il vient des

Actualités cinématographiques, pour lesquelles il tourna notamment un reportage sur la guerre de Palestine. En route pour Amman, il fut considéré au Caire comme un espion et emprisonné pendant trois jours, au bout desquels on le relâcha avec des excuses et un billet d'avion pour la capitale jordanienne. A Jérusalem, alors que les deux armées adverses se disputaient la Ville Sainte, il s'aventura sous un arbre à l'ombre duquel il mit soigneusement au point son appareil... jusqu'au moment où il s'aperçut que cet arbre constituait l'unique repère de l'artillerie israélienne. Fort heureusement pour lui, les artilleurs israéliens possédaient de bonnes jumelles.

« Nous disposons maintenant, m'a-t-il dit, de cameras sonores et de « flashes » fonctionnant sur des batteries de 40 volts à l'argent, portables et très coûteuses. Cela nous permet de travailler dans de bonnes conditions. Les flashes sont constitués par des lampes survoltées de 250 watts chacune. La batterie nous donne une autonomie de deux heures et demie. L'ensemble du système éclairage ne pèse pas plus de 3 à 4 kilos et a été réalisé d'après les indications fournies par les techniciens de la Télévision au fabricant.

Nos cameras comportent des tourelles à trois objectifs de foyer F : 2. Elles sont légères, maniables et se rechargent facilement. Pour les gros travaux, nécessitant un pied, nous avons des cameras plus importantes, équipées de téléobjectifs.

— Comment « couvrez-vous » une actualité telle qu'une course hippique, par exemple ?

— S'il s'agit d'un événement, le chef des reportages envoie jusqu'à trois ou quatre reporters, avec leur gros matériel sur pied. Ils se répartissent autour de la piste de façon à donner au téléspectateur l'impression qu'il assiste à la course d'un bout à l'autre. D'autre part, un « volant » se promène au pesage avec son appareil à main, afin d'y prendre ce que nous appelons les « plans de coupe », c'est-à-dire les vues de foule, le vainqueur de la course et tous les incidents pittoresques susceptibles d'animer le spectacle télévisé.

— A quand l'image magnétique ?

— Elle n'est pas encore au point. Quand elle le sera, peut-être fournira-t-elle la meilleure solution du reportage en direct. »

★

UN GRAND COMMERÇANT

M. REVERCHON

PRESIDENT d'honneur de la Fédération des syndicats de négociants en photographie, M. Reverchon est un des meilleurs experts français. Directeur d'une maison importante, il est à même de constater les tendances d'une vaste clientèle.

« Le public s'intéresse de plus en plus à la couleur. Les progrès réalisés ces dernières années tant du côté des diapositifs que du côté des négatifs-couleur ont été déterminants : on va vers un emploi généralisé de la couleur. Quant à dire lequel des deux procédés l'emportera sur l'autre, je m'en avoue incapable. Cela revient, au fond, à faire un choix entre les épreuves sur papier et la visionneuse. C'est le client qui se prononcera. Il ne l'a pas fait jusqu'à présent avec suffisamment de netteté pour que l'on puisse tirer des conclusions de nos ventes. Au reste, le choix qui lui est proposé est très récent. Mais l'attrait que présentera pour l'amateur le tirage accéléré du négatif-couleur, la possibilité d'obtenir des épreuves agrandies à sa convenance et à des prix modérés sont des éléments nouveaux de poids. Aux professionnels de savoir les exploiter : s'ils présentent à leurs clients des épreuves parfaites, je pense qu'ils gagneront la partie... C'est leur avenir qui est en jeu.

— En ce qui concerne les appareils ?

— Les petits formats 24×36 et 6×6 ont la vogue. Des améliorations ont d'ailleurs été apportées, du triple point de vue du poids, du volume et des prix.

— La lumière électronique séduit-elle l'amateur ?

— Il s'y intéresse. Il appartient aux fabricants de ne pas le tromper et de lui fournir des torches d'une puissance suffisante pour donner des résultats sérieux. Mais des progrès considérables ont été accomplis dans ce domaine.

— Quelles sont les chances de la technique française dans la compétition actuelle ?

— Je crois qu'il convient plutôt de parler d'une technique européenne. On la voit apparaître à la faveur de la concurrence. Les fabricants sont attentifs à ce qui se passe chez les voisins. Ils sont incités non pas à se copier mutuellement, mais à ne pas se laisser dépasser et cela conduit en définitive à des solutions très proches les unes des autres... Je n'ai pas besoin de vous vanter l'optique française. Ses exportations, notamment vers les Etats-Unis, prouvent qu'elle est au niveau des meilleurs concurrents. En revanche, les parties mécaniques, la présentation, en un mot, le « fini » de nos appareils auraient avantage à être plus soignés... Cela ne s'applique pas à toutes les maisons, bien entendu.

— Votre conclusion ?

— Le chiffre des ventes la fournit : le goût pour la photo et pour le cinéma d'amateur n'a jamais été plus vif. »

★

UN CINÉASTE

MARCEL ICHAC

QUI ne connaît Marcel Ichac ? Il a réalisé le film de la dramatique victoire française sur l'Anapurna et, voilà peu, cet extraordinaire document sur les Alpes qui, beaucoup mieux que le film « principal » qu'il accompagnait, a révélé au public les merveilleuses possibilités de l'hypergonar du professeur Henri Chrétien.

« Vous comprendrez, me dit-il, que je ne veuille pas porter un jugement sur les procédés concurrents de cinéma en relief, qui se sont manifestés ces temps derniers. Au reste, je ne les connais réellement pas. J'ai entendu parler, comme tout le monde, de l'invention des deux Belges qui, au moyen de deux écrans courbes inclinés à 45 degrés et disposés l'un au-dessus de l'autre, seraient arrivés à former leurs images dans l'espace... Il existe d'autres moyens d'évoquer le relief... En définitive, ce sera au spectateur de départager tout le monde.

— Croyez-vous à l'avenir de l'image magnétique ?

— On n'en est encore qu'au stade des essais. Pour le moment, étant donné la vitesse que l'on est obligé de donner à la bande enregistreuse, on est amené à utiliser des tambours encombrants. Mais la technique est susceptible, je pense, d'être mise au point, et, dans ce cas, elle pourrait connaître de grands développements.

— Qu'y a-t-il d'intéressant du côté de la couleur ?

— Les négatifs-couleur sont connus depuis plusieurs années au cinéma. Leur emploi commence à se répandre largement. La possibilité de tirer de nombreuses copies positives à partir du négatif-couleur original diminue sensiblement les prix de revient. »

POSITIFS-COULEUR

Ils donnent au développement des diapositifs. Cinq firmes vèndent ces positifs en France :

a) Lumière : bobines 6 × 6 et portraits-films de grands formats. Sensibilité : 20 Sch. ;

b) Ansco : 24 × 36 et 6 × 9. Sensibilité : 21 Sch. ;

c) Gevaert : 24 × 36 et 6 × 9. Sensibilité : 23 Sch. ;

d) Kodak : 24 × 36 et 24 × 40. Sensibilité : 23 Sch. ;

e) Agfa : 24 × 36 et 6 × 9. Sensibilité : 25 Sch.

NEGATIFS-COULEUR

Ils donnent au développement des images en couleurs complémentaires, destinées à être tirées ou agrandies sur papiers en couleurs. Quatre maisons les fabriquent en 24 × 36 et en 6 × 9 :

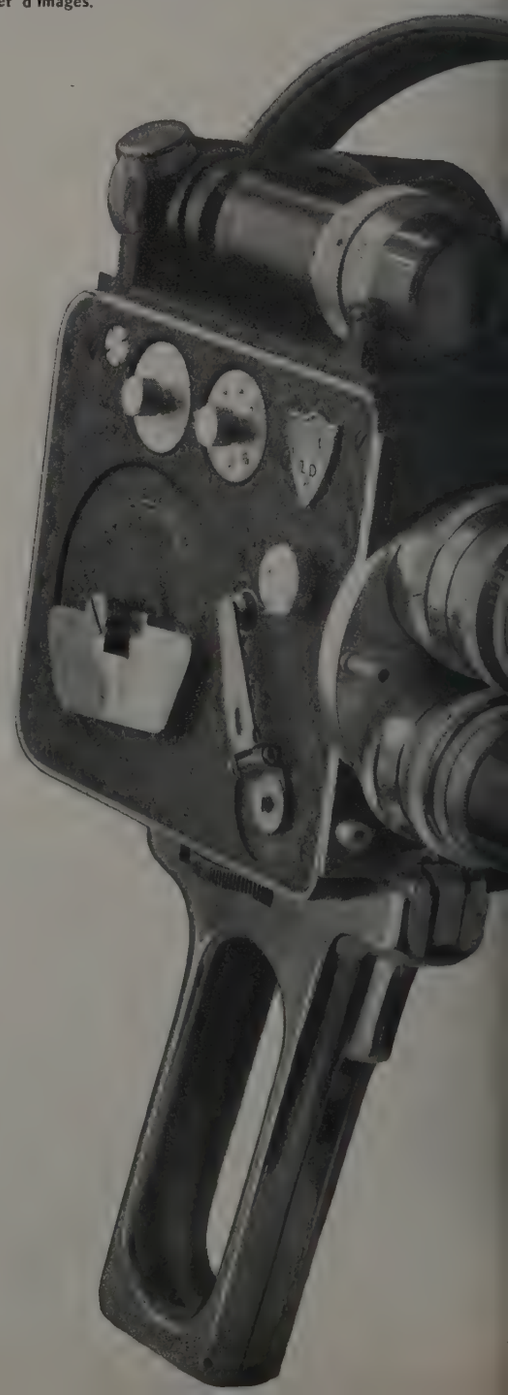
a) Ferrania. Sensibilité : 23 Sch. ;

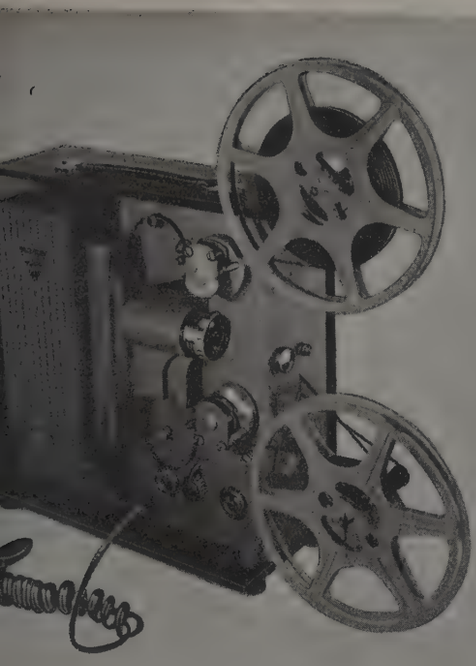
b) Gevaert. Sensibilité : 24 Sch. ;

c) Telko. Sensibilité 24 Sch. ;

d) Agfa. Sensibilité : 25 Sch.

LA CAMERAMERA L. D. 8 présente un nouveau modèle équipé du viseur multifocal, donnant le champ de tous les objectifs, de 6,25 mm. à 100 mm. La tourelle peut recevoir trois objectifs. Le déclencheur est conçu de manière à filmer à retardement ou à distance. Compteurs métrique et d'images.





L'ALPA-ALNEA modèle 7 possède un auto-déclencheur dont le levier d'armement permet de régler le retard à volonté jusqu'à 15 secondes. Le déclencheur automatique, indispensable pour se photographier soi-même, rend service pour certains travaux où les prises de vues sont difficiles.

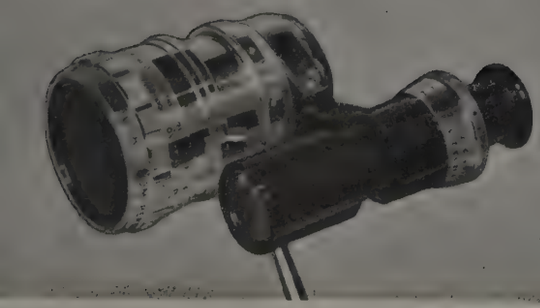
LE MALEX, qui peut à volonté projeter des films de 8 ou de 9,5, est doté de tous les perfectionnements qui en font l'appareil type particulièrement recommandé pour la famille, l'enseignement, les sciences.

LE FUL-VUE possède un viseur géant à réflexion, un obturateur donnant l'instantané et la pose, un mécanisme incorporé de synchronisation pour lampe flash. Il permet de prendre 12 images de 6X6 cm. sur bobine de 120.

PRÉSENTÉ dans une luxueuse mallette, Camex V. U. est muni de perfectionnements : viseur universel, correcteur de parallaxe optique, compteur d'images et métrique couplés, top sonore pour estimer la longueur d'une séquence.

CAMERA brevetée, le Nizo-Héliomatic utilisant le film double huit en bobines de 7,50 m. supprime les soucis d'éclairage et de diaphragme.

LE PANCINOR 8 mm., objectif f 28 à distance focale variable, permet de réaliser tous les effets de travelling. Il est complété par un viseur couplé à correction de parallaxe élégant et précis.



LA CONQUÊTE DU RELIEF

PAR J.-A. STEVENS

J.-A. Stevens est parmi les rares spécialistes de la photographie moderne en couleurs et en relief sur film de petit format. Très au courant des questions sous-marines, auxquelles il s'est consacré de bonne heure, il a été le premier à utiliser le Verascope 40 pour l'étude de ce nouveau domaine. Il est l'inventeur d'un nouveau flash sous-marin à lampes magnésium, ainsi que d'un système révolutionnaire de boîte étanche, basé sur le principe de l'équipression à volume variable.

On le voit sur cette photo opérant avec son appareil monté sur une platine spéciale pour la photographie « 3 D » d'objets rapprochés, au cours d'essais d'un nouveau modèle de flash électronique.

APRES l'acquisition encore toute récente de la couleur, la photographie moderne vient de s'annexer définitivement un domaine qu'elle avait déjà exploré depuis longtemps : celui de la troisième dimension.

Contrairement au cinéma, où les procédés font encore leurs premiers pas, la photographie en couleurs et « en relief », ou photographie « 3 D », est depuis longtemps tout à fait au point, justifiant parfaitement le succès grandissant qu'elle connaît à l'heure actuelle. A la fidélité de reproduction des couleurs dans toutes leurs nuances s'ajoute l'attrait irrésistible de la troisième dimension, qui donne aux images examinées une impression de vérité saisissante. Si l'on en juge par la vogue considérable dont elle jouit déjà en Amérique, on peut prédire à la photographie « 3 D » l'avenir le plus brillant, tant dans le domaine de la photographie d'amateur, que dans l'activité industrielle et scientifique de notre pays. Comment la photographie « 3 D » parvient-elle à restituer la réalité avec autant de fidélité ?

Cela tient, d'une part, à l'emploi du film couleur moderne comme le Kodachrome, qui, correctement exposé, reproduit les couleurs avec une entière fidélité, et, d'autre part, à l'application du principe fondamental de la vision binoculaire, le seul qui permette la véritable perception du relief.

LA SENSATION DE RELIEF

LA perception de l'espace en profondeur est un phénomène complexe réalisé par notre cerveau, à partir de « deux images différentes » qui lui sont transmises par nos yeux. Chaque œil voit en effet un même objet ou une même scène d'un point de vue différent de l'autre, et les deux images enregistrées simultanément, bien qu'apparemment les mêmes, ne sont géométriquement pas superposables. C'est le cerveau qui, par un phénomène remarquable de synthèse, construit, à partir de ces deux images, légèrement dissemblables, une image « unique » à trois dimensions. Cette image purement subjective est en quelque sorte « projetée » dans l'espace de telle façon qu'elle coïncide virtuellement avec l'objet regardé, donnant ainsi la sensation de « saisir » l'espace en profondeur. Cette faculté nous permet de situer correctement dans l'espace les objets qui nous entourent. Elle n'est naturellement pas seule en jeu : la perspective et l'éducation visuelle interviennent également, permettant aux personnes n'ayant que l'usage d'un œil d'évaluer les distances avec une approximation suffisante pour se diriger sans difficultés. La vision binoculaire n'en reste pas moins cependant le moyen le plus complet et le plus parfait pour saisir l'espace en profondeur, car pour les distances inférieures à 200 mètres le mouvement de convergence des deux yeux entre eux nous renseigne à la manière d'un télémètre sur la situation et la proportion réelle des choses.

LA REALITE EN « PHOTOGRAPHIE 3 D »

LA restitution correcte de la réalité par la « photographie 3 D » implique la réunion simultanée de trois conditions :

1° Une restitution fidèle des couleurs. Elle est actuellement aisément réalisée avec le film moderne, dont l'examen « par transparence » donne un rendu des contrastes et des intervalles de brillances beaucoup plus proche de la réalité qu'une photographie reproduite sur papier.

2° L'examen des vues « en vraie grandeur », c'est-à-dire sous le même angle de vision que dans la réalité, de telle manière que l'image formée par l'œil sur la rétine soit de même importance que celle qu'il enregistrerait, dans la vision réelle, de l'objet représenté.

Cette condition est indispensable pour la restitution d'une perspective correcte.

3° La réalisation d'un couple d'images « 3 D », c'est-à-dire de deux images prises simultanément de deux points de vue différents, séparés l'un de l'autre par une distance égale à l'écartement moyen des yeux.

L'image droite doit être examinée par l'œil droit et l'image gauche par l'œil gauche, dans un rapport d'agrandissement tel que la perspective normale soit restituée. De cette façon le cerveau, sollicité comme dans la réalité, construit l'image subjective à trois dimensions, qui lui paraît aussi vraie que si l'objet ou la scène était vu réellement.

Ce principe fondamental, appliqué depuis longtemps par la photographie stéréoscopique en noir et blanc de nos pères, a été repris avec de nombreux perfectionnements, et sous une forme plus pratique, par la photographie en relief moderne, qui est aussi éloignée du vieux stéréoscope à plaques que l'actuelle photographie en petit format du daguerréotype.

LES PROGRES TECHNIQUES

1° Les appareils de prises de vues.

Aux volumineux appareils à plaques, nécessitant le transport d'un lourd chargement de châssis plus ou moins fragiles, ont été substitués des appareils légers, pratiques et précis, dotés de tous les perfectionnements de la technique moderne. Ces appareils, qui comportent deux objectifs de prises de vues au lieu d'un seul, ne sont cependant pratiquement pas plus encombrants qu'un appareil 24 × 36 ordinaire, tout en restant aussi simples d'emploi. Il paraît intéressant de noter que dans ce domaine technique la France vient en tête du point de vue de la qualité de la production.

2° Les visionneuses.

Autrefois, les encombrantes plaques 45 × 107 ou 6 × 13, lourdes et fragiles, devaient être examinées dans de volumineux stéréoscopes en bois que l'on orientait tant bien que mal en direction de la lumière. L'agrément et la facilité de la vision dépendaient donc du lieu où l'on se trouvait. Aujourd'hui l'examen des vues « 3 D » est devenu d'une simplicité et d'un attrait incomparables : grâce à de petites visionneuses « de poche », éclairées intérieurement par une pile, il est désormais possible de visionner rapidement et facilement les images, en tous lieux et indépendamment de l'éclairage ambiant.

Les vues sont montées sur de petits passe-vues légers, qui peuvent être aisément conservés dans des boîtes de faible encombrement, offrant des facilités de classement et de transport extrêmement appréciables.

L'examen dans ces visionneuses est d'ailleurs tout à fait propre à la mise en valeur des couleurs, car le film couleur moderne est fait pour être vu à la lumière des lampes à incandescence.

3° L'apport de la couleur.

Jusqu'à une époque encore récente la photographie était restée dans l'impossibilité de reproduire d'une façon satisfaisante les couleurs de la nature, d'où la nécessité de s'en tenir au noir et blanc, qui est une interprétation et non une véritable reproduction de la réalité. C'est une des raisons pour lesquelles la photographie stéréoscopique avait été abandonnée en raison des effets de plans successifs sans volumes (comme des décors découpés dans du carton) que donne le film noir et blanc avec ce procédé.

Grâce à l'apparition du film couleur et, en particulier, à l'excellent Kodachrome, qui ne présente plus aucune trace de grain, les couleurs de la nature sont maintenant traduites dans leurs moindres nuances avec une fidélité à peu près totale, à condition bien entendu que le film soit exposé correctement. Cette fidélité de reproduction du film en couleurs moderne présente en outre l'extrême avantage de donner déjà une certaine profondeur aux images.

C'est par la fidélité de reproduction du film couleur, et en particulier en ce qui concerne le rendu des volumes et de la perspective aérienne, que la photographie « 3 D » a pu enfin donner sa pleine mesure et atteindre véritablement la perfection.

4° La projection en relief.

La vision des « photographies 3 D » n'est pas une satisfaction individuelle, limitée par les nécessités d'examen dans la visionneuse, laquelle, comme on sait, ne permet la vision qu'à une seule personne à la fois.

Elle peut et doit être un plaisir collectif. Grâce à un procédé utilisant les propriétés de la lumière polarisée, la projection « en couleurs » et « en relief » est devenue une pratique courante pour l'amateur, qui peut désormais faire participer tous ses amis au même et vivant spectacle, accompagné d'un seul et même commentaire.

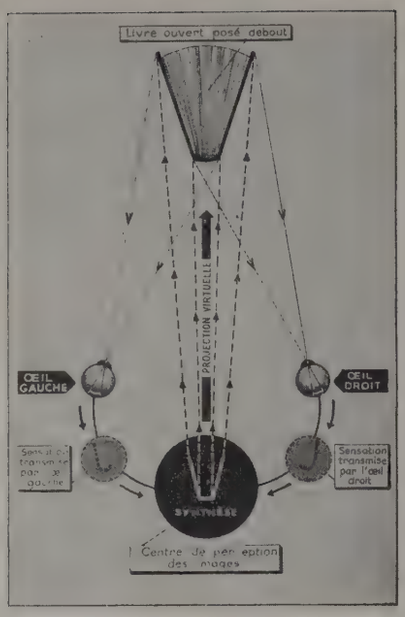
L'EXAMEN DES VUES « 3 D » est devenu d'une facilité et d'un attrait incomparables, comme l'atteste le sourire de cette jeune fille absorbée par la vision de ses souvenirs de vacances. Moins encombrante et beaucoup plus légère qu'une paire de jumelles, la visionneuse « 3 D » peut être tenue d'une seule main et emportée aisément avec soi en toutes occasions. Les amateurs avertis en possèdent plusieurs exemplaires, qui leur permettent d'en distribuer à chacun de leurs amis. Cette visionneuse légère, peu encombrante et de présentation impeccable, possède un éclairage intérieur par piles standard, qui rend la vision totalement indépendante de la lumière ambiante. Elle peut être adaptée instantanément à la vue de chacun grâce à un double réglage permettant la mise au point et la modification de l'écartement des oculaires en fonction de la distance interpupillaire de l'observateur.

LE VERASCOPE 40 rend la photographie en couleurs et en relief passionnante et facile.

LE VERASCOPE 40, appareil français de renommée mondiale, donne deux images 24 × 30 sur film standard 35 mm. noir ou couleurs. Descendant de l'ancienne lignée des Vérascopes, dont le premier modèle fut créé en 1893, il est doté des tous derniers perfectionnements de la technique. Appareil rare, de présentation impeccable, il surclasse de loin tous les autres modèles étrangers, et les Américains le considèrent comme supérieur à leur propre production, laquelle ne comprend pas moins de huit marques et modèles différents.

Chaque image est cadrée « en largeur » aux dimensions 24 × 30, suivant le format français, qui est un format « panoramique », beaucoup plus rationnel que le format américain, lequel est « en hauteur » aux dimensions 24×21, ne correspondant absolument pas aux conditions normales de vision de l'œil. Le choix de ce format rétréci paraît d'autant plus regrettable que le cinéma d'outre-Atlantique vient de lancer la formule de la vision panoramique (écran élargi, cinérama, Cinémascope) qui remporte un très vif succès et semble condamner d'une manière définitive la formule « étroite ».

COUPLE D'IMAGES « 3 D » réalisées avec un Vérascope 40 (grandeur nature). Les deux images « 3 D », une fois découpées, sont montées entre deux verres surfacés et calibrés, et insérés dans un support spécial en matière plastique qui maintient les vues à l'écartement voulu, tout en les protégeant de la poussière, des rayures ou des taches.



SCHEMA illustrant le processus de la perception de l'espace dans sa troisième dimension.

Un projecteur spécial, constitué en réalité par deux projecteurs jumelés, donne sur un même écran deux images superposées, mais polarisées chacune de 90° par rapport à l'autre. Les spectateurs sont munis de lunettes à verres polarisants dont les plans de polarisation sont orientés de la même manière que ceux des « polaroïds » du projecteur. Le port des lunettes n'est pas en soi une gêne et, si le réglage des deux images est effectué correctement sur l'écran, les spectateurs ne ressentent absolument aucune fatigue. La seule précaution à prendre est de superposer correctement les images sur l'écran sans aucun décalage, ni en largeur, « ni surtout en hauteur ». Ces précautions ne sont nécessaires que dans le cas de la véritable projection « en relief » ; le Cinémascope, projection « panoramique » d'une image unique avec relief sonore, n'exige pas de lunettes.

PLACE DE LA PHOTOGRAPHIE 3 D DANS LA VIE MODERNE

PAR son puissant pouvoir d'évocation, la « photographie 3 D » connaît auprès des amateurs un succès chaque jour grandissant. Quiconque jette un regard dans une visionneuse « 3 D » est aussitôt conquis par ce nouveau procédé, et l'on comprend que tous ceux pour qui la photographie est autre chose qu'une « carte postale que l'on promène dans son portefeuille » deviennent rapidement des pratiquants enthousiastes.

Mais en dehors même du domaine amateur, la « photographie 3 D » se révèle un auxiliaire des plus précieux pour le savant, le technicien, l'industriel, le commerçant, l'éducateur, le collectionneur, l'artiste, etc.

1) La « photographie 3 D » dans le domaine scientifique.

L'étude et l'enregistrement de certains phénomènes naturels ou reproduits en laboratoires, qui se faisaient autrefois par la seule photographie « plane » en noir et blanc, peuvent être effectués aujourd'hui d'une manière beaucoup plus probante et efficace par la « photographie 3 D ».

Dans tous les cas où un document est nécessaire (dessin, schéma, photographie), la vision « directe » donnée par la « photographie 3 D » apporte la vérité et une précision que ne peut remplacer aucune description. Il n'est pas de domaine où la « photographie 3 D » ne puisse rendre les plus grands services :

Biologie, histologie, zoologie, botanique, géographie, géologie, minéralogie, archéologie, etc.

C'est ainsi que dans l'étude du milieu sous-marin l'utilisation d'un Verascope 40 dans une boîte étanche spéciale, en association avec un flash à lampes magnésium ou électronique, nous a permis de rapporter des documents réalisés à 30 et 40 mètres de profondeur, présentant plus de vérité et de détails qu'une observation directe sur place. Dans ce milieu mouvant et sombre des profondeurs marines, où les mimétismes jouent si facilement, seul le relief, en association avec l'éclair du flash, peut rendre la situation et la proportion exacte des choses et faire apparaître des détails imperceptibles en photographie ordinaire ou même en vision directe ;

2) La « photographie 3 D » dans l'industrie.

Comme précédemment l'emploi de vues en couleurs et en relief se révèle presque toujours supérieur à la photographie ordinaire, dans tous les cas où il s'agit de présenter un objet ou un phénomène qui se situe « dans l'espace ». Pour vérifier l'état des travaux sur un chantier éloigné ou dans une galerie de mine, la « photo 3 D » donnera un document objectif et indiscutable, beaucoup plus sûr qu'un rapport incomplet ou tendancieux.

Dans les chaînes de montage, on remplace avantageusement des schémas de câblage ou de montage d'appareils par des vues « 3 D » en couleurs, beaucoup plus explicites et immédiatement assimilables.

Dans les fours où la température et la forte luminosité ne permettent pas un examen direct satisfaisant, même avec un verre filtrant très dense, l'introduction d'un Verascope 40 enfermé dans un caisson étanche calorifugé permet de saisir en instantané les phénomènes de mélange des corps en fusion, la répartition de la flamme des brûleurs ou des jets de mazout.

Enfin, dans les cas d'expertises, les vues « 3 D » en couleurs apportent toujours un témoignage indiscutable, car aucun maquillage, aucune retouche n'est possible avec ce nouveau procédé ;

3) La « photographie 3 D » dans l'activité du pays.

Si une photographie est toujours plus démonstrative qu'un long exposé, elle n'en nécessite pas moins, de la part de celui qui la regarde, un certain effort plus ou moins inconscient d'adaptation. On a pu démontrer qu'un sauvage à qui l'on présente une photographie pour la première fois de sa vie la retourne en tous sens sans en percevoir la signification, même si elle représente son propre village.

Une vue « 3 D » en couleurs et en relief, qui met au contraire l'observateur littéralement devant la réalité, acquiert, du fait de l'instantanéité de la perception, un pouvoir de démonstration, de persuasion incomparablement plus puissant qu'une simple vue ordinaire.

C'est pourquoi les fabricants de produits lourds et encombrants ne pouvant faire l'objet d'un échantillonnage (machines, moteurs, appareillage agricole, meubles, etc.) trouveront dans la « photo 3 D » un précieux auxiliaire à mettre entre les mains de leurs représentants. Il en va « a fortiori » de même dans le cas de chantiers, d'aménagements, d'installations, de décoration ou encore lorsqu'il s'agit de pièce de collection unique, ou d'échantillonnages fragiles (cristaux) ou de grande valeur (bijoux).

Les grands couturiers eux-mêmes font appel à la « photographie 3 D » pour présenter leurs collections en province ou à l'étranger.

Il n'est pas jusqu'aux publicitaires qui ne puissent utiliser la troisième dimension pour montrer à leur conseil d'administration ou à leurs clients quelques-unes de leurs réalisations : stands, expositions, véhicules publicitaires, vitrines, étalages, affiches lumineuses, etc.

En Amérique, nombreux sont les industriels qui utilisent avec succès la photo en relief pour vendre leurs produits, que ceux-ci soient importants ou de faible volume. Et il n'est pas une grande cité qui n'ait pas son spécialiste du « reportage 3 D » ;

4) La « photographie 3 D » dans l'enseignement.

Dans les écoles et collèges, comme dans les entreprises industrielles et commerciales, pour la formation et l'éducation du personnel, la troisième dimension facilite considérablement la tâche des éducateurs, tout en permettant des résultats meilleurs et plus durables.

En biologie, en médecine, en chirurgie, elle est le complément indispensable des coupes et schémas explicatifs et évite bien souvent les longues et difficiles descriptions exigeant des efforts d'attention et de mémoire inutiles.

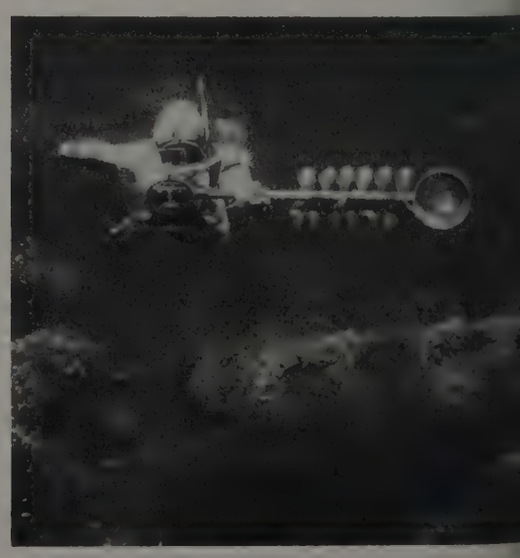
Grâce au pouvoir d'incantation et de rémanence d'un enseignement en couleurs et en relief, la connaissance devient plus facile, plus rapide et reste une acquisition permanente.

CONCLUSION

EN raison des immenses possibilités que nous offre la « photographie 3 D », il semble que, plus encore que la photographie ordinaire, elle soit appelée à prendre une place importante dans le monde photographique moderne.

Instrument de travail d'une grande précision en même temps qu'art personnel d'une puissance d'évocation saisissante, la « photographie 3 D » donne à l'homme un nouveau moyen d'expression, qui lui permet, en recréant l'espace, de restituer la vie.

OPERATEUR en plongée libre par 8 mètres de profondeur avec un Verascope 40 enfermé dans un sac étanche Plastiphot de son invention permettant la photographie sous-marine avec n'importe quel type d'appareil photo ou camera. Sur le côté le flash sous-marin à lampes magnésium mis au point par lui pour la photographie en couleurs à toutes les profondeurs ; les lampes fonctionnent immergées, et peuvent être remplacées dans le réflecteur sans qu'il soit nécessaire de sortir de l'eau.



精力善用
自他共栄
川石

CONSEILS AUX JUDOKAS

A droite : « Employez votre énergie utilement. »

Au centre : « Aidez-vous les uns les autres pour votre plus grand développement. »

A gauche : signature du maître KAWAISHI SHI-HAN, 7e dan.

LE JUDO EST-IL UN ART OU UN SPORT ?

LA PSYCHOLOGIE DU PARFAIT JUDOKA

PAR M. GAUDFERNAU

Le judo, dont chacun parle, qu'est-ce, en vérité ? Un sport réservé à certains snobs entichés d'orientalisme, ou, selon une définition étonnante, une « manifestation intégrale » de l'homme ?

Devant l'extension prise ces dernières années par le judo, il n'est sans doute pas inutile de chercher, à travers les confidences que nous ont faites les meilleurs d'entre les « judokas », une réponse aux questions qui viennent d'être posées.

Dans la langue japonaise, la simple syllabe « dô » est si chargée de sens qu'elle peut être en même temps considérée comme substantive et qualificative. C'est une sorte de « mot-clé », comme il en existe tant dans les langues orientales.

Chacun sait que l'actualité de l'Orient repose sur une tradition dont l'origine se perd dans la nuit des âges. L'enseignement, en particulier, est basé sur cette « tradition

conditionnée elle-même par la Loi unique régissant l'univers »; loi dont les effets sont constatés dans la nature sous les formes les plus diverses. Tout ce qui existe, et singulièrement toute activité de l'homme, qu'elle soit physique, intellectuelle ou spirituelle, « n'est » qu'en fonction de la reconnaissance de cette Loi.

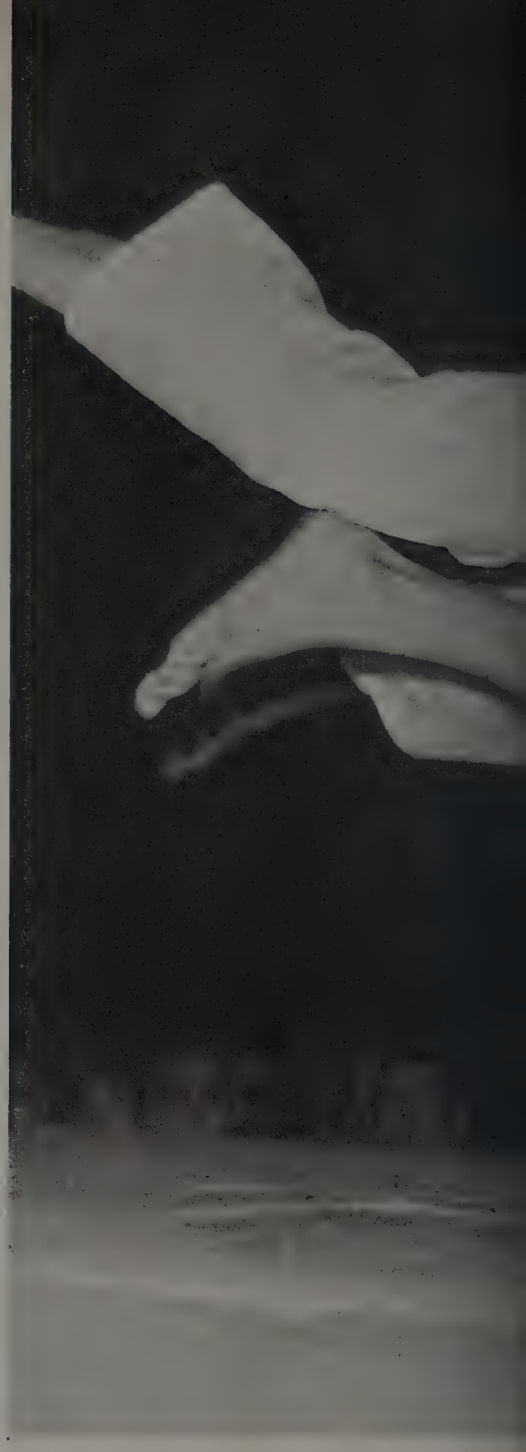
Au Japon, cette reconnaissance s'appelle un « dô ».

Il nous a été permis, durant nos séjours au Japon, d'assister aux rites du Thé (le Sa-dô) et des Fleurs (le Kwa-dô). Nous avons vu comment les femmes japonaises recherchaient, dans la simple confection d'un bouquet, *et au delà du visible,* les lignes idéales (les « directrices », comme disent les peintres), qui enserrent de leur invisible trame rythmique les aires plastiques de l'espace au sein desquelles les fleurs, les branches et les feuilles peuvent *et doivent* trouver leur plus belle expression significative, non seulement en tant que « fleurs », mais aussi — et surtout — à titre d'hommage à la Beauté, essence suprême de la Loi.

En outre des rites du Thé et des Fleurs, il y a encore, parmi tant d'autres, les « dô » de la poésie et de la littérature, comme il y a les « dô » de la peinture, de la musique, du chant et de la danse. Tout cela concerne la culture de l'esprit, le vocable « culture » étant compris dans son plus noble sens, c'est-à-dire comme l'enrichissement de la personnalité.

Pour la culture intégrale du corps, de ce corps qui doit, de toute nécessité, être et rester en harmonie avec l'esprit, il y a le Ju-dô, synthèse des valeurs dynamiques de l'homme, comme il y a le Ken-dô, science de l'escrime, le Kyu-dô, ou tir à l'arc. Le Bushi-dô concerne la loi morale qui régit le code des vertus chevaleresques et, enfin, par-dessus tout, il y a le Boutsou-dô, couronne de la plus haute mystique bouddhique.

Ce qui précède n'a d'autre prétention que de faire mieux comprendre ce que les Japonais entendent par le terme « Judo », « Ju » signifiant souplesse, art, adaptation, et « dô » désignant la pratique de la Loi



PENDANT UN CHAMPIONNAT, un judoka néerlandais monte en chandelle sur un « 2e d'épaule ».

AU COURS D'UN COMBAT DE COMPETITION, les deux judokas semblent planer au-dessus du tapis. Molle, 2e dan, entraîne son partenaire par « un 5e de hanche ». Cette photo montre que la beauté des attitudes est toujours à la base de l'efficacité.

unique. Et lorsqu'un judoka (celui qui « fait » du Judo) nous dira que le sport auquel il se livre est l'art de la souplesse, nous saurons qu'il s'agit beaucoup plus, en fait, d'une action prépondérante de l'esprit sur le corps que d'une manifestation pure et simple de la force musculaire.

QU'EST-CE QUE LE JUDO ?

CHRONOLOGIQUEMENT, c'est une synthèse sportive dérivée du jiu-jitsu, sport de combat par excellence et mis au point à la fin du siècle dernier, au Japon, par le Professeur Kano. Après de longues années d'étude des « points sensibles » de l'organisme, Kano réussit à présenter à ses compatriotes, et au monde ensuite, l' « Art Souple » que nous connaissons en Occident sous le nom de judo.

Le principe fondamental du judo, accepté de prime abord par les néophytes, est de repousser un adversaire, quel qu'il soit, et, éventuellement, de le mettre hors de possibilité d'attaquer à nouveau. Par quel moyen ? En « tirant quand il pousse, et en poussant quand il tire ». Volontairement décrite ici d'une manière simpliste, cette tactique permet d'utiliser au maximum le potentiel psycho-physique, et cela avec un minimum de dépense. Le judoka, en effet, sait s'engager sur la voie de l'efficacité totale par la mise en valeur et la coordination de toutes ses énergies, *chaque geste, chaque réflexe étant le « reflet » physique d'une déduction quasi instantanée de l'esprit.* Il faut appuyer sur le fait que, dans la conception japonaise du judo (conception, pourrait-on dire, « héréditaire »), la tactique doit être l'aboutissement sportif d'un processus mental maîtrisé.

Un autre « principe judo » se résume en trois mots : « céder pour vaincre ». Cette tactique insolite à nos yeux d'Occidentaux place les nouveaux judokas en un état de crainte compréhensible. Ils craignent d'être complètement disloqués ou menacés de fractures des membres ou du crâne. Les « projections » auxquelles ils assistent sont si spec-

taculaires qu'elles semblent justifier à priori leur appréhension. Peu à peu, cependant, ils constatent que les prises les plus impressionnantes sont moins la mise en exercice d'une force musculaire que les effets d'une prodigieuse habileté, d'une science des « points sensibles » qu'ils apprendront à connaître par une étude assidue.

UNE METHODE ADAPTEE AUX TEMPERAMENTS EUROPEENS

Nos possibilités d'Occidentaux convient fort bien la méthode proposée aux Européens. Le maître Kawaishi Shi-Han, qui fut et reste le grand initiateur des plus fameux judokas (et auquel tous rendent hommage) a su présenter à l'Occident une méthode de judo adaptée à nos tempéraments. Pour rassurer les Européens, il a souvent répété « qu'implanter tout bonnement le judo en Europe, le faire croître et prospérer en suivant pas à pas les principes d'enseignement japonais, sans les transposer ni les adapter à la mentalité occidentale, c'était s'exposer à des mécomptes graves. J'ai créé une méthode de judo spécialement destinée aux Européens ». Il ne cesse aussi de répéter « qu'en judo, il s'agit plus de *gagner bien*, par de beaux points, avec une belle attitude, que de remporter une victoire par tous les moyens. Le style passe avant le résultat ».

Les néophytes qui veulent se donner la peine d'approfondir le sens de ces déclarations comprennent que le judo est une manifestation sportive d'une qualité particulière, puisque les professeurs exigent d'eux, avant toute chose, *un bon usage des facultés.*

C'est là justement, dans cette invitation de modeste apparence (mais riche de résonances pour qui veut en saisir la difficile application), que réside tout le secret du judo. Devant les Européens s'ouvrent des horizons inconnus : pour devenir un parfait judoka, il faut *devenir meilleur*, et cette amélioration implique un don total de soi. Le « nouveau » est courtoisement invité à vivre une merveilleuse aventure. Cependant, on ne lui cache pas que, pour « devenir meilleur », il devra se soumettre à une discipline rigoureuse mais bienfaisante puisqu'elle aboutira à une transformation de son corps et de son esprit, à une sublimation de sa personnalité. Le bon usage des facultés, en effet, n'est pas une adaptation plus ou moins réussie à un système de culture physique ou à une doctrine philosophique, *mais l'extériorisation de valeurs personnelles non encore manifestées.* Le plus redoutable adversaire du nouveau judoka sera sa propre nature.

Le judo est une école de virilité qui ouvre à l'homme la voie du perfectionnement de l'esprit d'abord, et du corps *ensuite*, l'expérience physique étant l'indispensable corollaire de ce que l'on peut appeler une « polarisation mentale ». Mais comment l'individu parvient-il à cette transformation, à cette co-naissance au sens claudélien du terme ? J.-L. Lazarin, président du Collège des ceintures noires et 1er Dan, nous le dit : « Le judoka ne peut pas apprendre à connaître la réalité de son corps et la loi du mouvement par des analyses, des raisonnements et des dissertations, mais *en vivant le judo.* Il faut l'expérience vécue. *C'est l'acte qui enseigne vraiment.* Il enseigne, non par le seul éveil de l'intelligence, mais par une transformation effective de soi. Le maître en judo ne donne pas un enseignement verbal ; il montre ce qu'il sait par des actes, des exemples que l'élève tente ensuite d'imiter. En imitant, il agit, se corrige, se transforme. Il se produit alors *une prise de conscience.* Cette prise de conscience n'est pas un raisonnement, *c'est un éveil de soi.* Cela ne veut pas dire que cet éveil n'est pas intelligent, car il est au contraire la véritable intelligence qui est la conscience du Réel. »

L'ESPRIT JUDO

On le voit, le judo n'est pas un sport mis au service d'une philosophie, *mais l'exercice d'un esprit philosophique de la vie.* Le judoka peut être religieux ou athée, idéaliste ou matérialiste, peu importe. Les maîtres ne proposent aux élèves qu'une seule voie, celle qui les conduira vers l'expression harmonieuse de leur personnalité. Cette philosophie de la vie fait naître : respect de l'individu par lui-même, car il prend conscience de sa valeur humaine ; respect d'autrui, maîtrise du mécanisme psycho-physique et des réflexes conditionnels : prise de conscience des pensées et des actions ; compréhension de la valeur esthétique, la beauté étant toujours à la base de l'efficacité ; destruction des complexes d'infériorité et, par la suite, de revendication ; esprit de discipline, par la soumission librement consentie à un code d'honneur reconnu comme valable ; extériorisation du potentiel volitif, du courage, etc.

Ceux qui ont conquis des grades et ne sont pourtant pas devenus « meilleurs » (nous en connaissons un ou deux) sont des exceptions qui ne font que confirmer ce qui précède. Cela prouve simplement que ces hommes ont réussi à gagner leur grade par une adresse exceptionnelle, par la mise en activité d'un don, et que leur élévation n'est que le fruit d'un heureux hasard de la nature et non le résultat d'une victoire. En judo aussi, il y a des phénomènes.

LE « DOJO », UNIVERS EN MINIATURE

L'endroit où s'entraînent les judokas s'appelle le « dojo ». C'est le lieu où ils apprennent à « devenir meilleurs ». Ce n'est pas une estrade d'exhibition, mais *une école.* Nul n'y apprend à mettre à mal ses contemporains, mais à se chercher soi-même. Le nouveau judoka se lance à la découverte (passionnante en vérité) d'une double personnalité recéleuse de virtualités inconnues. Le dojo n'est pas non plus un temple de cogitations pseudo-asiatiques, ni un terrain de satisfactions sportives illusoires. C'est un petit univers où l'individu ne pourra, en définitive, se montrer que tel qu'il est, ou tel qu'il deviendra s'il en a la volonté. La conquête de l' « Art Souple » est malaisée. Les lourdauds d'esprit et de corps pourront certes s'améliorer, mais ne franchiront pas un certain stade, bien que l'on puisse remarquer souvent des transformations rapides et vraiment spectaculaires chez des êtres qui semblaient peu prédisposés.

Sur le tapis du dojo se rencontrent des hommes de tous les milieux, car le judo n'est pas réservé à une certaine classe d'individus. Nous y avons rencontré des ouvriers, des fonctionnaires, des polytechniciens, des hommes de lettres, des avocats, des industriels. Il n'est pas question de classe sociale ou d'instruction, *mais de valeur humaine.*

L'actuel président de la Fédération française de judo est M. Bonnet-Maury, Ceinture noire 4e Dan, et maître de recherches à l'Institut du radium. Cet homme de science a puissamment contribué au développement du judo en France, et il a conquis un grade élevé en judo. Cet exemple entre tant d'autres prouve que sur le « tapis » tous les hommes sont égaux, car M. Bonnet-Maury, selon « l'esprit judo », considère tous ses partenaires avec un grand respect.

Après quelques semaines, les esthètes, les velléitaires, les snobs, les incorrigibles abandonnent. Ils ont compris que le dojo est un lieu de travail ; la parade n'y est pas admise. Ainsi, entre les divers éléments si disparates qui forment l'ensemble de cette communauté humaine en réduction qu'est un dojo s'établit une interférence harmonieuse. Les nouveaux venus ne sont pas considérés comme des apprentis, mais comme des hommes aussi dignes de considération que les plus chevronnés. Sur le tapis, nulle plaisan-

terie de mauvais aloi n'est tolérée. On vient pour se transformer et non pour s'amuser ou « prendre du muscle ». C'est pour cette raison qu'un rite spécifiquement « judo » est imposé à tous : salut au maître, au dojo, au tapis même, et salut au partenaire au moment de l'entraînement ou du combat. Nous avons visité le Centre mondial du Judo, le Kodokwan de Tokio, considéré par tous les Japonais, même non judokas, comme un lieu quasi sacré. Il y règne silence et discipline.

NAISSANCE DU JUDO EN FRANCE

Il n'est pas sans intérêt de savoir comment le judo est né dans notre pays. Le maître Kawaishi nous a confié les motifs qui l'ont déterminé à rester en France, et les judokas pourront être fiers du jugement porté sur eux par leur initiateur.

« Vous me demandez, nous a dit Kawaishi, de quelle façon est né le judo français ? Je suis arrivé à Paris en 1935. Je venais de passer successivement quatre années à New-York et quatre années à Londres, et j'avais l'intention de terminer mon voyage en demeurant encore quelques années en France avant de retourner au Japon. On parle souvent de prémonition ; lorsque je suis arrivé à Paris, je savais que je m'y plairais. J'ai senti que, des trois grandes capitales que j'aurais visitées, c'était certainement cette ville qui me laisserait les souvenirs les plus marquants, mais je ne pensais pas du tout demeurer en France aussi longtemps.

» A New-York comme à Londres, j'avais été professeur de judo ; j'avais formé des élèves tout en poursuivant mes études appliquées de Sciences Politiques — car, à l'origine, le but de mon voyage autour du monde était de me permettre d'acquérir (comme le font beaucoup d'étudiants japonais) une connaissance pratique qui puisse ensuite me servir en tant qu'administrateur de mon gouvernement. Mais les élèves que j'avais formés, en Amérique ou en Angleterre, ne m'avaient pas retenu. Certes, j'avais lié, dans ces deux pays, des amitiés qui durent encore, mais je n'avais pas senti comme je l'ai fait en France cet esprit de réceptivité collective envers le judo, qui m'a incité à prolonger mon séjour dans votre pays et... à y rester. En France, je pensais former quelques disciples. Or j'ai contribué à créer ce qui fut appelé par la suite l'Ecole française de Judo, c'est-à-dire que, bon gré mal gré, je me suis vu obligé de faire face à certaines responsabilités et de continuer ma tâche d'initiateur et d'éducateur plus longtemps que je ne l'avais prévu.

DEUX GRANDS CHAMPIONS JAPONAIS, les maîtres Kuri-Hara, 9e dan, et Awazu, 6e dan, au cours d'un combat. Awazu s'envole littéralement sur un « 2e de bras » de Kuri-Hara.

CI-DESSOUS, clé au bras et étranglement.

De 1935 à 1937, j'ai donné des leçons de judo au Club Franco-Japonais, mais le judo n'a pris un véritable essor qu'à partir d'octobre 1937. A cette époque, en effet, l'ambassadeur du Japon en France, S. E. M. Sugimura, lui-même haut gradé en judo puisqu'il était 6e Dan, m'aida de toute son influence et prit une part active au cours de diverses démonstrations, ce qui eut pour résultat de gagner à la cause du judo un certain nombre de dirigeants sportifs et d'intellectuels.

» Le 4 avril 1938, j'eus l'insigne honneur de recevoir au Judo-Club de France (que j'avais fondé avec M. Bonnet-Maury, notre actuel président) le professeur Jigoro Kano, qui poursuivait un voyage autour du monde, voyage qui, hélas ! devait être le dernier. Mon vieux maître me prodigua ses plus vifs encouragements, ce qui ne fit que confirmer la conviction que j'avais d'être sur la bonne voie pour développer en France un judo susceptible de former un grand nombre d'adeptes.

» Au début de la guerre, le Club Franco-Japonais a été dissous, et le Judo-Club, que je dirige encore maintenant, prit un tel essor qu'il fut le noyau qui donna naissance aux quelque *700 clubs actuels qui groupent les judokas de la métropole et de l'Union française.* Les premiers championnats de France eurent lieu en 1943, et, à la fin de la guerre, je suis retourné au Japon. Mais je n'oubliais pas votre pays, et lorsque je suis revenu à Paris j'ai constaté avec plaisir que les clubs de judo enseignant ma méthode s'étaient multipliés. En 1948, le nombre des ceintures noires de France ne dépassait pas la centaine ; *cette année, j'ai le ferme espoir de voir notre Collège compter son millième membre.* Un peu partout en Europe et en Amérique, les judokas français ont démontré leur valeur technique, pédagogique et combative. Les champions de France remportent des victoires dans tous les pays... Mais ce résultat n'a pu être obtenu que parce que j'ai trouvé chez vos compatriotes une compréhension étonnante du judo, et un enthousiasme que je n'ai rencontré nulle part ailleurs, excepté au Japon. »

DANS QUEL DESSEIN PRATIQUER LE JUDO

La pratique du judo implique la transformation du corps et de l'esprit. L'individu s'améliore, « devient meilleur ». C'est tout ? Oui, et c'est une belle et grande chose. Nous pensons que l'avis de Jean de Herdt, Ceinture noire, 4e Dan, et champion d'Europe de judo, peut intéresser les lecteurs, et nous reproduisons *in extenso* ses réponses à nos questions.

« Dans quelle mesure je crois à l'incontestable valeur éducative du judo ? Pour répondre à cette question, je n'ai qu'à vous dire ce que plus de quinze ans d'enseignement du judo m'ont appris.

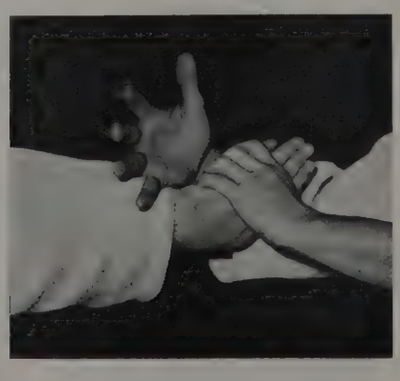
» Pour les jeunes d'abord, le judo est certainement à la fois la culture physique la plus complète et le sport qui les prépare le mieux à la vie, car il leur permet non seulement de découvrir et de confirmer leurs possibilités, mais d'en tirer le maximum d'efficacité. Dans la mesure où le judo est pratiqué sous la direction d'un professeur qualifié, il contribue au développement complet et harmonieux de l'enfant et de l'adolescent. *Il leur révèle que l'apparence est souvent trompeuse, que la force et le poids ne sont pas des éléments décisifs ;* que la vitesse, la souplesse et surtout la détermination interviennent aussi pour une très grande part. D'ailleurs le créateur du judo, le professeur Jigoro Kano, avait bien insisté sur ce double aspect de l' « Art Souple ».

» C'est une « culture physique » qui permet un développement complet et harmonieux du corps et qui constitue une arme de défense fort appréciable. *Mais c'est aussi, bien compris, un véritable art de vivre, une philosophie de l'existence qui, au sens large, doit porter l'esprit à l'entr'aide et à la tolérance.*

» Tous les pratiquants du judo ne sont pas forcément des jeunes, et c'est même une des caractéristiques de l' « Art Souple » que le brassage de personnalités d'âges et de milieux très différents qui se trouvent réunies dans un climat de compréhension et d'amitié mutuelles. Les hommes d'âge « mûr » ne sont pas les moins enthousiastes ; le judo est pour eux le moyen le plus sûr de rester ou de redevenir souples, décontractés, de maintenir ou de reprendre conscience de leurs possibilités physiques, si bien qu'ils considèrent avec raison que le temps qu'ils consacrent au judo est pour eux du temps gagné. »

Qui peut faire du judo ? Tous les hommes, toutes les femmes, tous les très jeunes gens, pourvu qu'ils soient en bonne santé. Les bienfaits que l'on peut en tirer sont immenses. Aux acquisitions personnelles s'ajoute un sens de compréhension particulier de la vie sociale, car le judoka n'est plus, après quelques mois de pratique de ce « jeu », tel qu'il était « avant ». Ses activités d'homme lié à une collectivité prennent une valeur qu'il ne soupçonnait pas auparavant. S'il sent son corps plus souple, plus vivant, si son esprit est plus lucide, s'il prend un sens plus aigu de ses responsabilités envers ceux qui l'entourent, il doit cette prise de conscience vitale au judo.

En définitive, c'est sans doute le plus bel hommage que l'on puisse rendre à l' « Art Souple ».



LA POSITION DES MAINS au cours de l'exécution d'une clé de poignet.

LES CHAUFFEURS sont les responsables de la vitesse à bord des bâtiments de guerre où l'emploi du mazout a transformé les conditions de leur travail.

EN FORMANT SES PROPRES SPÉCIALISTES (II)

LA MARINE NATIONALE

PRÉPARE POUR L'INDUSTRIE PRIVÉE UNE MAIN-D'ŒUVRE D'ÉLITE

DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX ROBERT NALY ET ROGER BOULET

Nous avons rapporté récemment (1) une longue conversation, due au hasard d'une rencontre, avec un jeune mécanicien de la Marine. Celui-ci vivait dans « un rêve étoilé ». Résolu à entrer à l'Ecole navale, il se voyait parcourant les degrés de la hiérarchie et accédant aux sommets. Pourquoi pas ?

Bien entendu, les apprentis des diverses spécialités de la Marine ne visent pas tous au même but que notre jeune « mécano », frais émoulu de l'Ecole de Saint-Mandrier. Celui-ci est, en somme, une exception. La plupart des garçons qui reçoivent l'enseignement des écoles de la Marine n'ont d'autre dessein que de profiter de la formation professionnelle très poussée qui leur est donnée. Ils savent bien que, dégagés des obligations militaires, ils trouveront aisément à s'employer dans l'industrie privée. En effet, celle-ci, nous l'avons déjà signalé, attache beaucoup de valeur au fait que ceux qui lui demandent un emploi viennent de la Marine. Elle y trouve la garantie de recruter des professionnels qualifiés. D'ailleurs elle n'attend pas même qu'on la sollicite, elle fait volontiers des propositions. Ainsi l'Etat forme en ses écoles de la Marine une main-d'œuvre que l'industrie privée devrait préparer à ses propres frais. Et l'on sait que le coût de cette formation est élevé.

Pour leur part, les compagnies de navigation aérienne, les sociétés de construction aéronautique recherchent les spécialistes issus de l'Aéronautique navale dont le brevet de pilote donne par équivalence le brevet de transport en commun. Actuellement près de deux cents officiers et officiers mariniers occupent des postes dans l'aviation civile.

Poursuivant notre promenade à travers les écoles de spécialistes, nous allons en rencontrer plusieurs à Toulon ou aux environs immédiats du grand port.

(1) Voir *France-Illustration* nº 407 de février 1954.

A BORD DU « SUFFREN » ET DU « RICHELIEU »

A BORD du *Suffren*, croiseur désaffecté, est installée l'école des chauffeurs. C'est une annexe de l'école des apprentis mécaniciens, dont nous avons déjà parlé. La chauffe au mazout et les progrès techniques accomplis dans l'appareillage des chaufferies ont complètement transformé les conditions de travail des chauffeurs. Fini, le temps des soutiers ! Le chauffeur, aujourd'hui, est l'égal du mécanicien, et l'on peut prévoir une fusion des deux spécialités. En fait, c'est lui qui est, à bord, le maître de la vitesse. Or les bâtiments de guerre sont très rapides. N'est-ce pas un contre-torpilleur français, *le Terrible*, qui, en dépassant 46 nœuds (83 kilomètres à l'heure), battit le record du monde.

Les apprentis chauffeurs suivent à l'école des cours ayant trait aux divers types de chaudières ainsi qu'aux appareils compliqués dont ils auront la charge. Ils s'initient en même temps à l'utilisation de l'outillage.

Ne quittons pas le *Suffren*. Il abrite aussi l'école des torpilleurs. Ici nous passerons la parole à l'un des instructeurs.

« Une torpille est un engin très compliqué. En fait, c'est un sous-marin très petit, qui pèse en moyenne une tonne et demie, mesure environ 7 mètres et peut filer 45 nœuds, soit 80 kilomètres à l'heure. Ce petit sous-marin comprend, outre un puissant moteur, des mécanismes aussi précis que complexes. C'est pourquoi une arme de ce genre réclame un personnel très expérimenté et très entraîné.

— Mais la torpille est-elle le seul souci du torpilleur ?

— Eh ! non. Et c'est ce qui complique son rôle et sa formation. Car le torpilleur se voit également confier toutes les autres armes sous-marines : mines, grenades, roquettes et leurs appareils de lancement. A lui reviennent, en liaison avec les détecteurs, la recherche et l'attaque des sous-marins en plongée.

— En fait, c'est un personnel d'élite ?

— Assurément. Il lui faut beaucoup de sang-froid et de grandes qualités professionnelles. D'ailleurs les torpilleurs sont relativement peu nombreux. »

TOUJOURS à bord du *Suffren*, nous trouvons l'école des canonniers, qui, en quelques mois, apprendront à manœuvrer et à pointer les pièces de divers calibres dont se hérissent les navires de guerre. C'est un métier assez rude et qui demande des « costauds ». Mais le jeune marin aura peut-être envie de n'être pas seulement un servant de pièce. Au sortir de l'Ecole des apprentis mécaniciens ou si, avant de s'engager, il a déjà fait un apprentissage, ou bien s'il est passé par une école professionnelle, il peut devenir armurier. L'école est à bord du *Richelieu* et un brevet élémentaire de spécialité sanctionne les cours. Plus tard, après quelques embarquements, l'armurier reviendra à l'école afin de décrocher son brevet supérieur, pour lequel il devra faire preuve, en même temps que de sa pratique d'atelier, de connaissances étendues en mathématiques, en technologie, en électricité et en dessin.

« On est surpris qu'un tel bagage soit nécessaire à l'armurier

— Parce qu'on se méprend sur le sens du mot armurier. Du moins quand il s'agit de la marine. En réalité, il vaudrait mieux dire mécanicien d'artillerie. Car s'il est chargé des armes portatives de son unité, l'armurier de la marine a surtout à s'occuper des canons, des pièces de gros calibre, des pièces antiaériennes. Toutes réclament un réglage minutieux. La sécurité de leur fonctionnement en dépend. Les armuriers sont donc des ajusteurs de précision. Leur spécialité est essentielle.

— Sont-ils nombreux ?

— Assez peu. Mais la formation technique élevée qu'ils reçoivent leur permet de prétendre aux grades supérieurs et fait qu'ils sont fort recherchés « dans le civil ».

» A ceux que l'artillerie intéresse une autre spécialité est ouverte, celle d'électricien d'artillerie, dont l'école est également à bord du *Richelieu*.

» Là encore il s'agit de spécialistes qui constituent une élite. A l'électricien d'artillerie il faut une intelligence vive et une bonne instruction. Le fir à la mer pose des problèmes difficiles à résoudre. En outre l'électricien a la charge d'un matériel fort délicat : stabilisateurs gyroscopiques, télécommandes, convertisseurs, transmissions.

— Mais en quoi le tir concerne-t-il l'électricien ?

— Aujourd'hui le pointage des tourelles, le déclenchement automatique du tir sont obtenus grâce à l'électricité et à l'électronique. Le télépointeur — un électricien — est le responsable de l'opération.

— Combien de temps les élèves passent-ils à l'école du *Richelieu* ?

— Six mois. Sept si leurs aptitudes — il faut notamment une vue excellente — leur permettent de devenir télépointeurs ou télémétristes. Comme leurs camarades armuriers, ils reviennent à l'école, après un certain temps, pour obtenir le brevet supérieur de leur spécialité. Et comme les armuriers ils peuvent alors accéder aux plus hauts grades en même temps qu'ils s'assurent des débouchés certains lorsqu'ils retournent à la vie civile.

» Naturellement, on se préoccupe d' « amariner » ces jeunes gens. Les chauffeurs s'exercent sur l'*Emile-Bertin*, un croiseur de construction pas trop ancienne, qu'ils maintiennent à peu près en ordre de marche, s'évertuant à entretenir les énormes chaudières. Quant aux apprentis embarqués sur le *Richelieu*, si ce beau bâtiment — navire amiral — sort assez peu, ils ont l'occasion de s'entraîner sur *l'Albatros* ou sur de rapides patrouilleurs : *la Toulonnaise*, *la Sétoise*. De plus, ils se perfectionnent à l' « Angle Robert », où sont les petits ateliers de l'arsenal de Toulon.

» Le cinéma est aussi pour leurs maîtres un précieux auxiliaire. Le commandant de l'école à bord du *Suffren*, ne disposant pas des crédits suffisants, a eu l'idée astucieuse d'installer une salle de cinéma dans la cheminée avant du bateau. Grâce aux films, bien des explications, difficiles de prime-abord à absorber, passent aisément. »

LE NAVIRE DE GUERRE EST UNE USINE FLOTTANTE

PUISQUE nous venons de parler des électriciens d'artillerie, spécialité bien définie, notons que l'électricien proprement dit a aussi un rôle considérable à bord. Un bâtiment de l'importance du *Richelieu*, par exemple, possède plusieurs centrales électriques. Il n'est, pour ainsi dire, pas un service du bord qui ne doive faire appel à l'électricien.

Installée à Querqueville, près de Cherbourg, l'école des électriciens donne aux jeunes gens des notions théoriques d'électricité, une formation ouvrière concernant notamment le montage, l'entretien, les réparations courantes du matériel électronique, les travaux de câblage et enfin la pratique de l'utilisation des appareils de mesures électriques.

Devenu quartier-maître, l'électricien pourra être nommé officier marinier, puis entrer dans le corps des officiers des équipages.

AUTRES carrières auxquelles prépare la Marine : radiotélégraphiste (école aux Bormettes, en rade d'Hyères) et transfiliste (école à La Crau). A ce dernier sont confiés les téléphones automatiques, les téléimprimeurs, les machines à chiffrer, les appareils de cinéma, les haut-parleurs et amplificateurs. Pour les radios comme pour les transfilistes, l'entraînement est intensif. De nombreux débouchés leur sont ouverts. De plus, le « radio » a la possibilité, dès qu'il compte un an de service à la mer, de demander à être admis dans le personnel volant de l'Aéronautique navale, où les conditions de solde et d'avancement sont particulièrement favorables.

Ne quittons pas Toulon et ses environs sans mentionner l'école des timoniers, dont nous avons déjà parlé. Installée au cap Brun, sous la direction du commandant Jouslin, elle forme ces spécialistes, qui sont de véritables assistants de passerelle.

Mais nous voudrions insister sur une spécialité récente, et d'autant plus intéressante, car l'avancement y est rapide. Il s'agit des détecteurs (école à Porquerolles).

AU SERVICE DE L'ŒIL MAGIQUE

A L'ORIGINE de cette spécialité il y a le radar. On connaît le principe de cet œil magique, qui, de nuit ou de jour, par n'importe quel temps, voit infiniment plus loin que l'œil humain, même secouru par de puissants instruments d'optique. Le faisceau électromagnétique du radar, en frappant les obstacles de toute nature situés dans son champ d'action, fait émettre par ceux-ci un écho grâce auquel ils sont détectés.

Le radar a pourtant une limite d'emploi : il ne voit pas sous l'eau. Le sous-marin en plongée échappe donc à son faisceau. Pour remédier à cet inconvénient la détection sous-marine utilise l'ASDIC, appareil qui repose sur la propriété que possède l'ultra-son de se propager dans l'eau et de se réfléchir sur les obstacles sous-marins.

Radar et asdic font partie nécessairement désormais de l'équipement des bâtiments de guerre. En particulier, ceux-ci sont équipés de radars nombreux et de puissances variées, affectés les uns à la navigation, à la veille des bâtiments de surface ou des avions, les autres à la conduite de l'aviation, au tir de l'artillerie, au lancement des torpilles.

Si l'on ajoute que radars et asdics, que l'industrie française ne fournit que depuis peu, sont d'un prix extrêmement élevé, on voit quelle mission délicate incombe au détecteur chargé de régler et de réparer ce matériel. Encore n'est-ce pas peut-être le plus délicat de sa tâche. Il lui faut aussi interpréter les renseignements recueillis par les instruments et les présenter clairement au commandement afin de permettre à celui-ci des décisions immédiates. Le travail du détecteur le place dans une des branches les plus récentes de l'application scientifique. C'est assez dire son intérêt et les possibilités qu'il offre.

Franchissons maintenant d'un coup d'aile la Méditerranée. Sur le territoire africain, la Marine a installé d'autres centres de formation pour les jeunes gens venus servir sous ses pavillons. Tout près d'Alger, au cap Matifou, s'entraînent les fusiliers marins, les gars des « commandos ». De ceux-là on attend décision, initiative, esprit d'attaque. Qu'ils développent au plus haut point ces qualités offensives, tous ceux qui les ont vus à l'œuvre en Indochine en peuvent témoigner ! Ils s'y couvrent de gloire.

DES AVIATEURS QUI DOIVENT RESTER MARINS

EN Afrique aussi se forment les aviateurs. Nous sommes allés les voir à Khouribga, au Maroc, et c'est d'eux-mêmes que nous avons appris comment ils se préparent à leur tâche.

Un de leurs instructeurs nous a bien précisé la nature de celle-ci.

« Le pilote est le maître à bord. Cela signifie que, *quel que soit son grade*, il a autorité sur tout le personnel embarqué. Mais cela veut dire aussi qu'il est responsable de tout : pilotage, équipage, navigation, veille, travail des opérateurs « radio » ou « radar », emploi des appareils de transmission ou des armes.

— Combien l'école reçoit-elle d'élèves ?

— Quatre-vingts à quatre vingt-dix chaque année. Etant donné ce que je viens de vous dire, vous pensez que le recrutement est sévère. Visite médicale minutieuse et avis d'une commission spéciale d'orientation le conditionnent. D'ailleurs l'examen de fin de stage n'est pas moins rigoureux. En moyenne 33 % des élèves sont éliminés. C'est vous dire que nous n'admettons ici que des jeunes gens offrant toutes garanties intellectuelles et morales et d'une forme physique dûment contrôlée.

— Combien dure le stage ?

— Un an : trois mois d'instruction au sol, quatre mois et demi d'instruction en vol, quatre mois et demi de perfectionnement. Ici nous formons des pilotes de combat pour les flottilles de porte-avions et les formations de lutte anti-sous-marine. »

De grands travaux sont en cours à Khouribga, qui pourra recevoir annuellement cent soixante élèves. Il faut souhaiter qu'on en profite pour développer les installations de sports et de distraction.

« Que deviennent les jeunes aviateurs après leur stage ?

— C'est le moment de la spécialisation, nous a répondu celui à qui nous posions la question. Les uns — j'espère que ce sera mon cas — iront à l'école de chasse, installée pour le moment à Meknès, les autres, à Agadir ou à Avord, pour l'entraînement sur bimoteur. Ce cours de spécialisation achevé, nous sommes pilotes. Mais ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Un stage d'application de deux mois et demi à quatre mois, à Hyères, ou à Karouba (hydravions), ou à Agadir (multimoteurs lourds).

» L'Aéronautique navale ne recrute pas seulement des pilotes, mais aussi des navigateurs, qu'elle envoie se former soit à Agadir, soit au Canada (on sait que des pilotes sont aussi envoyés dans les écoles américaines), des photographes, des radaristes, des radiotélégraphistes, des mécaniciens et des armuriers. Bref, l'Aéronautique navale s'est organisée pour avoir à sa disposition un personnel hautement spécialisé, qui, tout en étant « aviateur », doit rester « marin ».

LES COMBATTANTS DE LA SECURITE

UN incident dont nous avions été témoins devait provoquer notre dernière visite à une école de la marine. Nous avions eu l'occasion pendant notre tournée de voir éclater un incendie et de constater qu'il avait été combattu et maîtrisé très rapidement.

« Ah ! nous dit-on, c'est que ceux qui l'ont éteint « sont » de l'école de sécurité.

LES CANONNIERS apprennent à manœuvrer les pièces de différents calibres. Ci-dessus un exercice de pointage à la Pointe-Robert.

POUR AVEUGLER une voie d'eau cet élève de l'école de sécurité remplit de ciment « prompt » un coffrage qu'il a préparé.

LES NAVIRES DE GUERRE sont équipés de radars dont le maniement délicat offre aux spécialistes un travail d'un très vif intérêt.

AUX FUSILIERS MARINS qui formeront les commandos de débarquement on demande des qualités offensives : audace, décision, sang-froid et aussi l'agilité physique comme on en peut juger par l'exercice d'entraînement ci-dessus. Cet entraînement intensif est donné aux jeunes fusiliers près d'Alger. Il en fait les combattants d'un cran exceptionnel qui s'illustrent notamment en Indochine (ci-dessous).

Ecole de sécurité ? Cherbourg. Allons voir.

Arrivés de bonne heure le matin, nous sommes pris en charge, transportés à Henneville, dans la banlieue cherbourgeoise. Le petit déjeuner expédié au mess, nous nous rendons avec le capitaine de corvette Le Mée, commandant l'école, à bord du *Lucifer*, où vont avoir lieu les exercices.

Le thème est : avaries à un navire en temps de guerre. Des trous béants sont ouverts à fond de cale. Ils simulent les avaries. Par équipes de quatre, les élèves s'emploient à aveugler les voies d'eau. Ils se servent de coins en sapin, qui gonflent lorsqu'ils sont mouillés, ou de plaques de matière plastique, qu'ils appliquent à l'extérieur et que maintient une élingue. Si la voie d'eau est plus importante, on exécute un coffrage rempli de ciment prompt, qui « prend » en dix minutes. Des pompes puissantes aspirent l'eau.

Dur travail, quoique le *Lucifer* soit échoué à plat.

« Eh bien, dit flegmatiquement le commandant, si nous étions vraiment à la guerre et si le navire donnait de la bande, ce serait bien autre chose ! »

LES SECOURS AUX VICTIMES DES ATTAQUES ATOMIQUES

Nous quittons le *Lucifer* pour aller assister à une autre manœuvre de sécurité. Il s'agit, cette fois, de l'incendie d'un avion et du sauvetage du pilote. Trois lances sont mises en batterie. L'une projette une mousse « physique », l'autre, une mousse chimique et la dernière, de l'eau « diffusée », c'est-à-dire émise en pulvérisation extrêmement ténue. C'est cette dernière qui se montre la plus efficace. Deux hommes vêtus de combinaisons d'amiante se précipitent pour retirer de la carlingue le mannequin qui figure le pilote. Le sauvetage doit durer moins d'une minute.

L'école de sécurité prépare aussi ses élèves à porter secours en cas de bombardements atomiques. Ce service, remarquablement organisé, muni de compteurs de Geiger et d'autres appareils, comprend une salle de « décontamination », où sont enseignés les premiers soins à appliquer aux victimes des radiations.

Ainsi s'acheva notre voyage à travers les écoles de spécialistes. Nous voulions montrer à beaucoup de jeunes gens qui s'interrogent sur le choix d'un métier, à leurs parents qui, souvent, partagent cette indécision les possibilités que leur offre la Marine. L'enseignement y va de pair avec la formation générale et professionnelle, et l'on peut affirmer qu'à cette école le caractère se trempe, la personnalité se développe, le sens des responsabilités s'affirme. La Marine — et ce n'est pas sa moindre fierté — fait des hommes.

LES MERVEILLES DE LA SCIENCE

UNE NOUVELLE CONQUÊTE DE

L'INFRA-ROUGE

LE CHAUFFAGE DES RUES ET DES ÉDIFICES PUBLICS

PAR RAOUL PESLIN

ON connaît plus ou moins, et de longue date, les applications industrielles du rayonnement infra-rouge : séchage de tissus, de bois, de matières plastiques, de papiers et de denrées alimentaires, y compris le café, le chocolat et le tabac, que l'infra-rouge torréfie économiquement, dans un temps record et avec le minimum de perte de poids.

A ce palmarès déjà fourni, voici qu'il ajoute aujourd'hui une sérieuse conquête, dont les frontières sont du reste loin d'être délimitées : le chauffage des grands locaux et des surfaces aérées (la rue, par exemple), où les formules classiques du chauffage par convection, chauffage de l'air ambiant, sont inopérantes en raison d'une déperdition considérable de calories. Certes, cette application était à l'étude depuis une trentaine d'années, mais sa connaissance demeurait plus théorique que pratique, faute d'appareillages appropriés, de source et de fournitures de chaleur économiques, en un mot d'un ensemble technique garantissant la qualité et la rentabilité d'une telle opération.

LE producteur naturel de l'infra-rouge est le soleil. De tout temps, et sans savoir pourquoi, l'homme a constaté qu'il était réchauffé par lui, bien qu'il fût éloigné de la terre de plus de 15 millions de kilomètres et que sa température de surface n'excédât pas 6.000 degrés. Réchauffement purement local et limité à la zone ensoleillée, l'air ambiant restant froid. Ce phénomène, dont la cause était ignorée, était particulièrement sensible sur les glaciers, où il permettait aux sportifs de prendre des bains de soleil et d'être réchauffés, alors que la température de l'air ambiant était figée en dessous de zéro degré.

C'est en décomposant le spectre solaire qu'Herschel découvrit, en 1800, que, parmi tous les rayons émis par l'astre roi, il en était d'invisibles. Un thermomètre, placé dans un faisceau de lumière solaire, accusa une poussée de température signifiant que certains de ces rayons possédaient des propriétés calorifiques. Et, comme ils étaient situés après le rouge visible du spectre, on les baptisa infra-rouges. Mais de tels rayons, qui ne sont que des ondes électromagnétiques de très faible longueur, quelques millièmes de millimètre, étaient impropres à toute application disciplinée, ne serait-ce qu'en raison de leur faiblesse, due à l'impressionnante distance du soleil à la terre. Leur connaissance approfondie, leur analyse n'offraient guère aux chercheurs qu'une base d'étude : la création de rayonnements artificiels semblables aux rayonnements naturels et dotés des mêmes propriétés calorifiques. C'est ainsi qu'après bien des recherches et des travaux échelonnés sur près de cent trente ans on s'aperçut que n'importe quel corps chaud émettait un rayonnement infra-rouge, lequel se transformait en chaleur sitôt qu'il frappait un autre corps moins chaud soumis à son action. Ici, la notion de chaleur est toute relative. Un bloc de glace est émetteur d'infra-rouge pour le morceau de glace carbonique, qu'il réchauffera pourvu que celui-ci soit dans

son voisinage immédiat. A son tour, ce dernier rayonnera de l'infra-rouge pour l'air liquide, qu'il réchauffera comme il l'aura été lui-même par le bloc de glace.

Bien qu'elles fussent empiriques, ces constatations dégageaient la voie et orientaient les travaux. Mieux, à la manière de M. Jourdain, qui faisait de la prose sans le savoir, tout le monde utilisa plus ou moins, et sans s'en douter, cette propriété du rayonnement de l'infra-rouge. Certaines de ces utilisations furent de caractère pittoresque. C'est ainsi que, durant l'occupation, nombre de personnes à qui le combustible faisait défaut résolurent, pour leur compte, le problème du chauffage individuel et direct en coiffant d'un pot de fleurs retourné la flamme d'un petit réchaud fonctionnant au butane. Ainsi chauffé, le pot devenait un bon radiant d'infra-rouge, qui, frappant directement les candidats à la chaleur, leur dispensait les précieuses calories. Faute de pot de fleurs, la chaleur engendrée par la flamme du réchaud eût été transmise par convection en s'épendant dans l'air ambiant, sans profit pour personne.

Toutefois, si n'importe quel corps chaud est un émetteur de radiations infra-rouges, celles-ci n'ont pas toutes, et à égalité, la même valeur calorifique. Le corps humain, chauffé à 30 degrés par la circulation sanguine, émet bien de l'infra-rouge (deux cents personnes dans une salle close en font monter la température, mais ce n'est que dans de faibles proportions), seulement la valeur calorifique de cette émission ne saurait approcher de celle issue de ce même corps s'il était porté à 300 degrés et non plus à 30 degrés. D'où cette notion, cette loi, que « les propriétés calorifiques du rayonnement infra-rouge émis par les corps chauds sont surtout fonction de la température à laquelle est soumise la surface de ces corps, que l'on dénomme surface rayonnante. Plus la température de la surface rayonnante est élevée, plus grandes sont les propriétés calorifiques du rayonnement infra-rouge qu'elle émet ».

En fait, les calculs établissent que l'énergie rayonnée, c'est-à-dire la quantité de chaleur émise par le rayonnement, est proportionnelle à la quatrième puissance de la température absolue à laquelle la surface rayonnante est portée. Comme la quatrième puissance de deux est seize, si l'on double la température absolue, la quantité de chaleur rayonnée est seize fois plus grande. C'est là une des clefs du chauffage par infra-rouge.

LA TRANSMISSION DU RAYONNEMENT INFRA-ROUGE

Onde électromagnétique, la radiation infra-rouge s'étend sur toute une bande de longueurs différentes, qui va de la limite des ondes lumineuses aux ondes hertziennes, c'est-à-dire de 0,8 micron (un micron égale un millième de millimètre) à 1.000 microns. Dans cette bande, qui constitue le spectre infra-rouge, il est des longueurs d'onde optima, de même qu'il est une température optimum à laquelle doit être portée la surface rayonnante. Ces deux facteurs ne sauraient être dissociés, ce qu'établit formellement la loi de Wien, énonçant que plus la température des surfaces rayonnantes est élevée, plus courtes sont les ondes émises par ces surfaces. Dès lors il est possible de traduire en longueurs d'onde le maximum d'énergie que les surfaces rayonnantes dégagent en fonction de leur température. Dans l'ordre pratique, l'expérience établit que seule la partie du spectre infra-rouge située sur une bande d'ondes de 1 à 10 microns doit être retenue, car, seule, elle comporte les longueurs optima. Plus exactement, la localisation précise de ces dernières a permis de constater que c'est entre 2 et 3 microns que se fixe la longueur donnant les meilleurs résultats, pour le chauffage tout au moins. Quant à la température de la surface rayonnante, elle oscillera de 300 degrés à 800 et 850 degrés.

L'INFRA-ROUGE AU SERVICE DE LA « PRODUCTIVITÉ »

A ÉGALITÉ de service, le séchage par infra-rouge l'emporte largement sur le séchage classique par convection, qu'il s'agisse de peinture de carrosserie, de pruneaux, de café et même de tabac. Supériorité qui se traduit essentiellement par un gain de temps. Productivité encore, productivité toujours.

Qu'on en juge :

Plus de deux heures sont nécessaires pour le séchage par convection des peintures et vernis ; de trois à vingt-cinq minutes par infra-rouge, selon la nature des pièces.

Vingt minutes à l'infra-rouge ; une heure par convection pour la cuisson des noyaux de fonderie. Pour les plaques de toiture ondulées «en plastique», quarante-huit heures par convection ; six minutes par infra-rouge.

La cuisson par infra-rouge — donc le chauffage — des sardines, pruneaux est d'une supériorité telle sur la formule classique que vingt-cinq installations à l'infra-rouge pour Paris et cinquante pour la banlieue viennent d'être mises en service pour les produits alimentaires à sécher.

La démonstration ne pourrait être plus probante : les soixante-quinze installations d'infra-rouge de Paris et de sa banlieue signifient la disparition totale des équipements classiques jusque-là adoptés.

LA RECEPTION DU RAYONNEMENT INFRA-ROUGE

Du fait que le rayonnement infra-rouge se transforme en chaleur sitôt qu'il frappe le ou les corps soumis à ses effets il ne faudrait pas conclure que tous les corps ainsi frappés absorbent intégralement l'énergie émise par la radiation. D'un corps à l'autre la capacité d'absorption varie. Certains, par exemple, de surface bien polie, ont un pouvoir de réflexion distribuée. Là encore intervient la longueur d'onde, qui varie d'un corps à l'autre. C'est ainsi que le tissu cellulaire vivant, le corps humain, a une capacité maximum d'absorption pour une longueur de 3 microns environ. Passée cette longueur, la capacité se réduit pour finir par devenir nulle. Mais ce qui vaut pour le tissu cellulaire est faux pour le verre, lequel n'absorbe rien à 3 microns. En revanche, il est sensible à des longueurs plus courtes, telles celles du rayonnement infra-rouge solaire, qui se situent aux environs de 0,8 microns. C'est du reste cette extrême sensibilité qui vaut aux serres vitrées d'absorber le rayonnement solaire, d'en emmagasiner la chaleur et de constituer un véritable accumulateur de calories pour le plus grand bien des plantes.

Mais la capacité d'absorption d'un corps n'est pas seule à considérer. Entre également en ligne de compte, surtout pour le séchage des matières humides, plus que pour le chauffage des grands locaux aussi bien que des êtres humains, la profondeur de pénétration. Une même matière humide séchée par air chaud en surface mettra beaucoup plus de temps à se déshydrater que si elle est séchée de l'intérieur à l'extérieur, en profondeur, par le rayonnement infra-rouge.

Toutes ces données théoriques de définition sur la production, la transmission et la réception du rayonnement infra-rouge délimitent en quelque sorte le cadre du problème utilitaire posé par la nature même de ce type de chauffage. Problème des voies et moyens, c'est-à-dire d'appareillages radiants, de sources de fourniture de calories et, finalement, de surfaces à chauffer.

LES APPLICATIONS DU CHAUFFAGE PAR INFRA-ROUGE

Dans l'emploi de l'infra-rouge comme moyen de chauffage des grands locaux, tels qu'églises, salles d'exposition, halls d'usine, marchés couverts, rues, etc. (la liste n'est pas limitative), certains ont voulu voir la panacée et, faisant leur la locution « qui peut le plus peut le moins », se sont imaginé que les temps étaient proches où la bienfaisante radiation permettrait le chauffage des locaux d'habitation. Ceux-là se leurrent ; de par sa

nature, de par les conditions de sa réalisation, l'infra-rouge est inapte à un tel service. C'est que, en effet, il en va de l'infra-rouge artificiel comme de celui dispensé par le soleil. Pour éprouver le moindre bienfait des rayons solaires invisibles il ne convient pas de se placer à l'ombre. Ne craignons pas de le répéter : il n'y a émission de calories que dans la mesure où l'on est frappé par la radiation.

En outre, étant directe, localisée et non ambiante, la chaleur ainsi produite est fatigante et ne peut guère se supporter dans une atmosphère confinée au delà d'un laps de temps assez réduit. Enfin, elle ne permet pas l'installation de conduits d'évacuation pour les produits de combustion, ce qui est fâcheux dans le cas de lieux hermétiquement clos, tels que le sont les locaux d'habitation.

Tout autre est la nature des grands espaces couverts impossibles à chauffer selon les formules classiques, par convection. Celle-ci ne chauffant que des cubes d'air ambiant, l'air chaud monte sous les plafonds, les voûtes et les toits, s'y refroidit et redescend plus ou moins froid vers le sol. Si bien qu'à moins d'une dépense d'énergie considérable les calories dispensées par la source de chaleur sont en majorité autant de calories perdues pour un résultat positif dérisoire.

Totalement différente est la chaleur produite par la radiation infra-rouge ; elle est directe, quasi instantanée, orientable et limitée à une surface déterminée à l'intérieur de laquelle elle ne subit aucune déperdition.

C'est pourquoi elle convient parfaitement aux grands espaces non hermétiquement clos, ne posant, de ce fait, aucun problème d'évacuation des produits de combustion et permettant de localiser le chauffage à des secteurs sélectionnés. Jusqu'à présent, elle a été appliquée à Lille, lors des Floralies, à Paris, au Grand Palais des Champs-Elysées, pendant le Salon de l'Enfance, dans de nombreuses églises de banlieue et de province, à Hambourg, dans un hall de 70.000 mètres cubes, puis dans un second d'une capacité de 150.000 mètres cubes. Mais le côté « spectaculaire » de ce système de chauffage est apparu le jour où il a gagné la rue elle-même et où une émission radiophonique a utilisé l'infra-rouge à cet effet, dans une petite sous-préfecture, pour le plus grand étonnement des habitants.

LA CHAUFFE DU TROTTOIR LILLOIS

C'EST à Lille qu'une première installation pratique de plein air vient d'être mise à l'essai dans une des voies les plus passantes de la capitale du Nord. Une rue entière, la rue Neuve, longue de 132 mètres, large de 8 m. 50, est, depuis quelques semaines, équipée à l'infra-rouge. Quarante panneaux radiants surplombent le trottoir à une hauteur de 4 mètres environ. La disposition de cet ensemble, sa hauteur de placement et l'inclinaison des panneaux ont été minutieusement calculées et établies de manière à ne pas laisser subsister de trous d'ombre, c'est-à-dire à réaliser une zone de chauffage sans discontinuité. Le système de production des calories nécessaires est le gaz.

Cet essai est essentiellement commercial, dans son but et dans sa forme. Il favorise le stationnement sur les trottoirs et, par conséquent, la contemplation des vitrines de magasin. En outre, la consommation de gaz étant assez faible, 800 mètres cubes par panneau et par mois, elle ne représente qu'une faible dépense dans un budget de publicité.

Jusqu'à présent, la formule, déjà appliquée à Brême, a donné toute satisfaction et constitue un essai sérieux pour l'implantation, aux arrêts de transport en commun, d'un unique panneau à chaque arrêt. Pour cet emploi peu importent les zones d'ombre. Là encore intervient l'exemple du radiateur parabolique et du chauffage direct à champ limité. Au surplus, il ne s'agira plus là de satisfaire un intérêt commercial, mais un intérêt utilitaire.

UN BIENFAIT POUR LES ÉGLISES

PARMI les premières installations de chauffage à l'infra-rouge figurent un certain nombre d'églises, tant en province que dans la banlieue parisienne. Étant donné l'importance des surfaces à chauffer, les systèmes classiques étaient, en effet, inopérants.

Aussi l'infra-rouge apparut-il comme une novation révolutionnaire et son application, comme un véritable bienfait. Reconnaissant, le desservant d'une paroisse proche de Paris ainsi chauffée adressa à son installateur une lettre de remerciements chaleureux.

« Depuis que mon église est chauffée à l'infra-rouge, disait-il, le nombre de mes fidèles a doublé ! »

UNE EXPÉRIENCE DANS LA CAPITALE

A PARIS, l'exemple de Lille a été réédité, mais avec de sérieuses variantes, par un des grands magasins du boulevard Haussmann. Le but qu'on se proposait était de permettre la vente à l'extérieur par temps froid et même très froid. En effet, dès que la température atteint zéro degré, une ordonnance de police interdit tout étalage et toute vente au dehors.

Le problème à résoudre était donc, d'une part, de demander à l'infra-rouge de maintenir le thermomètre au-dessus de zéro, de manière à pouvoir poursuivre la vente sur les trottoirs pendant les grands froids et, d'autre part, de donner la même sensation de chaleur aux innombrables clients, qui assiègent les vitrines et les postes mobiles de vente en dehors du magasin.

Pour atteindre ce double objet, les techniciens ont utilisé des tubes et non des panneaux comme à Lille, la source de chauffage étant l'électricité et non le gaz. Deux types d'appareils « infra-tube » furent sélectionnés, chaque type ayant une fonction bien déterminée : le premier de ces types ayant 0 m. 80 de longueur et développant une puissance de 2 kW., le second, long de 1 m. 38, d'une puissance de 4 kW.

Sous chacune des marquises des anciens et des nouveaux magasins, vingt-cinq appareils de 2 kW. et vingt-cinq appareils de 4 kW. ont été disposés le long des façades. Ces derniers, les plus puissants, chauffaient passants et clients. Ils étaient espacés les uns des autres de 1 m. 50 environ et placés à une hauteur de 2 m. 50 au-dessus du sol. Quant aux appareils de 2 kW., ils étaient disposés au-dessus des vendeurs, à 3 m. 50. Cette différence de puissance et de hauteur de placement des tubes s'explique par la nature même du chauffage : étant direct et non ambiant, il est malaisé à supporter durant de longues heures, ce qui est le cas des vendeurs à l'extérieur. Pour ces derniers, des tubes chauffants de 4 kW. placés à 2 m. 50, comme pour les passants et les clients, finiraient par être vite intolérables. Ils provoqueraient, sur une étroite surface, une véritable avalanche de calories. Le but visé serait alors franchement dépassé.

Il n'en est pas ainsi. Nous l'avons personnellement apprécié en jouant au passant, puis au vendeur. Le premier éprouve une impression de bien-être d'autant plus vif qu'il est plus inattendu, tant qu'il est dans la zone de projection des calories rayonnées. Simplement, il ne discerne pas très bien pourquoi cet état d'euphorie cesse aussitôt qu'il s'écarte tant soit peu. Quant aux vendeurs, ils supportent à longueur de journée et avec une visible satisfaction le chauffage ainsi réglé.

Ajoutons à titre indicatif, pour ceux qu'enchante la statistique, que la puissance totale de l'installation est de 300 kW. et a nécessité la pose de 5 km. 900 de câbles, fils, etc. La dépense totale de chauffage est de 25.000 francs par jour.

PANNEAUX ET TUBES RADIANTS

DEUX types d'appareillages et plusieurs sources de chaleur concourent à la production et à l'application du rayonnement infra-rouge. Electricité, butane, propane, gaz de ville sont égale-

ment aptes à produire et à assurer le chauffage des surfaces radiantes. Seul diffère le prix de revient. A cet égard, il semble bien que la fourniture des calories soit moins coûteuse avec le gaz de ville qu'avec n'importe quelle autre source.

Quant à l'appareillage d'utilisation, le mieux approprié pour le chauffage des grands locaux est le panneau radiant. Il en est de plusieurs types : les plus classiques sont ceux du Gaz de France ; le plus perfectionné est dit du type Schwank. Tous relèvent du même principe et sont d'une conception analogue. Leur principale différence réside dans les températures auxquelles les systèmes de chauffage peuvent porter les surfaces radiantes.

GÉNÉRALEMENT, un panneau radiant comporte une plaque en fonte nervurée présentant une surface plane destinée à émettre le rayonnement. Le bilan thermique le meilleur est obtenu avec des panneaux de 600 mm. sur 600. La plaque comprend 18 nervures, espacées de 30 mm. Entre ces nervures (côté interne) est disposée la rampe de chauffage, dont les flammes bleues, au nombre de 34, sont intercalées deux par deux entre les nervures. Le débit brut de gaz, calculé en vue du rayonnement optimum, n'excède pas 1,5 mètre cube-heure. Derrière la rampe de chauffage est placé un caisson calorifuge destiné à éviter la dispersion des calories. Ce caisson contient une dalle en matière réfractaire, dont une face est en contact avec les gaz brûlés. La température de la plaque de rayonnement atteint dans ce dispositif 400 degrés environ.

Le panneau radiant, système Schwank, offre ces mêmes caractéristiques générales. Il ne diffère du précédent que par son système de chauffage. Celui-ci consiste à opérer un mélange d'air et de gaz de ville dans une chambre de mélange, puis à lui faire traverser une dalle en matière céramique poreuse de façon que la flamme se produise à la surface extérieure de la dalle, la portant à une température de 800 degrés environ. Or nous avons vu que la transmission optimum de la radiation infra-rouge était obtenue avec une longueur d'onde de 3 microns sous température de 800 à 850 degrés. C'est avec un appareillage de ce type que fut équipé le Grand Palais, lors du Salon de l'Enfance. Soixante-quatre panneaux groupant deux cent quatorze plaques avaient été placés à 5 mètres de hauteur, chaque plaque pouvant chauffer une surface de 10 à 20 mètres cubes.

Remarquons que la hauteur à laquelle doit être disposé un panneau radiant, c'est-à-dire la distance entre la plaque rayonnante et le corps soumis à son effet, est d'une importance capitale : la concentration d'énergie reçue par chaque centimètre carré du corps exposé étant évidemment fonction de la distance qui le sépare de la source émettrice d'énergie. De même, en effet, que le faisceau lumineux d'une lampe d'éclairage couvre une surface d'autant plus grande que la source lumineuse est plus élevée, de même le faisceau du rayonnement infra-rouge couvre une surface d'autant plus grande que l'on élève la plaque rayonnante. Là encore, il convient donc de rechercher la hauteur optimum à laquelle doit être fixé le radiant pour que la surface de chaque centimètre carré du corps exposé reçoive la concentration d'énergie la plus forte. S'il s'agit d'un radiant mural agissant en oblique sur les surfaces à chauffer, la hauteur adéquate est d'environ 3 mètres. Si le radiant est placé perpendiculairement à la surface à chauffer, cette hauteur est de 4 mètres ou même de 5 mètres. Pratiquement, plus la distance s'accroît, plus il est nécessaire de multiplier l'énergie rayonnée pour retrouver l'effet le meilleur. C'est là un fait d'évidence, la loi physique édictant que l'énergie rayonnée diminue en fonction du carré de la distance. Ainsi, en doublant la hauteur optimum requise, la concentration d'énergie initiale est ramenée à un quart. La compensation s'impose donc.

QUANT aux tubes radiants, aptes surtout aux opérations de séchage industriel, ils se présentent sous la forme de tubes de fer recourbés en forme d'épingle à cheveux, d'une longueur d'environ 4 mètres. Leur chauffage est assuré par une flamme laminaire obtenue en aérant légèrement le gaz. La température atteinte varie, selon la consommation, entre 300 et 350 degrés, et le maximum d'énergie rayonnée correspond à une longueur d'onde de 5 microns. Ces tubes, dont l'utilisation est plus ancienne que celle des panneaux, sont en majorité employés comme séchoirs ou comme fours pour la cuisson des peintures, des vernis, des enduits sur métaux, sur carton ou même sur papier. Egalement, ils sont utilisés pour le séchage de tissus, d'enveloppes, de sel et pour l'industrie alimentaire : fours de pâtisserie, cuisson des sardines et des pruneaux, etc.

Mais rien, ni insuffisance technique ni défaut d'emploi, ne limite leur champ d'application et ne les cantonne dans les opérations industrielles de séchage. L'expérience de démonstration du « Printemps » a, en effet, la valeur d'un test d'essai.

C'est ainsi que le verre des tubes chauffants de « Quartz et Silice » présente des qualités exceptionnelles qui renforcent, si l'on ose dire, le pouvoir rayonnant du tube. La silice, base de ce verre, quand elle est pure et fondue, transmet les radiations infra-rouges et ultra-violettes sans aucune absorption. Le rendement est donc de 100 % dans la transmission des calories. Egalement, la température optimum, qui est de 800 à 850 degrés dans les panneaux, atteint 1.100 degrés dans le tube, sans qu'il en résulte le moindre dommage pour l'appareillage. Ajoutons encore qu'en raison de son très faible coefficient de dilatation, la silice est insensible aux chocs thermiques. Un tube peut impunément être porté au rouge puis arrosé d'eau sans incident. Cette qualité, secondaire pour les opérations de séchage, prend toute sa valeur pour les usages extérieurs, où ils sont soumis aux rigueurs de toutes les intempéries.

Mais, avantage capital pour le chauffage des ateliers et des halls d'usines, la silice n'est pas attaquée par les acides, même bouillants. D'où la possibilité d'une chauffe à l'infra-rouge en atmosphère corrosive, ce que ne permettent pas les panneaux radiants.

L'AVENIR DE L'INFRA-ROUGE

BIEN qu'elle ait progressé à pas de géant, la technique de l'infra-rouge en est encore à ses premiers balbutiements. Les longueurs d'onde de cette radiation n'ont été sérieusement prospectées que dans la fraction de bande de 1 à 10 microns. La partie du spectre de 10 à 1.000 microns, toujours du domaine de l'infra-rouge, est peut-être riche d'inconnues. Son investigation est encore affaire de laboratoire. Mais le champ d'activités et de réalisations pratiques jusqu'ici dégagé est assez vaste pour permettre un temps d'arrêt dans la recherche. La marche au progrès se poursuivra sans doute, mais à un rythme ralenti. Qu'on se rassure : les techniciens sont gens têtus, ils n'abandonneront pas une partie si bien engagée.

RAOUL PESLIN.

L'INFRA-ROUGE DANS LES IMPRIMERIES

DANS les imprimeries modernes, la vitesse des presses automatiques est de beaucoup supérieure à la vitesse de séchage des encres utilisées. Pour accélérer ce séchage, ou pour éviter le maculage des feuilles imprimées, on était tenu soit de pulvériser un liquide ou une poudre spéciale, soit d'insérer entre les feuilles des « macules ». D'où une perte de temps et une dépense supplémentaire.

Ces servitudes disparaissent grâce à l'utilisation d'émetteurs électriques à rayonnement infra-rouge, qui sèchent directement les encres en un temps suffisant pour éviter le maculage. Ce séchage est obtenu en quelques secondes au plus, alors qu'il nécessitait auparavant de cinq à vingt-quatre heures, selon les conditions atmosphériques.

UNE GRANDE ENQUÊTE DE
FRANCE-ILLUSTRATION SUR

★

LE RHIN ne paraît-il pas voué à une destinée pacifique ? Les berges mollement inclinées, le courant puissant sans être impétueux, les cités laborieuses qui s'y reflètent suggèrent le don de la nature, la voie par où pénètre la civilisation, l'activité des mariniers et des marchands.

ALLEMANDS 54

PAR EDMOND NESSLER

10 ANS APRÈS L'ANNÉE TERRIBLE

Depuis quelques mois les divisions du maréchal von Paulus, exsangues, épuisées, avaient mis bas les armes dans la nasse de Stalingrad. Sur le reste du front russe la Wehrmacht s'accrochait à des positions de plus en plus précaires.

L'Italie, vaincue, changeait opportunément de camp et Kesselring combattait avec l'énergie du désespoir sur le Garigliano, que la nouvelle armée française allait bientôt enfoncer. Partout de puissantes unités, supérieurement entraînées et équipées, s'apprêtaient à débarquer sur les plages européennes atteintes quatre ans auparavant par les blindés triomphants.

Journellement l'espace aérien allemand était sillonné par les escadrilles alliées.

Goering avait fait un pari stupide : « Si un seul avion ennemi survole Berlin, je veux m'appeler Mayer. » Les Berlinois, gouailleurs, l'avaient pris au mot et plaisamment surnommé Mayer ; puis, les bombardiers se succédant par vagues, les ruines s'accumulant au cours de longues nuits d'horreur, l'Allemagne prenait brusquement conscience de la guerre.

A travers les décombres de ses villes détruites s'ouvraient des perspectives de cauchemar. Hormis quelques fanatiques que berçait l'illusion diabolique des armes secrètes, sans doute parce que leurs crimes les condamnaient sans rémission, personne ne croyait plus à la victoire. Et avec la défaite apparaissait déjà l'atroce cortège des malheurs qu'elle avait infligés à tant d'autres : l'invasion, la famine, l'occupation et, par-dessus tout, une humiliation qui la touchait au tréfonds de l'honneur national.

Car en même temps qu'il recevait son châtiment, l'hitlérisme révélait toute l'étendue de son ignominie, l'infamie de ses coryphées, le sadisme de ses tortionnaires.

Prostrée, abattue, l'Allemagne s'abandonnait à ses vainqueurs.

Ils eurent le très grand mérite de ne pas abuser d'une victoire qui n'était somme toute que la fin d'une des plus atroces convulsions qui aient jamais secoué l'humanité. Ils traitèrent l'Allemagne comme un malade, en admettant d'emblée que tout n'était pas pourri dans ce grand corps gisant. Ce n'était pas un calcul, mais un acte de foi, foi dans l'immarcescible vertu de l'homme, qu'on retrouvait sans peine chez une courageuse poignée de démocrates qui, au prix de cruels sacrifices, n'avaient pas voulu pactiser avec le Mal, dans les Eglises animées d'une ardeur nouvelle après les épreuves qu'elles avaient subies et surtout dans la prime jeunesse que le nazisme n'avait pas encore eu le temps de contaminer.

La politique de la main tendue a évité la famine, l'effondrement social, l'anarchie. Avec des crédits généreusement accordés, l'ennemi d'hier a pu assainir sa monnaie, reconstituer son potentiel industriel et agricole, remonter la pente à une allure stupéfiante. L'Amérique apprécie et manifeste sa sympathie, l'Angleterre se tient sur la réserve, mais ne cache pas son admiration, l'Union soviétique, en prenant des précautions, médite de nouveaux et profitables accords. La France, instruite par l'épreuve, s'inquiète d'une croissance dont elle mesure les dangers.

Ou, plus précisément, elle s'interroge. Le travail, la discipline, la perfection technique sur quoi se fonde l'indéniable dynamisme d'un grand peuple ne sont pas redoutables en soi, mais, à la lumière des circonstances, on a le droit et même le devoir de se demander : l'esprit qui souffle sur l'Allemagne renaissante est-il de rancune, de revanche, d'hégémonie ou de résipiscence en vue des harmonies futures ? Que font, que veulent, que pensent les Allemands ? Au terme d'une enquête que nous compléterons dans quelques semaines par l'inventaire des réalisations allemandes, nous allons tenter d'expliquer le passé et le présent pour essayer de comprendre l'avenir.

QUELQUES ÉLÉMENTS D'UN DIALOGUE PAR-DESSUS LE RHIN

CECI est une histoire vraie.

Quelques mois après la fin de la guerre, dans un village des environs de Landshut, en Bavière orientale, une famille de fermiers aisés fêtait le centième anniversaire de l'aïeul, qui portait encore gaillardement le poids des ans. Il y avait là réunies cinq générations de paysans travailleurs, attachés à la glèbe par une libre destinée et à des traditions si vieilles qu'elles se perdent dans la nuit des temps. Tout, alentour, attestait l'effort prolongé et opiniâtre, l'existence parfois morne, parfois sereine, se déroulant lentement au rythme des saisons, les horizons, comme les pensées, frustes et limités. Sur un fonds de préoccupations et d'espérances immuables s'était naturellement édifié un conservatisme étroit, imperméable à l'inquiétude, en quelque sorte congénital.

Après le repas, fastueusement servi dans la cour de la ferme, on passa aux chansons et quelqu'un entonna un *lied*, dont le thème est l'âge d'or de la vie, l'inoubliable dix-huitième année, que l'assistance reprit en chœur. Le jeu voulut alors que chacun, de père en fils, fût invité à évoquer ses propres souvenirs de la belle époque. La mémoire du bisaïeul, qui s'obstinait à porter le dolman vert et la culotte noire à bas blancs des villageois du Sud, était un peu défaillante. Il se rappelait pourtant le bon roi Louis II, le constructeur de châteaux romantiques, qui, malgré ses rêveries démentielles, maintenait contre vent et marée l'autorité et le prestige des Wittelsbach à Munich.

L'arrière-grand-père n'avait connu que l'hégémonie des Hohenzollern et le triomphe apparent du prussianisme. A vrai dire, les événements de Berlin ne l'avaient jamais beaucoup troublé. L'empereur Guillaume était presque un étranger sur la rive droite du Danube, où l'on résistait à Bismarck et au *Kulturkampf*. Après tout, c'était encore le bon vieux temps et aucun souci irrémédiable n'empêchait un honnête paysan, après une rude journée de labeur, de vider sa double chope en fumant sa pipe de porcelaine.

Il en alla tout autrement avec le grand-père. Au lendemain de la défaite de 1918, il avait assisté à l'écroulement de toutes les valeurs. Sur les décombres de la monarchie s'affrontaient communistes et nationalistes, avant que, timidement, la chétive république de Weimar tentât de rétablir un semblant d'ordre constitutionnel.

Le fils, à dix-huit ans, avait arboré, sans qu'il eût autrement manifesté sa volonté, la croix gammée et s'était battu devant Cassino.

Dans un berceau, enfin, vagissait un nourrisson qui grandira peut-être avec la démocratie naissante.

IL est inutile de chercher à comprendre l'Allemagne si l'on n'a pas présentes à l'esprit ces convulsions probablement uniques dans l'histoire d'un grand pays : au cours du dernier siècle, un régime par génération, des guerres et des révolutions, des bouleversements sociaux qui renversent les hiérarchies sans leur substituer une autre structure positive, impuissants devant l'immanence d'un peuple qui, inlassablement, poursuit sa tâche, c'est, en partie tout au moins, l'explication du prétendu miracle que les Allemands, d'ailleurs, sont les premiers à contester !

De ces vicissitudes l'homme allemand a tiré une leçon. Sans doute ne s'agit-il pas de notions clairement définies qui s'imposent dans un ordre rationnel. Elles se dressent plutôt sur un fonds de croyances contradictoires qui se réduisent, dans les périodes troublées, à des mythes élémentaires explosifs.

L'Allemand a hérité d'un sentiment confus de malaise devant la solitude : celle de l'individu, celle du groupe social et celle du peuple. Il se sent faible, abandonné dès qu'il éprouve la sensation de l'isolement, et, si besoin était, l'histoire se chargerait de lui apprendre que la force réside tout entière dans l'union.

Les quatre monarchies, la quinzaine de principautés et de duchés, les trois villes libres issues du traité de Westphalie ne l'ont-elles pas condamné à un rôle subalterne ? N'est-il pas rentré dans le concert des nations avec l'empire unifié, qui lui a restitué grandeur et rayonnement ? Ces enseignements réels l'ont rendu plus sensible que quiconque à l'évolution des collectivités humaines qui tendent à fonder la puissance sur le nombre et sur la cohésion. Qu'on le croie ou non, il est évidemment sincère quand, aujourd'hui, il cherche à justifier le pangermanisme moins comme une volonté de domination que comme un besoin d'agrégation. Il affirme qu'il n'a jamais sérieusement nourri l'intention d'asservir, mais de nouer des liens qui l'intégreraient à une communauté plus forte et plus prospère, et, l'exemple des Etats-Unis d'Amérique, du Commonwealth britannique, de la Russie soviétique constamment sur ses lèvres, il conclut à l'impérieuse, à l'inéluctable, à l'urgente nécessité de l'Europe. Admettons, sous bénéfice d'inventaire.

LES TRADITIONS sont anciennes et toujours vivaces : la procession du Printemps, que la jeunesse fête parmi les fleurs, remonte à la plus haute antiquité.

Si Giraudoux avait pu donner un complément à *Siegfried et le Limousin*, écrirait-il que l'Allemand est devenu raisonnable parce qu'il affronte la réalité face à face tandis que le Français chevauche une chimère quand il prétend s'enfermer contre l'évidence dans ses étroites frontières et dans son particularisme ? Ce serait aller un peu vite en besogne. La violence, l'injustice, la persécution, les extermination sont d'hier et il est difficile de soutenir qu'elles étaient indispensables à la réalisation d'un grand rêve de fraternité. Le Herrenvolk, le peuple des seigneurs, a-t-il enfin définitivement renoncé à sa prétendue mission de direction ? Un enquêteur objectif ne saurait éluder la question et il la traitera dans cette livraison d'une manière exhaustive, mais ce qui demeure, c'est que l'Allemand est, intellectuellement et moralement, mieux préparé aux abandons de souveraineté qui se heurtent à tant de résistance de ce côté du Rhin. L'expérience lui a prouvé qu'on peut rester Hessois, Bavarois, Saxon, Poméranien en devenant Allemand. La structure fédérale de l'Etat y contribue pour beaucoup et balaie les arguments invoquant les différences de caractères, de tempéraments, de conception de la vie. Il n'est pas rare d'entendre, aussi bien d'ailleurs dans les cercles de haute culture que dans les milieux populaires, des propos de ce genre :

« Bien sûr, dans l'Europe de demain, vous ne serez pas tout à fait Français, dans le sens actuel du terme, mais nous non plus, nous ne serons pas absolument Allemands, pas plus que les Italiens, les Belges, les Hollandais ne demeureront complètement pareils à eux-mêmes. Nous appartiendrons ensemble à une grande Suisse qui surmonte vaillamment l'écueil de quatre langues, de deux religions et la pression de quelques forces centrifuges provoquées par des intérêts divergents. Est-il vraiment impossible, entre nations de vieille et grande civilisation, de construire une Suisse à l'échelle de la seconde moitié du XX^e^ siècle, dont le pouvoir central se contentera de coordonner la défense continentale, la diplomatie, la circulation fiduciaire et les douanes ; une Suisse de cent cinquante millions d'habitants et de quinze cent mille kilomètres carrés, ouverte sur sept mers, comparable, par sa richesse et son rayonnement, aux plus grands, indépendante et pacifique ? »

Pacifique ? La Suisse a été en effet capable de faire respecter une neutralité qui n'est pas de résignation. Ses soldats s'étaient taillé une réputation glorieuse quand les vingt-deux cantons déclarèrent la paix au monde, une paix qu'aucun conquérant n'a eu l'audace de troubler. Ce ne sont pas seulement des considérations stratégiques qui ont mis ses frontières à l'abri de l'agression. Dans cette démocratie exemplaire les forces morales, c'est-à-dire le civisme, le patriotisme et une résolution indomptable qui émane directement de la conscience du droit, jouent à plein.

Les bâtisseurs de systèmes peuvent en appeler à cette référence à condition qu'ils acceptent sans réticence toutes les leçons de la tradition helvétique.

Même en y mettant beaucoup de complaisance, il est impossible de prétendre que l'Allemagne du passé, celle d'hier et celle d'avant-hier, offre à cet égard des cautions suffisantes. Aussi est-ce là un ensemble de questions que nous poserons aux représentants de l'Allemagne de demain, aux jeunes, parvenus à leur majorité en 1954, et qui, par conséquent, n'ont connu du national-socialisme que les deuils, les ruines et la capitulation sans conditions.

★

CONTRASTE OU EQUILIBRE ? Ce peuple qui s'amuse, pendant le célèbre carnaval, avec une exubérance puérile sait aussi travailler avec application et efficacité. A droite : la cogestion a fait de tout ouvrier un associé de l'entreprise au service de laquelle il apporte les ressources de son intelligence et de sa volonté.

LE PEUPLE, OU L'ÉLAN D'UN CŒUR

Mais, avant d'ouvrir ce débat, laissons-nous porter par nos impressions toutes fraîches. J'avais beau me défendre des préjugés, j'appréhendais les premiers contacts. Trop de souvenirs récents élevaient une barrière affective entre ces inconnus et moi. Cet homme que je croise avec sa veste de cuir et sa casquette en proue de navire est-il un bourreau ou un brave ouvrier mécanicien ? Et celui-là qui me sourit en portant ma valise, fut-il un garde-chiourme ou un soldat malheureux ? A raisonner de sang-froid, on tirerait sans doute des conclusions équitables. On se trompe toujours à passer du particulier au général, à imputer à tous l'action de quelques-uns, à prêter à autrui des sentiments que peut-être il n'éprouve pas ; mais comment dominer le malaise sans l'aide du choc salutaire ?

Pour moi l'entrée en matière a pris le caractère d'une anecdote toute simple dans sa naïve spontanéité. Peu après mon arrivée à Bonn, je demandai un taxi pour aller au ministère de l'Information, où j'étais attendu. Je donnai l'adresse : 27, Ermekelstrasse.

Le chauffeur, un alerte sexagénaire, avait évidemment déjà deviné à mon accent que je n'étais pas Allemand, mais il put préciser quand je lançai distraitement : « Merci » au moment où il fermait la portière. Il monta précipitamment sur son siège, me prit brusquement les mains en s'écriant :

« Franzose ? Franzosen sind gut. »

Surpris par cette déclaration intempestive, j'acquiesce d'un geste et nous démarrons. Le soliloque ne s'interrompt pas pour autant. Je saisis au vol quelques affirmations péremptoires : « Franzosen sind gut soldaten » (Les Français sont de bons soldats), qui me laissent évidemment sans réaction. Mais il est clair qu'il cherche absolument à me faire plaisir, et il médite une manifestation éclatante. Soudain, dans son univers étroit de chauffeur de taxi, consacré tout entier au moteur et au châssis, il trouve un thème à sa démonstration et je m'entends débiter l'énumération suivante :

« Peugeot ist ein gutes auto, Renault ist ein gutes auto, Citroën ist ein gutes auto... »

Et la liste ne s'achève qu'à l'arrivée. Je crois bien que toutes nos marques y ont passé.

J'ai trop l'usage des séjours à l'étranger pour ne pas être toujours agacé lorsqu'un voyageur débutant s'en revient émerveillé et vous raconte :

« Et puis, vous savez, on y aime beaucoup les Français... », ou, plus trivialement : « Les Français y sont bien vus. »

Aucune opinion n'est plus contestable. Au delà de nos frontières l'accueil est le plus souvent cordial parce que,

pour l'hôte, l'exotisme constitue déjà en soi une attraction, mais gardons-nous des jugements téméraires. Ici il ne peut s'agir que de cas d'espèce. Le Français est aimé, estimé, admiré quand il est bien élevé, bienveillant, enjoué. Il est critiqué ou même franchement détesté quand il se conduit comme un goujat. Fort heureusement, celui-là l'emporte de beaucoup sur celui-ci. Cette digression pour indiquer que, par tempérament et par expérience, j'oppose aux apparences et surtout à une amabilité ostensible des réticences généralement excessives.

C'est pourquoi je n'hésite pas à écrire que j'ai rarement rencontré tant de chaleur, tant de sympathie dans les rapports humains au cours d'un voyage hors de France. On a la sensation d'un sentiment tout neuf qui non seulement existe, mais saisit n'importe quelle occasion pour s'exprimer. Il va sans dire que, de mon côté, je prenais des dispositions pour faire savoir que j'étais Français, au besoin en tenant un journal à la main. A cet appel discret, que je considère comme un moyen d'investigation parfaitement probant, répondaient le receveur de tramway, le garçon de restaurant, le buraliste, voire le simple passant.

A Cologne, sous une pluie battante, un vieillard s'est dérouté de plus de 300 mètres pour me remettre sur mon chemin et, comme je le remerciais, me dit :

« C'est tout naturel, monsieur. Je suis sûr qu'à Paris on m'aurait rendu le même service. »

J'attribue plus de prix à la spontanéité du petit peuple qu'à l'urbanité des bourgeois éduqués, et je me suis imposé d'aller voir dans un faubourg populaire de Düsseldorf, à Berensdorf, le film sur la vie privée d'Hitler intitulé en France *Minuit moins cinq* et en Allemagne *Nach 5 bis 12*.

Malgré son enseigne ronflante le Film-Palast, 114, Munsterstrasse, est un modeste cinéma de quartier, fréquenté par les ouvriers et les employés d'alentour. Bien qu'il soit permanent, le règlement interdit l'entrée pendant la séance, et je fus condamné à attendre près d'une demi-heure dans le hall, où les deux seuls sièges étaient occupés par un couple de gens âgés. Au bout de quelques minutes le mari, un homme à cheveux blancs, se leva et vint m'offrir sa place, que je refusai, bien entendu. Il tint cependant à m'expliquer qu'il connaissait un peu la France et, notamment, Conflans, où durant la guerre il avait été cheminot.

J'étais évidemment curieux des réactions de cette foule qui pouvait manifester tout à son aise dans l'obscurité. Allait-elle applaudir les défilés, les victoires, les harangues enflammées ? Protester contre les bombardements, le procès de Nüremberg ? Contester les camps de concentration ? A vrai dire, la séance se déroula dans un calme presque complet : quelques ricanements quand Hitler se déchaîne à la tribune, un franc éclat de rire lorsqu'il esquisse un pas de gigue, d'ailleurs ridicule, à l'annonce de la prise du wagon de Rethondes.

Mais le spectacle était à la sortie, une sortie morne, silencieuse, comme si le témoignage était un rappel cruel et douloureux. Le vieux cheminot s'approcha de moi et me dit :

« Vous avez vu ce qu'il nous a fait ? »

Car l'Allemagne se considère comme la principale victime de Hitler.

Ce qui éclaire certains côtés de sa mentalité actuelle.

Au terme de mon voyage, je dînais au Ratskeller de Munich avec un confrère du *Suddentsche Zeitung*, un des meilleurs journaux de la République fédérale. Mon commensal était un démocrate disert, rompu aux relations internationales, d'un jugement sain et pondéré. La soirée était avancée et il régnait dans cette immense brasserie située sous l'hôtel de ville une ambiance de bonne compagnie. On pouvait se livrer à la conversation sans être gêné par le bruit qu'en tout autre lieu analogue la foule aurait provoqué :

« J'ai quelque scrupule à vous demander de contrôler mes impressions. Cent menus faits se conjuguent pour me

démontrer qu'il existe souvent en Allemagne une volonté d'entente avec mon pays. Elle se manifeste moins par les déclarations des hommes d'Etat que par le comportement de l'homme de la rue. Beaucoup, hélas ! ont appris en France à se méfier de la « correction » des Allemands. Comment expliquer qu'il y a vraiment quelque chose de changé ?

— C'est à la fois très simple et très complexe. Avec l'invasion, l'Allemagne a senti poindre puis grandir ses responsabilités. Il serait évidemment absurde de prétendre que chaque Allemand en particulier a battu sa coulpe, mais la dictature, en même temps qu'elle anéantit toute opposition, crée, par la force de l'entraînement, une conscience collective. Or, à l'heure de la reddition des comptes, les Allemands, qu'ils aient été justement ou injustement frappés, s'attendaient tous ensemble à une certaine désinvolture de la part des Américains et, du côté britannique, à un règlement pratique dicté par un esprit mercantile. En revanche, ils redoutaient l'occupation française, les représailles, la soif de vengeance, la passion latine.

— Ce n'était pas mal raisonner.

— Sans doute, mais les faits démentirent bientôt les prévisions. Les Américains se montrèrent indulgents et d'une générosité qui confinait à la prodigalité. Ils avaient beaucoup d'argent, c'est-à-dire, dans un pays ruiné, trop d'argent : leur richesse choqua les uns, irrita les autres. Les malentendus se multiplièrent et, bien qu'on reconnaisse leur extrême bonne volonté, on accuse la différence de mentalité. Pour beaucoup, les Anglais furent la grande déception. Les Hambourgeois notamment, gens de mer et de négoce, étaient persuadés que rapidement on causerait affaires. Mais le gouvernement de Londres ne l'entendait pas de cette oreille, et il fut strict comme on sait l'être outre-Manche quand il s'agit d'appliquer un traité. La Military Police et l'Administration ne connaissaient que la consigne, et, au début tout au moins, elle était sévère. Les démontages d'usines, en particulier, remplirent la population ouvrière de stupeur et de désespoir. Je vous accorde d'ailleurs que les Britanniques avaient quelques raisons d'être rigoureux, mais les Français n'en avaient pas moins.

— Je commence à comprendre.

— Eh ! oui, nous y voilà. Notez que nous ne sommes pas sur le plan des explications rationnelles, mais du sentiment populaire. L'occupation française fut mieux qu'équitable, elle fut compréhensive. Par intuition, le soldat, plus encore que les cadres, comprit qu'il ne fallait pas mettre tout le monde dans le même sac, qu'à côté des coupables il y avait les apathiques. Nous savions, quant à nous, qu'il aurait pu assouvir sa rancune, piétiner le vaincu. Il ne l'a pas fait et il a remporté, sans le vouloir peut-être, une très grande victoire. C'est pourquoi aujourd'hui vous trouverez de ce côté du Rhin une opinion presque unanime pour penser que ces deux peuples qui ont bu le calice jusqu'à la lie doivent, quel qu'en soit le prix, jeter les bases d'une réconciliation durable, non seulement parce que l'intérêt immédiat le commande, mais surtout parce que leur avenir, en tant que grandes puissances, dépend de leur aptitude à mettre un point final à une querelle désormais dépassée par les événements. »

Le Ratskeller se vidait peu à peu. Les perspectives que m'ouvrait mon interlocuteur ajoutaient une impression de confort intellectuel à l'euphorie que donnait cette pacifique taverne. Nous sortîmes peu après. Il faisait un temps maussade, froid et humide.

« Vous êtes optimiste, lui dis-je, et je voudrais l'être aussi, mais malheureusement je crois que l'ère des difficultés est loin d'être close. »

EN 1906 un cordonnier mi-clochard, mi-escroc, Wilhelm Voigt, affublé d'une défroque dépareillée de capitaine d'artillerie, achetée chez un fripier, met en état d'arrestation le bourgmestre, les échevins et le receveur municipal d'une grande agglomération berlinoise et emporte les fonds communaux. C'est la farce de Koepenik, où éclate, à la limite du ridicule, l'extraordinaire prestige de l'uniforme dans l'Allemagne des Hohenzollern.

IL Y A DIX MILLIONS de réfugiés et d'expulsés en Allemagne occidentale. Mais ces enfants qui n'auront connu leur village natal que par ouï-dire établiront demain leur foyer dans la patrie qui les a maternellement accueillis. Pourquoi, devenus adultes, rêveraient-ils de reconquérir des terres lointaines d'où personne ne les appelle ? On peut espérer qu'il n'y aura pas d'irrédentisme allemand dans l'Europe équilibrée et prospère.

REVERRA-T-ON le bon vieux temps où aucun souci irrémédiable n'empêch[ait] un honnête paysan de fumer tranquillement sa pipe de porcelaine ?

LA JEUNESSE, OU LA FIN D'UN RÊVE ÉVEILLÉ

Vu des fenêtres du club de la Presse, à Bonn, le Rhin paraît voué à une destinée pacifique.

Les berges mollement inclinées se perdent dans le vaste lit du fleuve, qui s'incurve vers le nord pour disparaître au fond d'un cirque de collines verdoyantes. Le courant est puissant sans être impétueux; un remorqueur à aubes et à double cheminée s'essouffle à tirer un immense train de péniches qui défile sous le grand pavois. Tout suggère ici le don de la nature, la voie par où pénètre la civilisation, l'activité paisible des mariniers et des marchands.

Vingt siècles d'histoire, les légions romaines qui montaient la garde de Trèves à la mer, les Burgraves pillards, les reîtres et les lansquenets déferlant sur les Marches de l'Ouest, Condé et ses mercenaires, les armées de la Révolution et de l'Empire, tant de souvenirs sanglants ne parviennent plus à troubler cette atmosphère sereine.

Je le faisais remarquer à mes hôtes, parmi lesquels se trouvaient le docteur Kurth, président de l'Association allemande des étudiants catholiques, et Hans Reiner Limbach, délégué aux relations extérieures de cet important groupement qui compte plus de vingt mille adhérents dans la jeunesse universitaire.

« Il y a un peu plus de cent ans, Becker et Musset se lançaient des défis en strophes enflammées. Pour nos deux pays, le Rhin était plus qu'une frontière stratégique, le symbole d'une très vieille rivalité. Ne vous semble-t-il pas que tout cela soit soudain devenu bien anachronique ? »

Le docteur Kurth, qui ressemble à un gradué d'Oxford, anticipe sur ce que j'allais ajouter :

« Pour les hommes de ma génération la guerre a perdu son caractère de compétition sportive qu'on gagne ou qu'on perd comme un match de football. Victoire, défaite, vertus guerrières deviennent des notions dérisoires quand une seule bombe atomique peut tout réduire à sa plus simple expression.

— Alors, et la Communauté européenne de défense ?

— Nous autres jeunes catholiques y sommes passionnément attachés, non pas pour des raisons militaires, qui nous importent peu, mais parce qu'elle est le gage de la paix à l'Occident, la promesse la plus tangible d'une Europe unifiée, de la *Pax Romana* qui est l'objectif de notre mouvement.

— Cette opinion est-elle partagée par la majorité de la jeunesse allemande ? »

C'est Hans Reiner Limbach, plus petit, plus ramassé, d'un type rhénan marqué, qui me répond :

« En tout cas, et il est bon qu'on le sache, elle préfère unanimement une armée européenne à une armée allemande autonome. Nous sommes étonnés qu'on ne mesure pas en France les dangers de cette solution. Une armée allemande serait fatalement une armée de métier, recrutée parmi les aigris ou les chômeurs, commandée par des officiers réactionnaires qui ne résisteront peut-être pas à la tentation de se servir de cette force. »

Quelqu'un lance :

« N'oubliez pas que putsch est un mot allemand ! »

Les jeunes républicains de 1954 seraient-ils plus clairvoyants et plus vigilants que ceux de Weimar, subjugués par la Reichswehr noire ? J'insiste pourtant :

« Il est difficile de contester cependant que la jeunesse allemande accepte volontiers la discipline de la caserne, aime l'uniforme et le pas cadencé. »

On rit.

« Nous sommes loin, très loin du capitaine de Koepenik. Vous vous rappelez cette singulière histoire ?

— Oui, en 1906, je crois, dans la banlieue de Berlin...

— C'est cela. Un joyeux drille, cordonnier de son état, se procure chez un fripier un uniforme de capitaine, d'ailleurs dépareillé. Son déguisement lui confère immédiatement une autorité et un prestige qu'il va exploiter. Unter den Linden, il arrête une escouade qui revenait de l'exercice, commande aux hommes de le suivre, se rend avec sa petite troupe à l'hôtel de ville de Koepenik sous prétexte d'inspection. Le bourgmestre et ses adjoints, affolés, lui confient les registres, la comptabilité et la caisse. Finalement, il fait incarcérer les malheureux édiles et part avec les fonds communaux : une casquette, une capote, une paire de bottes et les insignes du grade suffisaient alors en Allemagne à vous donner la réalité du pouvoir. Toute l'Europe en a fait des gorges chaudes et le kaiser Guillaume, qui avait parfois le sens de l'humour, a pris le parti de gracier le plaisantin. »

Chez les jeunes socialistes ces tendances s'appuient sur des fondements doctrinaux déjà anciens et l'influence de Kurt Schumacher, qui prêchait une sorte de parabole neutraliste, s'est profondément exercée. On redoute le bolchevisme au point d'éviter tout ce qui pourrait ressembler à une provocation. C'est pourquoi l'on voudrait faire l'Europe sans accorder à l'armée européenne une importance hors de proportion avec le but à atteindre. Les courants internationalistes y demeurent très forts, bien qu'on reconnaisse que le rapprochement franco-allemand est la pierre angulaire de toute organisation sur le continent.

A mon départ de Paris des amis initiés m'avaient dit ironiquement : Vous verrez, vous ne trouverez plus un seul nazi. » J'enregistrai l'avertissement, sans lui attribuer le sens que mes interlocuteurs voulaient lui donner. Prétendre, fût-ce contre l'évidence, qu'on n'avait jamais été hitlérien, c'est déjà porter une condamnation contre l'hitlérisme.

Ces prévisions, d'ailleurs, se sont révélées fausses. J'ai rencontré des jeunes gens qui ont arboré la croix gammée sur la chemise brune. Leurs confidences n'en ont que plus de prix.

Je revois ce grand garçon brun, ancien enseigne de la Kriegsmarine, qui plaidait passionnément sa cause, au Kaiserhof de Nüremberg, dans la grande salle en similigothique : « Pour bien juger, il faut comprendre. Quand j'entrai à la Hitlerjugend, j'avais seize ans. Et pourquoi n'y aurais-je pas adhéré ? Mon père, président du Sthalhelm de notre ville, entretenait mes penchants nationalistes et nos chefs nous tenaient des propos auxquels nous n'avions guère de raison de nous opposer : nous appartenions au premier peuple du monde, nous étions les plus forts, les plus beaux, les plus intelligents, les plus travailleurs, les plus honnêtes. Notre devoir était de combattre les forces du mal, qui, remarquez-le, étaient pour nous des mythes : les Juifs, les marxistes, les démocrates francs-maçons. Nous vivions un rêve éveillé, parmi les chants, les vociférations, les excitations collectives. Et un jour nous nous sommes trouvés devant l'impitoyable réalité : notre pays démoli, envahi, occupé. N'est-il pas naturel que ce soient les plus fanatiques qui souffrent le plus de leurs illusions perdues ?

— Des regrets ?

— Pour être tout à fait sincère, je ne sais pas. Si nous avions gagné la guerre, peut-être penserions-nous autrement, mais actuellement il nous reste seulement la certitude d'avoir été grossièrement trompés. C'est une dure leçon, qu'on ne peut oublier.

— Alors, vos complexes de supériorité ? »

Nous étions sortis du restaurant et débouchions sur ce qu'avait été hier encore le Nüremberg d'Albert Durer et de Hans Sachs, la ville étagée jusqu'au pied du bourg avec ses toitures de maisons de poupée, ses échauguettes, ses encorbellements. Il n'y avait plus devant nous qu'un immense terre-plein, une sorte de colline chauve, coiffée d'un castel de conte de fées. Alentour, des ruines, des gravats, çà et là quelques chantiers. Il me regarda d'un air grave et, me sembla-t-il, sans tristesse.

« Par terre, dit-il après un temps de silence, par terre, avec tout ce romantisme. »

Tout le monde s'accorde à dire, les uns pour le déplorer, les autres avec indifférence, que la jeunesse allemande s'est beaucoup américanisée. Sous ce terme impropre on résume tout à la fois une vocation matérialiste de richesse, de

confort, la soif de parvenir rapidement, le mépris des valeurs intellectuelles et du service public. La lutte pour la vie, qui a été âpre au lendemain de la guerre, démontra souvent que les plus aptes à triompher étaient ceux qui savaient prendre une décision rapide et tenter, en toute occasion, leur chance. L'Etat renaissant était sous la tutelle des autorités d'occupation. Il n'avait ni prestige ni ressources. En outre, les problèmes qui se posaient alors à l'Allemagne : ravitaillement, relogement provisoire, reclassement de millions de réfugiés et d'expulsés de la zone orientale, débordaient le cadre de l'administration. En se débrouillant par nécessité, le jeune Allemand apprit qu'on pouvait se faire une situation sans suivre la filière de l'Université ou des grandes écoles. La réalité du pouvoir, si longtemps détenue outre-Rhin par la classe des officiers et des fonctionnaires, passera-t-elle à des couches nouvelles de commerçants et de techniciens ? Les générations montantes accentueront-elles le caractère réaliste, bourgeois moyen, de la République de Bonn ? L'admettre, ce serait convenir d'une rupture avec le passé, c'est-à-dire avec un système que l'Europe a toujours quelques raisons de redouter.

C'est un domaine dans lequel il est imprudent de conclure hâtivement. Je sais bien que le fils de ce directeur de ministère qui m'a accueilli et qui reflète toute la rigidité du régime impérial est chef de rayon dans un Monoprix, que celui du professeur à la Faculté de médecine dirige un orchestre de jazz, que par conséquent la hiérarchie traditionnelle est en train de subir des bouleversements en profondeur. Mais seront-ils durables ?

A Bonn, il y a une salle de bal que louent le samedi soir les sociétés d'étudiants.

Le spectacle mérite qu'on s'y arrête et appelle quelques réflexions. A l'entrée, d'anciens élèves, parvenus à la maturité, portant un baudrier de soie aux couleurs de l'école ou de la Faculté, forment un comité de patronage chargé d'accueillir les invités et sans doute, le cas échéant, d'écarter les fâcheux. A l'intérieur les cavaliers, strictement vêtus de noir, accompagnent des jeunes filles en robes de soirée vaporeuses bleu pastel, vert d'eau ou rose pompon. On danse avec beaucoup de décence et, au programme, la valse l'emporte d'assez loin. Pourquoi cette description d'un bal, en somme assez banal ? Mais parce qu'il est difficile dans cette ambiance de ne pas évoquer « la Belle Epoque » d'avant l'autre guerre, la courtoisie un peu compassée, le flirt à l'eau de rose et les demoiselles à chaperon. Est-ce une survivance de coutumes maintenues par la force de l'habitude ou une constante de la jeunesse allemande qui, en dépit des conditions nouvelles de l'existence, conserve le regret des convenances d'autrefois et, par la même occasion, des distinctions sociales ?

Cette impression, il faut ajouter qu'on la retrouve, dans une large mesure, hors des réunions privées, dans les établissements publics. Un habile commerçant, exploitant la mode, a eu l'idée d'ouvrir dans les principales villes rhénanes des dancings à l'enseigne du « Tabu ». Des affiches double-colombier décrivent les attractions des caves existentialistes en un mauvais quatrain où Sartre rime curieusement avec Montmartre. Les caves existent effectivement, et les musiciens, avec leurs chemises bariolées, pourraient à la rigueur rappeler Saint-Germain-des-Prés, mais que de calme et de tenue dans l'assistance ! Ici encore la valse de Vienne triomphe. Ce petit employé, qui fait tournoyer cette jeune vendeuse, s'est-il débarrassé de la petite fleur bleue qui alimente tant d'illusions ? S'il manque de fantaisie, a-t-il abandonné cette inclination à la rêverie qui a bercé son père et son grand-père ?

Sous cette forme volontairement atténuée, la question se pose néanmoins sérieusement. Les observateurs allemands les plus lucides s'interrogent parfois et s'inquiètent au souvenir des convulsions récentes qui ont agité cette jeunesse trop sentimentale. Le palliatif, à leur avis, réside moins dans des tentatives pédagogiques généralement stériles que dans les contacts que la jeunesse devrait prendre avec les autres jeunesses du monde. Les voyages, devenus plus faciles, les congrès internationaux, les amitiés nouées au delà des frontières peuvent jouer là un rôle déterminant.

N'est-ce pas un dirigeant de l'association allemande des Auberges de la Jeunesse qui m'a dit : « C'est en parcourant les routes de l'Europe que le jeune Allemand redescendra enfin sur la terre » ?

UNE VIE SAINE, des jeux sportifs, une éducation plus humaine préparent-ils une jeunesse délivrée de son dangereux romantisme, prête à contribuer à l'édification d'une Europe prospère et pacifique ?

MALGRE L'HEURE TARDIVE, si beaucoup de magasins sont fermés, les devantures demeurent visibles, lampes et réflecteurs allumés, pour donner à la rue un aspect agréable. C'est un succès sur le front psychologique.

UNE LONGUE THEORIE de boutiques illuminées au néon tente de faire oublier, la nuit, les ruines que l'impitoyable lumière du jour rappelle constamment. Mais derrière ce paravent on travaille d'arrache-pied.

De gauche à droite, le chancelier Conrad ADENAUER, « l'homme fort » de l'Allemagne nouvelle ; le président EHLERS, dont le rôle dirigeant consacre le ralliement des protestants à l'Union chrétienne démocrate ; M. OLLENHAUER, à la tête du parti social-démocrate, a pris la lourde succession du Dr Kurt Schumacher ; M. VON BRENTANO, d'ascendance huguenote, un des dauphins du régime, l'héritier présomptif du Dr Adenauer.

LES PARTIS, OU L'ÉDUCATION POLITIQUE

Pudiquement, les Allemands appellent le régime hitlérien : la dictature. Si le terme prétend suggérer l'idée du coup d'Etat, il est inexact. Hitler a été légalement appelé à la chancellerie du Reich après des élections démocratiques. Il a constitutionnellement modifié les institutions au profit exclusif de sa bande. En ce sens, le pouvoir qu'il a exercé sans mesure pendant douze ans était doté de tous les attributs de la légitimité.

Mais il est clair également qu'en se soustrayant au contrôle et au jugement de l'opinion il extorquait littéralement une volonté qui n'avait plus aucun moyen de s'exprimer. Rien ne l'empêchait de se livrer à l'extravagance, à l'arbitraire, à la plus brutale violence, au crime. L'histoire a déjà jugé.

Beaucoup d'Allemands affirment aujourd'hui qu'ils n'ont pas voulu cela, bien qu'ils n'aient rien fait pour s'y opposer, parce que, disent-ils, ils ne le pouvaient pas. La plupart prétendent, avec quelque apparence de crédibilité, qu'à partir de 1934, sans presse libre, sans radiodiffusion indépendante, ils subissaient une servitude intellectuelle et morale qui obnubilait complètement leur jugement.

Ont-ils pris enfin conscience du fait politique ? Leur triste expérience leur a appris que l'Etat, lorsqu'il n'est pas défendu, peut être conquis par surprise, avec une extrême facilité, par une minorité agissante. Or la défense de l'Etat est tout autre chose que la défense de la somme des intérêts particuliers.

Sous la République de Weimar, les partis allemands, malgré leur importance qui n'est pas niable et la perfection de leur organisation, étaient d'immenses syndicats chargés de représenter les revendications de leurs adhérents. La social-démocratie était avant tout préoccupée de gérer ses Maisons du peuple, ses coopératives, ses caisses de prévoyance, sous la houlette d'une armée de fonctionnaires. Le *Zentrum* unissait des hommes aussi antinomiques que von Papen et Brüning parce que, parti confessionnel, il faisait passer le fait catholique avant le fait allemand. Le parti Deutsche Nazionale de Hugenberg, monarchiste — par conséquent ennemi avoué du régime — était empêtré dans des affaires très compliquées de distribution de fonds, que fournissait l'industrie lourde, entre une chaîne de journaux voraces et le Stahlhelm, association paramilitaire d'anciens combattants. Les communistes étaient plus soumis à Moscou que partout ailleurs. Personne ne tentait de monter à l'échelon supérieur pour défendre les intérêts collectifs de l'Etat, si ce n'est, rarement, des personnalités isolées dont l'influence restait éphémère, comme Rathenau, qui périt assassiné, ou Stresemann. Le nazisme, qui, lui, était tout mouvement, pouvait évoluer en terrain déblayé. En ralliant à une mystique totalitaire une masse qui se sentait abandonnée, il révélait un manque dont souffrait la nation : l'anarchie historique des clans, des sectes, des classes. Qu'il ait balayé la faible démocratie n'a rien d'étonnant, mais un phénomène analogue est-il possible dans l'avenir ? Un séisme de même nature pourrait-il demain ébranler les fondations de la République de Bonn ? C'est une question que j'ai vingt fois posée et qui m'a valu des réponses si concordantes qu'elles paraissaient concertées.

D'abord les pères de la nouvelle constitution ont armé l'Etat. La stabilité gouvernementale est assurée par un règlement parlementaire particulièrement sévère, puisque l'opposition pour ouvrir une crise doit non seulement mettre en minorité le ministère en place, mais présenter une équipe de remplacement. Cette disposition élimine les coalitions de circonstance, capables de détruire, non de bâtir. A partir du moment où le gouvernement est doté d'une certaine pérennité, il peut élaborer un programme et l'appliquer. Il dégage une impression de continuité et de sérieux qui lui confère une autorité indiscutable. La discipline aidant, l'Allemand-citoyen remplit scrupuleusement son devoir électoral, mais n'intervient guère en cours de législature pour récriminer. La politique est lavée de ses passions malsaines.

Ensuite, en matière d'économie sociale, la cogestion des industries-clés, si imparfaite soit-elle, a rasséréné l'atmosphère. Bien sûr, dans son application comme dans son principe, elle n'est pas entièrement à l'abri de la critique, mais un résultat au moins doit être mis en évidence : l'Allemagne est le seul pays démocratique où il n'y ait pas de grèves.

Enfin — et c'est le grand mérite du chancelier Adenauer et de son équipe — la République de Bonn a systématiquement répudié toute solution de facilité en matière monétaire. Le désastre de l'inflation de 1920 est encore présent aux mémoires. Avec l'aide des Etats-Unis, elle a fait du Deutschmark une devise forte, c'est-à-dire un élément primordial de prospérité et de stabilité.

Le triomphal succès du docteur Conrad Adenauer aux dernières élections générales a provoqué une série de commentaires généralement simplistes, parfois tendancieux. L'homme d'Etat a du caractère, des idées et une volonté qui ne se laisse pas distraire par des considérations subalternes ou accessoires. Il a mené campagne tambour battant, sans ménager ses adversaires : au demeurant, s'il a souvent la dent dure, il ne verse jamais dans la méchanceté.

Mais, si profonde que soit son influence, elle est loin d'expliquer seule les résultats du scrutin.

La grande nouveauté de la politique allemande d'après guerre est indubitablement la création de la C.D.U., de l'Union chrétienne démocrate, et c'était une entreprise infiniment plus difficile qu'il n'apparaît au premier abord. Dans ce pays où au bout d'un quart d'heure de conversation votre interlocuteur tient à vous faire savoir qu'il est catholique ou luthérien, les préoccupations religieuses sont extrêmement vivaces. Elles ne découlent pas seulement de la sincérité des croyances ou du respect des pratiques, mais du fait que, parmi les grandes nations, l'Allemagne est la seule qui soit partagée entre deux confessions dominantes.

Sous le régime impérial, les catholiques étaient en sensible minorité, un peu plus d'un tiers de la population. Bien qu'il n'y ait pas eu, à proprement parler, de persécutions, ils subissaient avec impatience l'emprise que le protestantisme exerçait naturellement sur l'Etat. Par réflexe de défense autant que par conviction, ils portaient en masse leurs suffrages au parti du Centre, qui déployait sans équivoque leurs couleurs.

Au point de vue politique, le *Zentrum* constituait évidemment une anomalie. On y trouvait côte à côte des grands patrons et des ouvriers, des paysans et des citadins, des intellectuels et des manuels. L'esprit social le plus généreux y voisinait avec le conservatisme le plus étriqué. Pourtant, en dépit de ses contradictions internes, ce « dur noyau » résista à tous les assauts et, sous la République de Weimar, mettant à profit les divisions de l'adversaire, joua un rôle de première importance.

Dans la République fédérale de l'Ouest, les proportions confessionnelles ont subi de sérieuses modifications : vingt-deux millions de catholiques contre vingt-six millions de protestants. La situation n'est donc plus la même. L'Eglise romaine peut abandonner sa stratégie défensive et apporter dans la politique sa collaboration à d'autres mouvements d'inspiration chrétienne. C'est en partant de ces prémisses que j'abordai le sujet avec le docteur Schwarz-Libermann von Wahlendorf, chef du service de presse de la C. D. U. :

« Est-il correct de considérer que la C. D. U., qui détiendra le pouvoir pendant de longues années encore si elle maintient sa cohésion, est l'héritière d'une coalition formée par l'ancien *Zentrum* et les anciens partis conservateurs non catholiques, c'est-à-dire, au premier chef, le parti national allemand ?

— Cela dépend du point de vue auquel on se place. Si vous voulez suggérer que de nombreux électeurs de l'ancien Deutsche Nazionale Partei ont voté C. D. U., c'est mathématiquement assez proche de la vérité. Mais l'hypothèse est très affaiblie par deux observations qui ne doivent pas être négligées : la première, c'est que les dernières élections précédant la dictature datent de 1933 ; en vingt et un ans, malgré la permanence des traditions familiales si fortes en Allemagne, le corps électoral s'est renouvelé dans une très large mesure ; la seconde, surtout, c'est qu'il y a entre les partis d'avant le nazisme et les partis de la République fédérale, exception faite de la social-démocratie, solution de continuité. Les principes sur lesquels est fondée la C. D. U. sont, par rapport au passé, une véritable novation.

— Sans doute la politique s'adapte-t-elle aux circonstances ?

— Il ne s'agit pas du tout de cela. Les chrétiens de toute obédience, devant l'offensive du paganisme hitlérien, se sont clairement rendu compte de leur solidarité morale indubitable. Ensemble ils ont souffert, ensemble ils ont lutté. Il leur a été facile de s'entendre en prenant systématiquement le contrepied des doctrines alors triomphantes.

— Ainsi la cohabitation des catholiques et des protestants vous paraît exempte de nuages ?

— Absolument. Les leviers de commande sont partagés équitablement entre les deux confessions.

— Est-ce à dire que les distinctions subsistent ?

— Non, c'est une simple commodité pratique au départ. N'importe quel adhérent doit se sentir à l'aise au sein de la C. D. U., et l'organisation actuelle des conseils de direction a pour but de le rassurer s'il pouvait encore manifester quelque inquiétude. Il en est de même dans les cercles gouvernementaux. Si le chancelier est catholique, le président du Bundestag, M. Ehlers, est une personnalité éminente du protestantisme allemand.

— Cet équilibre pourra-t-il être maintenu après la réunification ?

— J'en suis persuadé. »

J'allais entendre un son de cloche un peu différent chez les socialistes. Le siège de la C. D. U. est un hôtel particulier fort cossu, qui affirme son caractère bourgeois, mais il ne faudrait pas croire que le S. P. D. n'a pas, lui aussi, pignon sur rue. La Maison du peuple de la Friedrich Ebert Allée, à Bonn, est un bel immeuble neuf au milieu d'un jardin soigneusement entretenu. L'emploi d'éléments préfabriqués donne à l'ensemble une allure de bâtiment mi-résidentiel, mi-industriel, une sorte d'immense bureau d'études. L'ouvrier allemand a une âme de propriétaire et son parti gère un patrimoine déjà considérable.

Dans le hall très vaste et confortablement meublé, un grand tableau indique, à l'aide d'un ingénieux système d'ampoules électriques colorées, la répartition des fédérations et des journaux quotidiens et hebdomadaires. Le deuxième parti allemand a reconstitué ses cadres et représente une organisation puissante, avec laquelle il faudra compter dans l'avenir.

Les militants qui me reçoivent ne sont, disent-ils, ni surpris ni découragés par les résultats des récentes élections générales. A leur sens, elles se caractérisent par la disparition des petits partis activistes, communiste et néo-nazi, et un succès personnel de M. Adenauer. Quant à la social-démocratie, elle se porte bien. N'a-t-elle pas enregistré un gain d'un million de voix ?

Ils sont, d'autre part, convaincus que la C. D. U. n'est qu'une coalition éphémère.

« Qu'ils le veuillent ou non, me dit l'un d'eux, l'inspiration est vaticane parce que les catholiques y sont non seulement les plus nombreux, mais les plus cohérents. L'unification nous ramènera quatorze millions de protestants contre deux millions de catholiques. Il sera difficile alors de maintenir les choses en l'état.

— Ce qui signifie...

— ... Que nous gagnerons des suffrages et qu'il y aura en face des fissures. Vous comprenez pourquoi nous sommes les plus impatients dès qu'il s'agit de l'unité. »

Le parti libéral-démocrate (F. D. P.), qui aurait pu jouer les arbitres, est, pour son malheur, curieusement divisé. Dans la Ruhr et en Westphalie, il est ouvertement soutenu par l'industrie lourde et affiche volontiers des tendances autoritaires. En revanche, dans le Sud, dans le Würtemberg et en Bavière, il accuse une tonalité plus populaire, libérale et quelque peu anticléricale. Ses adversaires lui reprochent d'avoir montré une indulgence intéressée à l'égard des « petits nazis » en lançant des formules qui disaient en substance : « Si l'Allemagne a commis des erreurs, elle a chèrement payé. Nous sommes quittes, il n'y a plus qu'à passer l'éponge. » On peut relever comme un symptôme intéressant l'échec de cette propagande.

Et il y a le fameux parti des Réfugiés, qui est apparu un moment comme le refuge du nazisme. Il avait suscité des inquiétudes que je m'étais promis de tenter d'élucider parce qu'elles font écho à des préoccupations souvent manifestées dans des cercles français sinon hostiles à la Communauté européenne de défense, du moins réservés à son égard. Elles se résument ainsi : « La C. E. D. est peut-être une solution intéressante en soi, elle n'en comporte pas moins un risque qu'il serait impardonnable de sous-estimer. Militairement, la France, qui n'a pas de revendications territoriales à faire valoir en Europe, va s'allier à un pays qui vient d'être refoulé bien en deçà de ses frontières historiques. Ne sera-t-elle pas entraînée par la logique du système à se battre

LE « VIEUX MONSIEUR », le Dr Adenauer, tire un immense prestige de la limpidité de sa vie familiale. Révoqué de ses fonctions de bourgmestre de Cologne par Hitler, il a opposé au nazisme un courage et une dignité dont la démocratie renaissante a pu tirer un grand profit moral.

demain pour le roi de Prusse, pour la reconquête de la Poméranie ou de la Silésie, devenues terres russo-polonaises ? »

Aucun Allemand, à ma connaissance, si ce n'est un quarteron de communistes tout à fait négligeable, ne se résigne à la frontière Oder-Neisse. Du moins quand on attaque le problème de front.

« Alors, c'est, à plus ou moins brève échéance, la guerre ? »

Ici la réaction devient singulière. Tous, ils s'en défendent avec fougue et en repoussent l'éventualité comme si l'on agitait devant eux un hallucinant épouvantail. Un d'eux m'a même répliqué, non sans une pointe d'agressivité :

« Rassurez-vous, nous n'aurons pas notre Déroulède. »

Inutile d'ailleurs de pousser plus loin l'avantage. La réponse est toujours évasive.

« On verra... nous négocierons... »

Ce qui ne veut strictement rien dire.

Il est difficile d'obtenir un aveu d'abandon explicite de la part de quelqu'un qui ne peut, sans souffrance, se résoudre à l'évidence, mais est-il interdit de raisonner impartialement en partant de cette position de repli ?

Il y a eu un irrédentisme français quand l'Alsace et une partie de la Lorraine ont été arrachées à la France parce que, au delà de la ligne bleue des Vosges, vivaient des Français qui attendaient leur délivrance ; il y a eu un irrédentisme italien parce que la nation ne voulait pas livrer des Italiens à la tyrannie des Habsbourg. Du moins l'idée de revanche trouve-t-elle un aliment dans cette passion de croisade.

Mais en chassant impitoyablement des territoires jadis conquis par les chevaliers porte-glaive de l'Ordre teutonique les Allemands qui s'y étaient installés les autorités russes ont bousculé les habitudes de penser et d'agir, bouleversé les règles du jeu.

Il y a en Allemagne fédérale huit millions d'expulsés, dont certains, venus de Roumanie ou de Yougoslavie, ont définitivement perdu tout espoir de retourner dans leur pays natal. Quant aux autres, il est évident que les plus vieux doivent encore rêver parfois aux paysages désolés des lacs Mazures ou aux riches vallées des monts Sudètes, mais les jeunes ? Ceux qui ont trouvé une situation et fondé un foyer à Hambourg, à Essen ou à Carlsruhe paraissent beaucoup moins enclins à une aventure dont ils ont mesuré toute l'horreur ; ceux qui demeurent aux prises avec les difficultés de la vie cherchent dans une agitation factice, qui va d'ailleurs s'atténuant, un exutoire à leur mécontentement. Ils se calmeront inévitablement quand à leur tour, et selon toute vraisemblance prochainement, ils auront résolu leurs propres problèmes.

Car si, à la rigueur, on se bat pour son compatriote, son frère de race ou de langue, on ne consent pas de gaîté de cœur des sacrifices, dont personne ne peut maintenant se dissimuler l'extrême gravité, pour des terres nues que la nouvelle génération ne connaît d'ailleurs que par ouï-dire.

Il s'agit néanmoins d'une amputation, d'un amoindrissement qui appelle une compensation, peut-être un alibi moral. L'Europe est sans doute un moyen d'atténuer les regrets. L'avenir qu'elle propose ne permet-il pas d'éluder sinon les ressentiments, du moins les souvenirs d'un passé cruel dont le spectre hante encore toutes les mémoires ?

EN ALLEMAGNE, les convictions religieuses sont profondes et les pratiques, scrupuleusement observées. Peu importe que l'église soit matériellement détruite ; le culte s'y déroule avec la même solennité devant les fidèles nombreux et recueillis.

LES JUIFS OU L'ÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES

Il est bien rare aujourd'hui en France, à la simple éventualité d'une réconciliation, que ne jaillisse pas l'objection passionnée : « Auschwitz et Buchenwald, Ravensbrück et Dora ! Vous oubliez les déportations, les fours crématoires, les massacres de Juifs. »

Eh bien, non, je ne les ai pas oubliés. La bestialité du régime nazi a hérissé les sensibilités, révolté les consciences. Le monstrueux traitement infligé aux Juifs a soulevé un dégoût profond et durable, et ce n'est pas un effet du hasard que cette année encore la plus haute récompense littéraire ait été décernée par l'Académie Goncourt à Pierre Gascar pour *le Temps des morts,* qui équivoque précisément ces atroces et pathétiques événements.

J'ai parlé des Juifs en toute circonstance, à tout propos, sans retenue ni discrétion. J'ai noté des opinions et j'ai noté des faits. Je les livre tels quels, pour que chacun librement puisse à son tour porter un jugement en toute connaissance de cause.

Au moment de l'accession d'Adolf Hitler au pouvoir, les communautés israélites d'Allemagne comptaient plus de quatre cent mille membres. Après l'effondrement du IIIe Reich on dénombra dix-sept mille cent seize Juifs, des vieillards en général, qui avaient miraculeusement survécu à la plus atroce persécution des temps modernes. Les autres avaient été systématiquement éliminés d'une patrie, la leur depuis des siècles, qu'ils avaient toujours servie avec dévouement et défendue avec honneur.

Cette extravagante entreprise, hors de l'échelle humaine, sera, à n'en pas douter, un des étonnements de l'histoire. Rien dans le passé ne la laissait prévoir, et s'il est désormais possible d'en démonter le mécanisme, elle ne s'explique que par un extraordinaire concours de circonstances.

De tous les pays d'Europe, l'Allemagne était celui qui avait été le plus accueillant et le plus libéral à l'égard des Juifs. Dès la fin de la guerre de Trente ans, alors que partout ailleurs ils étaient rigoureusement tenus à l'écart de la vie nationale, ils y occupaient des situations enviables et parfois même privilégiées. Il leur était enfin permis de sortir du domaine du commerce et de la banque, où ils avaient été confinés, pour aborder ces carrières intellectuelles auxquelles aspirent leur tempérament de méditatifs et leur aptitude au maniement des idées. En Saxe ils fréquentaient les universités, et, au milieu du XVIIIe siècle, Ephraïm Lessing, dans son œuvre célèbre *Nathan le Sage,* pouvait y plaider ouvertement leur cause. Dans le duché de Hesse ils étaient médecins, avocats, conseillers des princes. A Francfort, magnats de la finance, ils tenaient le haut du pavé. A Berlin ils étaient des citoyens considérés. A Hambourg on en comptait parmi les notables, même dans la caste patricienne des armateurs.

Cette Allemagne où, a-t-on dit, sévissait depuis le moyen âge un antisémitisme endémique et virulent a été le premier pays où des Juifs furent anoblis. C'est celui où des compositeurs comme Mendelssohn, des poètes comme Henri Heine, des sociologues comme Lassalle et Marx trouvèrent la plus large audience.

Avec l'ère libérale ils atteignirent leur plein épanouissement. Albert Ballin présidait la *Hamburg-Amerika* et Walther Rathenau, le puissant trust de l'électricité, A. E. G. Maximilien Harden émaillait de ses étincelantes chroniques la *Zukunft* et Haber remportait le prix Nobel de chimie. Mais, surtout, les Hohenzollern s'étaient faits les protecteurs des Juifs à travers le monde. C'étaient eux qui intervenaient avec le plus de détermination et d'autorité chaque fois qu'un pogrom éclatait en Russie, en Pologne ou en Roumanie. En France même, les fausses accusations qui pesaient sur le capitaine Dreyfus ne devenaient-elles pas vraisemblables puisqu'il était, prétendait-on, naturel que les Juifs eussent secrètement partie liée avec les Prussiens ?

Les choses se gâtèrent sous la malheureuse République de Weimar, infortuné régime né de la défaite, sincèrement décidé à liquider les séquelles de l'impérialisme, mais que sa pusillanimité et l'aveuglement des Alliés acculèrent à la faillite.

Et que de tragiques coïncidences ! La débâcle monétaire succédait à l'humiliation nationale, la subversion sociale entraînait la décadence des mœurs. Dans le maelstrom de l'inflation s'écroulait une société où le bourgeois n'était plus qu'un prolétaire et l'ouvrier, un chômeur en puissance. La démocratie naissait sous de bien mauvais auspices.

Et les Juifs ? Par tradition, ils étaient libéraux et démocrates et l'opinion publique les associait d'autant plus volontiers au régime en décomposition que la catastrophe paraissait les avoir exceptionnellement épargnés. Ils n'étaient ni officiers ni fonctionnaires et, par conséquent, ne subissaient pas, par répercussion, les conséquences de la détérioration de l'Etat. Ils n'étaient ni ouvriers ni paysans et échappaient aux effets de la dégradation de l'économie. Pour la plupart d'entre eux, c'était partiellement vrai. Sans doute le petit commerçant israélite connaissait-il comme les autres les fins de mois difficiles et l'employé joignait-il péniblement les deux bouts, mais, à côté de ces situations modestes, combien de réussites qu'on pouvait jeter en pâture à la malignité : hommes d'Etat, ils étaient mis en évidence avec Rathenau ; hommes de plume ou de théâtre, ils s'appelaient Eric-Maria Remarque, Jakob Wassermann, Stefan Zweig, Franz Werfel, Max Reinhardt ; hommes de science, philosophes, ils triomphaient avec Albert Einstein, le chimiste Hahn, depuis prix Nobel, le philosophe existentialiste Husserl.

Sur eux convergeaient ressentiments et rancunes. Aux préjugés d'une fraction de l'aristocratie et de la bourgeoisie s'ajoutaient les déceptions d'un peuple désorienté, prêtant une oreille complaisante à quiconque lui promettait la fin de ses terribles épreuves à quelque prix que ce soit.

En 1923 l'Allemagne avait atteint le fond de l'abîme quand Hitler lança sa propagande à l'emporte-pièce, dénonçant tout ensemble comme source de l'intolérable misère de la nation le « Diktat de Versailles », la république, les Juifs, trois entités qu'il était facile de mettre en accusation devant des hommes exaspérés par leur condition de désespoir.

Car pour l'immense majorité les Juifs n'étaient qu'une entité. Et les chiffres parlent ici d'eux-mêmes. Il n'y avait qu'un peu moins d'un demi-million de Juifs, groupés, au surplus, dans quelques grandes villes, perdus dans une masse de soixante-dix millions d'Allemands. La plupart, s'ils en avaient entendu parler, n'en avaient jamais vu. Ce qu'ils condamnaient sans l'ombre d'une justification, ce qu'ils haïssaient d'une haine totale et irrationnelle, c'était un mythe désincarné.

Un témoin, digne de foi puisqu'il a lui-même cruellement subi les rigueurs de la persécution, me racontait l'histoire suivante, qui serait burlesque si elle n'illustrait pas la plus dramatique des grandes convulsions humaines. Au cours de la campagne électorale de 1931, un orateur nazi pérorait dans une réunion publique à Altona, faubourg de Hambourg. L'assistance se laissait emporter par la brutale éloquence du propagandiste. Il arrivait à sa péroraison d'un sûr effet qui, généralement, soulevait l'enthousiasme.

« Les responsables de la défaite, les responsables de la

misère, les responsables de la décadence de l'Allemagne, ne les cherchez pas au loin, ils sont là partout présents, ils rôdent comme des hyènes affamées autour de vous, ce sont les Juifs. »

Alors une voix s'éleva, claire et grave :

« Oui, les Juifs et les marchands de bicyclettes. »

Les auditeurs, stupéfaits, se tournèrent vers le singulier interrupteur. L'orateur, décontenancé, exprima la surprise générale en demandant :

« Pourquoi les marchands de bicyclettes ? »

Et l'autre, calmement, de questionner à son tour :

« Pourquoi les Juifs ? »

Le nazi, complètement désarçonné, demeura bouche bée. La réunion se termina dans l'hilarité générale. Pour cette fois, l'assistance avait échappé à l'envoûtement.

Les moyens de propagande mis en œuvre par les services du docteur Goebbels furent d'une grossièreté incroyable. On n'avait jamais vu de Juifs ? Eh bien, on allait en montrer. Dans les théâtres, alors qu'un acteur déclamait des poèmes patriotiques, un couple caricatural, l'homme adipeux et luisant, le gilet surchargé d'une énorme chaîne de montre, la femme boudinée, frisottée, scandaleusement maquillée, s'agitait avec inquiétude. Quand, enfin, sur la scène, le récitant suppliait l'Allemagne de se réveiller et de secouer le joug de la juiverie, ils se levaient et disparaissaient sous les huées de la populace. C'étaient des figurants grimés pour jouer ce rôle grotesque.

Le cinéma, la radio, la presse furent mobilisés pour provoquer une véritable obsession. Des bandes frénétiques parcouraient les rues, terrorisant les craintifs, entraînant les hésitants.

Il est difficile aujourd'hui d'apprécier quelle fut la part de l'adhésion explicite et du consentement résigné, mais il n'est pas hasardeux de dire que la persécution dépassa de loin les objectifs que, mis à part une poignée de fanatiques et d'ambitieux gredins, les antisémites les plus déterminés s'étaient assignés.

Au début tout au moins, dans les classes les plus déshéritées, on voyait avec une délectation morose surgir une catégorie de parias plus malheureux que les plus malheureux. Quant aux intellectuels, qui, comme les Athéniens, en avaient peut-être assez d'entendre appeler Aristide le Juste, ils acceptaient de perdre sans lutte une bataille qu'ils auraient dû engager.

Cet antisémitisme légal qui donne, avec tant de violence, sa coloration au nazisme, l'homme de la rue en a-t-il mesuré toute l'atrocité ? On peut admettre qu'il demeura partiellement dans l'ignorance et, pris par d'autres préoccupations, affecta une certaine indifférence.

Etouffés par des lois impitoyables, privés de toute activité et, par conséquent, condamnés à la mort lente, les Juifs, brimés, humiliés, spoliés, furent contraints de s'expatrier, abandonnant leurs biens, leurs souvenirs, leurs horizons familiers. Mais il n'y eut pas de Saint-Barthélemy, pas d'exode spectaculaire.

On savait qu'il existait des camps de concentration; certes les Juifs étaient loin d'y être en majorité. Ils y côtoyaient des militants antifascistes, des criminels asociaux, des homosexuels, des souteneurs.

Et quand, à partir de 1934, l'opposition brisée mit provisoirement un terme à son activité, on s'accommoda de l'injustice puisqu'elle était devenue le sort commun, en feignant d'oublier ceux qui en avaient été les premières et les plus pitoyables victimes.

On rapporte que lorsque les autorités d'occupation firent visiter, contre leur gré, à des milliers d'Allemands les camps qui sont devenus si tristement célèbres, les hommes paraissaient frappés de stupeur et les femmes fondaient en larmes. Hypocrisie ? Peur des représailles ? Certainement pour quelques-uns, mais très probablement brusque révélation pour beaucoup d'autres qui n'avaient pu imaginer le monstrueux sadisme des tortionnaires, que la perspective de la défaite avait exaspérés.

Et, petit à petit, se découvrirent devant eux les aspects les plus répugnants du régime déchu, sa lâcheté et ses turpitudes et aussi l'horreur qu'il avait inspirée au monde entier. Ils comprirent qu'il ne suffisait pas de regretter, qu'il fallait réparer ce qui était réparable.

Que le gouvernement fédéral ait d'emblée proclamé que les victimes de la persécution raciale avaient droit à de justes indemnités, que les synagogues de Berlin, de Munich, de Francfort et de Stuttgart aient été reconstruites grâce à des fonds publics ne constitue pas en soi des manifestations indiscutables d'une conversion profonde. C'est l'attitude de la population et l'opinion des Juifs eux-mêmes qui éclaireront notre sentiment.

En sortant de la clandestinité ou en revenant de l'émigration les Juifs réintégrèrent, sans publicité ni ostentation, la grande famille dont ils avaient été chassés et qu'ils retrouvaient malheureuse et humiliée. Ce ne fut pas le retour en fanfare des enfants prodigues. Personne n'avait envie de tuer le veau gras. Trop de deuils, trop de ruines s'étaient accumulés au cours des années infernales. Les responsables se terraient quand ils étaient parvenus à échapper au châtiment ; les autres se retrouvaient épuisés par la terrible épreuve qui n'avait même plus de sens. Si l'on y pense souvent, on en parle le moins possible. Visiblement, tout le monde cherche à oublier.

D'après les estimations officielles, il y a maintenant plus de 30.000 israélites en Allemagne occidentale, répartis en 84 communautés, dont la plus importante est celle de Berlin-Ouest, qui compte 5.000 membres. L'accroissement est lent, mais constant. Il n'est pas facile d'effacer douze années d'existence passées à l'étranger, de liquider des intérêts matériels, de surmonter les obstacles administratifs. Actuellement, dans la seule ville de Munich, une centaine de Juifs, démunis d'ailleurs des papiers réguliers qu'ils n'avaient pas eu la patience d'attendre, sont en train de reconstituer les foyers détruits, sous la bienveillante égide des autorités.

Mais, au delà des statistiques, il y a les relations humaines. On attendait évidemment de la démocratie renaissante qu'elle réparât les injustices. Elle n'y a pas manqué. On compte des « persécutés raciaux » parmi les magistrats de toutes les instances judiciaires, même à la Cour suprême de Carlsruhe, où le docteur Katz préside la 1re Chambre ; parmi les chefs de service de la Haute Administration, comme le docteur Weidmann, qui dirige la Chambre de contrôle des finances de Hambourg; dans les universités, où les professeurs Horkheimer et Adorno ont repris leur enseignement.

Ce qui est encore plus probant, ce sont les trois cents avocats auxquels on apporte des causes à défendre, les cinquante médecins qui ont une clientèle, les trente journalistes qui remplissent dans les rédactions des fonctions souvent éminentes.

Le monde du théâtre subit le feu de la critique. Plus que tout autre, il est exposé aux manifestations du grand public, qui achète le droit d'applaudir ou de huer. Or M. Horowitz est directeur de l'Opéra de Munich et son premier metteur en scène est Fritz Körtner. A l'Opéra de Dusseldorf, où Oscar Straus est venu en 1948 triomphalement diriger *Rêve de Valse*, le premier chef d'orchestre est le professeur Eugen Szenkar et les rôles de basse comique sont tenus par Asâle Ollendorf. Le théâtre Gruendgens, qui passe à juste titre pour la première scène d'Allemagne, a largement ouvert ses portes à la belle comédienne Sibylle Binder, que les lois de Nüremberg avaient frappée, et à Berlin l'Ecole d'art dramatique s'appelle l'Ecole Max-Reinhardt.

Dans la vie politique, la participation des Juifs ou des « persécutés raciaux » n'est pas moindre. Au parti social-démocrate, ils remplissent d'importantes fonctions : ainsi M. Puszrat, directeur des services de presse, M. Neumann, leader syndicaliste, Mme Gotthelf, secrétaire générale des sections féminines. A l'Union chétienne démocrate, le docteur Schwarz-Libermann von Wahlendorf, qui s'annonce

LA SYNAGOGUE DE MUNICH a été entièrement reconstruite depuis la fin de la guerre aux frais du gouvernement bavarois.

franchement catholique et « persécuté racial », est chargé des relations extérieures. Il m'a affirmé que les communautés d'israélites pratiquants avaient apporté en bloc leur adhésion au parti du chancelier Adenauer.

Mais il y a mieux : outre les nombreux élus aux diètes de « pays » et aux conseils municipaux, il y a trois députés juifs au Bundestag : M. Peter Blackstein, journaliste, député de Hambourg ; M. Jacob Altmeïer, journaliste, député du Rheinland-Halz, Mme Jeannette Wolf, assistante sociale, député de Berlin. Ils appartiennent au parti social-démocrate. Deux autres au moins sont des « persécutés raciaux » : le professeur Boehm, de la C. D. U., et le docteur Arndt, du S.P.D.

Comment ne pas souligner la portée de ces actes de confiance réciproque, car c'en est un de solliciter les suffrages, et c'en est un autre d'investir, par un bulletin de vote introduit dans l'urne sous la garantie du secret, un concitoyen d'un mandat législatif. D'ores et déjà, les Juifs d'Allemagne ont obtenu une représentation parlementaire par la volonté du suffrage universel, qui s'est prononcé enfin souverainement.

Est-ce à dire que des soubresauts antisémites sont désormais impossibles ? En ce domaine, il serait imprudent de s'engager outre mesure, mais l'affaire Auerbach est une assez bonne pierre de touche. Cet Auerbach était un avocat israélite de Munich que les hitlériens avaient interné. Délivré par les Américains, l'homme, intelligent, entreprenant, audacieux, s'était introduit dans les tribunaux de dénazification, puis dans l'administration de l'Etat de Bavière, où il avait traité une impressionnante série d'affaires plus louches les unes que les autres. Convaincu de corruption et de concussion, il s'était suicidé en prison. Quelle occasion pour des agitateurs antijuifs d'ameuter l'opinion, de reprendre la propagande interrompue par la débâcle. Quelques-uns s'y hasardèrent. Leur échec fut total. « Voyez-vous, me disait à Munich le confrère qui me rappelait cette histoire, nos populations ont été traitées par l'homéopathie, le mal a été guéri par le mal. En Allemagne il n'existe même plus cet antisémitisme larvé, sournois qui sévit partout ailleurs dans le monde. »

L'OPINION internationale demeure cependant sur la réserve. Le *new look* allemand ne serait-il pas un vulgaire travestissement ? La réponse vient cette fois du pays que le destin a tragiquement fait juge et partie, de l'Etat d'Israël.

Dès sa fondation il entrait en relation avec le gouvernement fédéral, déposait son dossier et se faisait reconnaître comme ayant droit au nom des millions de victimes de la folie sanguinaire hitlérienne.

Le cabinet de Bonn, loin de se réfugier dans des artifices de procédure, entamait des négociations, offrait d'équitables indemnités, ouvrait d'importants crédits. Et c'est pourquoi du gros outillage industriel allemand est journellement débarqué sur les quais de Haïfa, et six navires de haute mer, dont deux transatlantiques, sont actuellement en construction sur les chantiers de Brême et de Hambourg pour le compte des compagnies de navigation israéliennes.

UN soir, à Erlangen, dans cette Franconie où le nazisme, sous l'influence de Julius Streicher, affecta son caractère le plus bestial, je me promenais avec un jeune médecin et je lui exposais les impressions que j'avais recueillies sur ce grave problème. Au moment où nous passions au pied de la statue du margrave de Brandebourg-Bayreuth, fondateur de la célèbre université, il m'arrêta par le bras.

« Nous sommes dans une ville belle et prospère, fondée par les huguenots français, comme vous vous en êtes peut-être aperçu. Ici les gens s'appellent Mengin, Dufour, Meunier. Croyez-moi, si Louis XIV avait pu se rendre compte du mal qu'il allait faire à son pays, jamais il n'aurait révoqué l'Edit de Nantes. »

LA PLACE DU DOME A FRANCFORT-SUR-LE-MAIN. AVANT 1939 (CI-DESSUS), PENDANT LA GUERRE, VERS 1944 (A GAUCHE), ET AUJOURD'HUI (A DROITE).

AUTOUR de la magnifique cathédrale de Francfort, les charmantes maisons de style médiéval, rasées par les bombardements, ont fait place à des corps de bâtiments de conception moderne. Les architectes allemands ne veulent pas être des pasticheurs. Ils se rappellent qu'au moyen âge on disait de l'imitateur qu'il n'a pas d'âme et que le véritable maître d'œuvre est un créateur.

LE PAYS OU LE NÉON EST UN CACHE-MISÈRE

J'ARRIVAI à Cologne, par le train électrique de Bonn, à la nuit tombée. Au-dessus de moi, la cathédrale s'élançait et se perdait dans le ciel noir. Je la contournai. Sur la place du Dôme débouchaient trois rues que la profusion du néon reflété sur le macadam humide rendait presque aveuglantes. Il n'était pas nécessaire de choisir. C'était indistinctement, et sur des centaines de mètres, la même succession de vitrines brillamment éclairées, d'enseignes lumineuses provocantes. A cette heure tardive, si beaucoup de magasins étaient fermés, les devantures demeuraient visibles, lampes et réflecteurs allumés. De toute évidence, on prodiguait la lumière sans intérêt commercial ou publicitaire, pour le plaisir de donner à la rue un aspect agréable. J'en faisais la remarque à mon cicerone, qui se contenta de répondre : « Vous comprendrez demain matin. »

Je compris, en effet. Ce que j'avais pris pour un Broadway en miniature n'était qu'une longue théorie de baraques foraines habilement agencées, de rez-de-chaussée découronnés. De loin en loin se dressaient un immeuble neuf ou épargné contre toute logique, le porche d'une église ou la façade d'un monument. La nuit, l'illusion était complète, mais l'impitoyable soleil interdisait au néon de jouer dans la journée son rôle de cache-misère.

Dans le centre de la ville, hors quelques artères principales, il n'y a plus de rues ; la chaussée quelquefois a été rétablie, mais, autour, de grands espaces nus, sommairement déblayés, attendent toujours l'ouverture des chantiers.

POURTANT on a beaucoup travaillé en Allemagne. En 1953, plus de 500.000 logements ont été construits, contre 150.000 en France, mais il faut avoir vu, pour se rendre compte de l'étendue de l'effort qui reste à accomplir, l'ampleur des destructions. Les statistiques ici ne mentent pas. Sur le seul territoire de l'Allemagne fédérale, 2.400.000 habitations avaient été rasées, 2.500.000, gravement endommagées, ce qui représente 22 % du patrimoine immobilier national. Calculé d'après les mêmes éléments, ce taux est de 4 % pour la Hollande et l'Italie, 3 % pour la France, 2 % pour la Belgique et la Grande-Bretagne. *En d'autres*

SUR LES CHANTIERS de construction, les équipes se relaient jour et nuit et même, parfois, pendant les jours fériés.

termes, l'Allemagne a été sept fois plus détruite que la France, onze fois plus détruite que l'Angleterre. Si l'on ajoute qu'elle avait à pourvoir à l'installation de dix millions de réfugiés et d'expulsés, on comprend mieux pourquoi elle n'a pas encore pu rattraper son retard initial.

Elle y parviendra, à n'en pas douter. Non pas, comme on pourrait être tenté de le croire, parce qu'elle met en œuvre des moyens exceptionnels ou des procédés inusités, parce que des équipes travaillent parfois la nuit à la lueur des projecteurs ou se relaient dimanches et jours fériés, mais parce qu'un audacieux système de crédit vivifie le bâtiment, qui n'a pas besoin d'être rentable pour être édifié.

C'est un fait indéniable qu'on trouve beaucoup d'argent pour la construction d'habitations. Sur un même devis l'entrepreneur peut avoir simultanément recours aux caisses de l'Etat fédéral, aux caisses des « pays », aux Assurances sociales, au capital privé.

Quant aux indemnités auxquelles auraient pu prétendre les propriétaires sinistrés, elles se résolvent en bonifications d'intérêts ou en exonérations d'impôts. Sans doute la collectivité n'a-t-elle pas délibérément contesté leurs droits, mais elle les a justement ramenés au dénominateur commun des malheurs nationaux : certains ont perdu des êtres chers, un bras ou une jambe ; d'autres, chassés de leurs foyers, ont dû abandonner tous leurs biens. Il était matériellement impossible d'examiner avec équité chaque cas particulier. Le problème, à cause même de sa gravité, s'est trouvé très simplifié.

Je ne me suis pas penché sur les bilans de la Banque fédérale ni sur les budgets de ces années récentes, mais je me souviens de l'expérience décisive du *Rentenmark* et des théories qui avaient cours outre-Rhin. Selon les économistes de l'école de Schacht, une circulation fiduciaire peut être sainement gagée par les richesses foncières ou immobilières de la nation. Chaque maison achevée, qui au surplus est source de revenus, constitue une valorisation du patrimoine allemand. La subvention ou le crédit qui l'ont fait surgir de terre, ne doivent pas être assimilés à une inflation puisqu'ils se consomment en créant une contre-partie positive.

Sans doute pourra-t-on épiloguer longtemps sur l'orthodoxie de la solution, mais les résultats déjà acquis permettent d'affirmer qu'en cette occurrence la fin justifie les moyens.

« Nous étions tenaillés par la nécessité, m'expliquait ce fonctionnaire du ministère de la Construction, il fallait

LA RENAISSANCE économique allemande est stupéfiante. Hambourg est redevenu le premier port de l'Europe septentrionale.

bâtir et bâtir vite, ou se résoudre, dans le rude hiver de chez nous, à coucher à la belle étoile. Tout le monde a mis la main à la pâte, qui pour déblayer, qui pour transporter gravats et matériaux, qui pour construire. Peut-être est-ce de cette période qu'est née la conception du logement service social, dans une large mesure indépendant de la servitude du capital investi. Et je considère que les conséquences politiques en ont été incommensurables.

— Le gouvernement au pouvoir a tiré profit de ces réalisations et c'est, en effet, assez naturel.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je pensais plutôt à l'élimination parlementaire du communisme et du nazisme. »

Il me désigna une carte d'Europe appendue au mur.

« Regardez cette carte d'Europe. Il n'y a pratiquement plus de communisme dans les pays scandinaves, en Angleterre, en Hollande, en Belgique, en Suisse, en Allemagne. Pourtant le prolétariat industriel et agricole y est aussi nombreux qu'ailleurs et les antagonismes de classe, souvent plus accusés. En revanche, il sévit en France, en Italie, en Grèce, virtuellement en Espagne. Ne remarquez-vous pas que cette répartition coïncide curieusement avec la carte du logement ?

— C'est incontestable.

— Il ne s'agit pas, notez-le bien, d'un manque de combativité ou de maturité des classes ouvrières en cause. L'âpreté des revendications sociales n'y est pas atténuée, mais l'homme mal logé, détaché de sa cellule familiale, éprouve davantage le besoin de se réfugier dans le rêve. Quand le mirage luit loin au delà des frontières, dans le paradis soviétique, le rêve s'appelle communisme ; quand la projection s'oriente vers un passé inconnu, dans le haut moyen âge coloré comme une figurine de Nüremberg, il s'appelle nazisme. La maison terminée, le foyer retrouvé, les phantasmes s'évanouissent, les mythes disparaissent. L'homme ne se sent plus étranger à la communauté. Il reprend contact avec cette réalité qu'est la nation. »

L'hypothèse est peut-être audacieuse, mais, à la réflexion, elle ne laisse pas d'être impressionnante.

On prétend, souvent à tort, que les Allemands se sont généralement contentés de bâtir des immeubles rudimentaires, destinés sans doute à faire face à une situation exceptionnellement sérieuse, mais qu'ils tomberont en ruine avant quinze ans. C'est absolument inexact.

CONSTRUCTIONS publiques et privées surgissent, conçues dans un style sobre et aéré, libéré des mauvais exemples de l'ère hitlérienne.

Les logements sociaux sont en effet des habitations assez analogues à celles dont l'abbé Pierre, soutenu par une grande partie de l'opinion française, demande la construction. Leur prix de revient est très bas et entièrement couvert par des fonds publics. La préfabrication et la rationalisation sur les chantiers ont été poussées à outrance ; ces logements sont, en tout cas, d'une solidité et d'un confort suffisants.

Les logements type H. L. M. bénéficient d'importantes exonérations fiscales. Ils sont très comparables aux H. L. M. construits en France.

Enfin les habitations à financement libre sont favorisées par les bonnes dispositions du marché des capitaux.

Quoi qu'il en soit, on commence, en petit nombre évidemment, à trouver des appartements à louer.

Les ventes d'appartements, en effet, ne remportent qu'un succès restreint. En revanche, on pratique couramment l'avance sur loyers. L'exemple suivant m'a été signalé à Bonn. Pour un appartement trois pièces, cuisine, salle de bains, dont le loyer mensuel est de 130 marks — 11.000 francs environ — le propriétaire constructeur, en vue de mettre à l'aise sa trésorerie, demande au candidat locataire une avance de 5.000 marks, soit 425.000 francs, remboursable en cent mois, à raison de 50 marks par mois. Pendant cette période le locataire ne paiera donc que 80 marks, soit 6.800 francs par mois. Il n'y a pas d'intérêts.

La simplicité du procédé, qui a donné d'excellents résultats, mérite qu'on y réfléchisse. Les entrepreneurs allemands n'ont pas l'habitude de faire des fautes de calcul.

L'ARCHITECTURE allemande a ses lettres de noblesse. Au début du siècle, Messel, Olbrich, Behrens, Gropius furent des novateurs de grand talent, mais l'ère hitlérienne brisa cet élan prometteur. Hitler, qui avait raté sa carrière d'architecte, n'avait pas abdiqué toute prétention en cette matière. Son mauvais goût aurait longtemps été gravé dans la pierre si la plupart des édifices construits sous son égide n'avaient été rasés par les bombes. On pouvait néanmoins redouter son influence posthume, le pastiche pseudo-gothique ou néo-classique érigé à la hauteur d'un art, le démesuré posant à la grandeur.

Fort heureusement, il n'en a rien été. Les artistes allemands n'ont eu aucune peine à briser l'autarcie intellectuelle à laquelle ils avaient été condamnés, sinon d'inspiration, du moins de conception. Ils se sont rappelé qu'au moyen âge on disait de l'imitateur qu'il n'a pas d'âme et que le maître d'œuvre digne de ce nom est un créateur.

Si des monuments simplement endommagés ont été restaurés avec respect et ferveur, on n'a pas hésité à « repenser » le paysage chaque fois que les circonstances permettaient de partir sur nouveaux frais. A Francfort, à Munster, à Cologne, des réalisations, qui sont à donner en exemple, ont vu le jour.

Les architectes allemands ont devant eux une longue période de travail intense. Ce qu'ils ont déjà produit force l'estime et parfois même l'admiration.

LA JEUNE LITTÉRATURE,

qui se cherche, et le théâtre sont parcourus de grands courants cosmopolites.

PENDANT une génération au moins, la littérature et le théâtre allemand affronteront cette contradiction en apparence insoluble : des auteurs dont l'inspiration n'est pas tarie, mais qui prend naturellement sa source, cette inspiration, dans les souvenirs des années noires, et un public, saturé de malheurs et de perspectives lugubres, qui cherche l'évasion dans la lecture et le spectacle.

L'OPERA DE DUSSELDORF a somptueusement monté « le Sacre du Printemps » de Strawinsky. Comme les scènes dramatiques, les théâtres lyriques sont largement ouverts aux chefs-d'œuvre étrangers. Chorégraphie : Yvonne Georgi ; direction musicale : prof. Eugen Szerkar ; décoration : Dr Heinz Beisker.

J'ai interrogé à ce propos un des dirigeants du théâtre Gründgens, à Dusseldorf, m'étonnant de voir à l'affiche tant de pièces du répertoire classique ou étrangères. Il frappa du plat de la main un grand classeur et me dit :

« Il y a là-dedans de très bonnes choses. Ce n'est pas jouable actuellement. »

Faudra-t-il attendre une décennie pour avoir la révélation de ces trésors cachés ? Ou peut-être l'avenir immédiat de la jeune littérature allemande est-il dans l'édition à l'étranger ? On prétend en effet que le tirage des œuvres traduites l'emporte de beaucoup sur celui des ouvrages diffusés dans la langue d'origine, ce qui constitue, pour le moins, une singularité.

Après douze années d'interdictions et de censure, on imaginait que les Allemands se jetteraient sur les œuvres de l'émigration comme sur des fruits jusqu'alors défendus. Il n'en a rien été. Le public s'est aventuré avec précaution dans un domaine qu'il ne connaissait pas ou dont il

avait été trop longtemps écarté pour n'en avoir pas oublié les détours. En d'autres termes, il est reparti à la découverte.

Avec le recul du temps, aggravé par une inévitable confusion intellectuelle et morale, un singulier reclassement s'est effectué dans l'esprit des lecteurs. Ainsi un écrivain comme Alfred Doeblin, dont *Berlin Alexanderplatz* avait été un immense succès, n'a plus retrouvé audience malgré des œuvres de valeur comme *le Pays sans mort* (Das Land Ohne Tod) et *November 1918*. Jacob Wassermann, un des romanciers les plus féconds de l'entre-deux-guerres, est aussi démodé que Paul Bourget.

En revanche, le *Chant de Bernadette* (Lied von Bernadette), de Franz Werfel, et *le Monde d'hier* (Die Welt von getern), de Stefan Zweig, ont connu une très honorable diffusion.

UNE période de stérilité relative en littérature n'est jamais qu'une période de transition. Il n'est pas douteux qu'on écrit beaucoup en Allemagne et que la qualité, si elle ne s'impose pas encore, est sous-jacente. Le défaut commun des ouvrages actuellement publiés est l'excès : abus de l'abstraction, hermétisme, symbolisme. C'est la faiblesse ordinaire des talents qui attendent confirmation.

On notera cependant à titre d'exemples : *Das unauloeschliche Siegel* (le Sceau indélébile), d'Elisabeth Langgaesser ; *Die Jeromin kinder* (les Enfants Jeromin), d'Ernst Wiechert ; *Die Stadt hinter dem Strom* (la Ville au delà du fleuve), d'Hermann Kasack, Ernst Jünger et Gootfried Benn. Et pour mémoire, parce qu'ils participent autant du reportage que du roman : *Stalingrad* et *Moscou*, de Théodor Plievier, et *le Questionnaire*, d'Ernst von Salomon.

QUE trouve-t-on chez le libraire ? Regain des grands classiques que le lecteur redécouvre avec une joie toute neuve, attraction de la littérature étrangère. En devanture, plus des trois quarts des livres exposés sont des traductions. A côté des Américains et des Anglais, Gide, Mauriac, Proust, Montherlant tiennent honorablement leur place.

Ce cosmopolitisme est encore plus accentué au théâtre, et ici les Français bénéficient d'une cote d'amour très élevée. N'a-t-on pas déjà joué un répertoire divers et étendu, où figurent : Jean-Paul Sartre (*Huis-clos, les Mains sales*), Jean Anouilh (*Médée, Antigone, Colombe*), Jean Giraudoux (*Ondine, Intermezzo, la Folle de Chaillot, Amphitryon 38, Electre, la Guerre de Troie n'aura pas lieu*), Albert Camus, Jean Cocteau (*Bacchus*), Paul Claudel (*le Soulier de satin*), Georges Bernanos (*le Dialogue des carmélites*), Marcel Pagnol, Marcel Achard.

LA pensée occidentale exerce désormais son influence croissante jusqu'à la ligne de démarcation, comme si une puissante aimantation attirait l'Allemagne vers les rives atlantiques.

« Remarquez, me disait un professeur de l'enseignement technique que j'avais rencontré dans le train de Hambourg,

LES DIRECTEURS préfèrent des valeurs sûres aux audaces plus ou moins heureuses de la nouvelle génération. Et parmi les classiques, la délicate inspiration de Mozart supplante souvent les puissantes harmonies wagnériennes. « Cosi fan tutte » tient l'affiche depuis plusieurs saisons. De gauche à droite : Hilla Oppel (Despina), Hanna Ludwig (Dorabella), Kurt Gester (Guglielmo), Valerie Bak (Fiordiligi), Gottfried Riedner (Ferrando), et, au-dessus, Helmut Fehn (Don Alfonso).

LES AUTEURS FRANÇAIS bénéficient d'une évidente cote d'amour. Voici Adolf Bell et le célèbre Gustav Grüdgens dans « Bacchus », de Jean Cocteau.

les infiltrations latines, de plus en plus nombreuses. Même notre graphie et notre orthographe s'en ressentent. Non seulement nous avons abandonné nos caractères gothiques, mais même une lettre barbare comme le *K* cède la place au *C*, qui donne une impression moins agressive. Vous trouverez par exemple sur les enseignes l'orthographe *Credit* et *Commerz* pour *Kredit* et *Kommerz*.

— C'est en effet assez singulier.

— Les formes cubiques, les arêtes vives de nos machines et de notre ameublement s'infléchissent, s'adoucissent. Le noir, qui était notre couleur de prédilection, n'envahit plus notre vie quotidienne. Ce ne sont pas des changements sans causes. Ils expriment, j'en suis persuadé, une évolution des goûts et des mœurs. »

MONTAGNES, forêts, lacs alpestres, quel cadre merveilleux pour une industrie touristique en pleine renaissance !

LE TOURISME

peut apporter sa contribution à une meilleure entente entre les peuples

La perméabilité de l'Allemagne aux influences extérieures a pour corollaire l'afflux des étrangers, qu'on rencontre en grand nombre jusque dans les plus modestes localités. L'occupation est actuellement presque invisible et, apparemment, elle n'entrave en rien le cours normal de l'existence. Ces voyageurs, qui parlent l'anglais ou le français, ce ne sont ni des militaires en civil ni des fonctionnaires, mais des hommes d'affaires et des touristes.

Car le tourisme est en train, ici comme ailleurs, de prendre place au tout premier rang des activités nationales. L'attrait des horizons nouveaux, le besoin d'évasion ne sont pas d'hier, mais, très longtemps, seule une minorité de privilégiés pouvait se permettre d'aller chercher une détente au delà des frontières. Il serait d'ailleurs inexact d'attribuer l'abdication des autres à des causes purement pécuniaires. L'esprit casanier est lié à une certaine timidité devant la découverte et l'innovation, à un défaut de curiosité ; le goût du voyage et l'envie de l'entreprendre sont des grâces d'état.

Ce qui frappe l'observateur quand il se penche sur le tourisme de notre temps, c'est, avec son extension à toutes les classes sociales, l'extrême diversité de ses ressources. Un centre touristique n'est plus nécessairement une station balnéaire ou climatique, avec ses palaces et son casino, une plage réputée. L'intérêt s'est dispersé et s'étend maintenant au paysage agréable, à la petite ville pittoresque, ou même à la bourgade qui procure, grâce au dépaysement, le délassement que le rythme de la vie moderne rend, chaque jour davantage, plus indispensable.

A cet égard, l'Allemagne offre des possibilités incomparables. Il est peu de pays qui présentent plus de variété, non seulement dans le cadre, mais dans les mœurs, les coutumes, en un mot, dans l'ambiance. Au fil des kilomètres, on éprouve l'impression moins de changer de province que de traverser des pays foncièrement différents.

La géographie y contribue pour une grande part. Les vastes plaines du Nord et de l'Ouest contrastent avec les profils montagneux du Sud.

Ici les cours d'eau, qui impriment leur caractère au relief, sont calmes et apaisants. Là ils sont torrentiels et évoquent la vie impétueuse et l'aventure. On pourrait y lire à livre ouvert l'histoire des belles cités marchandes du Rhin, du Main ou du Neckar à côté des féeries de la Harz ou des légendes de la Souabe. C'est pourquoi le voyageur est tenté d'y abattre de longues distances. Les trains sont propres, rapides, relativement peu coûteux. Sur les grands parcours, il y a des wagons-lits pour les trois classes, moyennant un supplément minime. Les wagons-restaurants sont excellents.

Les routes, très bien entretenues, empruntent souvent des parcours pleins d'agréments. A l'étape, l'hôtel est toujours confortable et, selon la catégorie, le prix d'une chambre variera de 4 à 15 marks (de 325 à 1.250 francs).

Quant aux repas, copieux et parfois, même pour un palais

LA VIE CHAMPETRE offre au voyageur des visions agrestes d'une grande sérénité. On découvre souvent, autour de petites auberges enfouies dans la verdure, de charmants et bucoliques spectacles. Délassement ? Evasion ? Les deux sans doute.

français, très savoureux, ils reviennent à 3 marks dans un restaurant moyen, à 5 marks dans un restaurant coté. Il est difficile de déjeuner dans un établissement de luxe pour plus de 10 marks.

Mon propos n'est pas de décrire, fût-ce sommairement, les itinéraires fameux des bords du Rhin ou de la Forêt-Noire, les villes hanséatiques ou les métropoles grand-ducales. Les uns et les autres méritent, à des titres divers, le dérangement, mais, en revanche, on n'insistera jamais assez sur les conséquences incommensurables de la multiplication des contacts humains.

Le jour où l'on se persuadera que les plus graves difficultés internationales sont à base d'incompréhension et de malentendus, on appréciera mieux l'effort qui reste à accomplir pour abattre les barrières morales par la vertu des rencontres.

Or, si la proportion des touristes américains en Allemagne a doublé par rapport à l'avant-guerre, si les Scandinaves s'y rendent en nombre, chaque année, croissant, les Français et les Anglais fournissent aux statistiques des chiffres à peu près constants. D'ailleurs, du côté allemand la retenue est très analogue, et les jeunes routiers, notamment, piétinent devant les poteaux frontières.

On signale sans doute d'intéressantes tentatives, des assemblées considérables, comme le congrès européen qui a eu pour théâtre la Lorelei, les réalisations des auberges de la jeunesse, qui prodiguent généreusement l'hospitalité du toit et du cœur.

Mais, bien qu'aucun incident notable ne puisse justifier la question teintée d'un peu d'inquiétude, on m'a souvent demandé : « Comment serons-nous accueillis en France, non pas dans les palaces, que nous ne fréquentons pas, non pas dans les bars à la mode, mais à la campagne, autour des cités ouvrières, où nous voulons entrer en rapport avec votre peuple ? Comment pourrons-nous expliquer notre présence ? Avons-nous une chance d'être crus quand nous manifesterons les sentiments que nous éprouvons aujourd'hui ? »

Il est évident que ces hésitations s'expliquent parfaitement, mais il est clair également qu'elles doivent être surmontées, dans l'intérêt commun. Est-ce affaire de propagande ? Est-ce affaire d'organisation ? Ce qui est certain, c'est qu'un élan spontané est actuellement freiné par les souvenirs d'un passé atroce, mais dont, précisément, on n'évitera la répétition qu'en renouvelant l'atmosphère, en préparant méthodiquement l'avenir.

En France, cet ensemble de problèmes est trop souvent traité avec insouciance ou, plutôt, une fraction notable de l'opinion se refuse à les aborder. Ce n'est pas une solution. L'attitude adoptée au cours des années prochaines sera déterminante. Ignorer un écueil n'est pas l'éviter.

En Allemagne, on fait assaut de bonne volonté, avec une sincérité qui n'exclut pas les maladresses. Oublier un événement, plus vivace dans la sensibilité populaire que dans les annales, n'est pas l'effacer.

Mais il serait aussi vain de prétendre ignorer ce qui, malheureusement, a été que d'y revenir à tout propos, au risque de s'engager dans une impasse.

Ces précautions prises, le dialogue doit se poursuivre, et l'expérience a déjà prouvé qu'il peut donner des résultats fructueux.

A condition, toutefois, de délimiter prudemment le débat pour ne pas tomber dans les chausse-trapes qui bordent dangereusement la route.

POUR ÉVITER QUELQUES ÉCUEILS sur la route commune

Tristan Bernard prétendait que pour discuter utilement il fallait être préalablement d'accord. Qu'on y réfléchisse ; sous l'apparente boutade se cache une observation très pertinente : pour atteindre plus sûrement un but, ne vaut-il pas mieux déblayer la route que s'enfoncer dans les marécages du malentendu ?

Si le but est l'Europe, c'est-à-dire une cohabitation paisible et une coopération fructueuse d'un certain nombre de pays et, singulièrement, de la France et de l'Allemagne, il demeure quelques écueils qu'on évitera d'autant plus facilement que leur existence aura été mieux révélée.

Pour les Allemands :

1° Ils ne doivent pas perdre de vue que la France n'a pas oublié. L'occupation — qui a été une occupation de guerre — est restée un souvenir vivace et atroce. Sans doute s'atténuera-t-il avec le temps. Encore faut-il se persuader qu'on ne brûlera pas les étapes ;

2° Ils doivent se pénétrer de l'idée que la France, non sans restrictions, peut s'entendre avec une Allemagne démocratique et pacifique dans la mesure où elle a définitivement rompu avec le monstrueux passé hitlérien. Je n'ai pu me défendre d'une sourde irritation chaque fois que j'ai entendu critiquer Roosevelt, auquel on impute, à la lumière des événements politiques actuels, la responsabilité de la capitulation sans conditions. Fallait-il donc négocier avec les complices de Hitler, au risque de sauver l'idéologie nazie ? L'Europe n'est aujourd'hui capable de se dresser contre la violence que parce qu'elle a effectivement éliminé les vestiges de l'hitlérisme ; le postulat est la base fondamentale de tout accord sincère ;

3° L'intention de renoncer à tout recours à la guerre, fût-ce pour reconquérir les territoires perdus à l'Est, doit être confirmée. Le temps panse toutes les blessures. Le précédent de la transplantation des populations grecques d'Asie Mineure est un exemple qu'on peut mettre en évidence.

Pour les Français :

1° Ils doivent définitivement se convaincre — parce que c'est la vérité — que tous les Allemands n'ont pas participé aux abominations du régime hitlérien, que parmi ceux qui ont été entraînés beaucoup ont agi par veulerie ou par ignorance ;

2° Ils doivent se défaire d'un curieux complexe collectif. Aucun d'entre eux, individuellement, ne se juge inférieur à un Allemand, moins apte à triompher des difficultés que multiplie l'existence. Mais il doute de ses compatriotes, et dès qu'il pense au pluriel il redoute la comparaison avec les peuples d'outre-Rhin. C'est, pour une grande part, un effet d'optique. Même si c'était vérifié — et ça ne l'est pas — n'y a-t-il pas des différences de rendement de département à département, d'entreprise à entreprise ? L'effort consiste précisément à affronter l'éventuelle compétition et à triompher ;

3° Le raisonnement se transpose sur le plan économique avec la même marge d'erreur. Il est vain, par exemple, de mettre en parallèle les conditions d'exploitation des bassins miniers du Nord et de l'Est avec celles de la Ruhr. Dans le cadre d'une Europe unifiée, le problème « fonctionnel » se posera en termes tout différents. Ne pourrait-on pas d'ailleurs soulever les mêmes objections à propos des mines du Nord et de la Loire ? La gestation sera sans doute longue et parfois douloureuse, mais pour nos petits-enfants existe-t-il vraiment une autre solution ?

De toute façon, à prendre des risques, il est plus digne d'un grand pays de le faire avec détermination et courage.

Lors de sa visite à Paris la jeune reine Elizabeth II d'Angleterre a déclaré : « J'aime mieux me tromper par excès de confiance que par excès de méfiance. »

Qu'on médite cet acte de foi. Il n'est pas, en effet, d'autre voie pour échapper à la médiocrité et à la routine, pour réaliser une des grandes idées du siècle.

LE MAITRE VERRIER, M. Max Ingrand, présente les vitraux dont il est l'auteur à S. Em. le cardinal Feltin (à droite sur la photographie). L'archevêque de Paris prit à cette visite un vif intérêt et félicita l'artiste de cette réalisation.

LA FAÇADE DE L'EGLISE SAINT-PIERRE. Celle-ci s'élève, modeste, sur une petite place en haut de la colline. Elle a été souvent restaurée, mais elle garde encore certaines parties du XII[e] siècle.

A SAINT-PIERRE DE MONTMARTRE

En souvenir de son épouse un industriel a permis au maître verrier Max Ingrand de garnir de vitraux modernes l'un des plus anciens sanctuaires parisiens.

UN ASPECT INACCOUTUME de Saint-Pierre de Montmartre. Cette curieuse vue a été prise de la tour du Sacré-Cœur tout proche qu'on voit sur la photographie en haut de la page.

LES vitraux de Saint-Pierre de Montmartre ont une histoire émouvante et qui mérite d'être contée. Au début de l'année 1952 un important industriel parisien, M. Demarest, perdit sa femme. Elle avait été pour lui non seulement la plus affectueuse compagne, mais, dans ses affaires, une collaboratrice de tous les instants. La cérémonie funèbre eut lieu à Saint-Pierre de Montmartre. Depuis, M. Demarest vint plus d'une fois se recueillir dans la vieille église et, constatant que les verrières ne laissaient passer qu'une lumière crue donnant aux gens et aux choses un aspect blafard, il conçut le projet, en souvenir de son épouse, de garnir de vitraux le vénérable sanctuaire.

Il s'ouvrit de ses intentions au curé de la paroisse. L'architecte urbaniste de Montmartre, M. Charpentier, consulté, encouragea fort le projet. Il fallait l'approbation des Beaux-Arts. Elle fut sans peine obtenue et l'artiste choisi pour l'exécution des vitraux, M. Max Ingrand, trouva dans les services administratifs un concours vigilant et sympathique.

Nous avons de la chance, nous qui nous consacrons à la rénovation du vitrail, dit M. Max Ingrand. L'inspecteur général des Beaux-Arts, avec lequel nous sommes en rapports constants — il porte, il est vrai, un nom prédestiné puisqu'il s'appelle Jean Verrier — est pour nous le meilleur conseil et le plus ferme soutien. Non seulement, c'est un érudit qui connaît à fond l'histoire et la technique du vitrail — il fut l'organisateur de la récente et admirable exposition de vitraux du Pavillon de Marsan — mais il s'intéresse

LE VENERABLE SANCTUAIRE de Saint-Pierre-de-Montmartre a été transformé par le remplacement des vitraux blancs par des vitraux de couleurs. La lumière que diffusent ceux-ci crée une atmosphère éminemment propre au recueillement. Le maître verrier Max Ingrand a su prouver en composant ce décor que l'art contemporain peut parfaitement s'accommoder de l'architecture médiévale. Les nouveaux vitraux de Saint-Pierre forment un tout harmonieux avec les vieilles pierres chargées d'histoire. Ci-contre, une vue intérieure de l'église.

LA FENETRE CENTRALE du chœur représente la Crucifixion. Cette scène est encadrée par les images de deux saints. D'un côté (à gauche), l'apôtre saint Pierre, patron de la paroisse. A droite, saint Denis, dont Montmartre vit le martyre. Un autre vitrail est dédié à la gloire de sainte Geneviève, patronne de la capitale.

L'ARTISTE A FAIT un large usage, pour ses compositions, de motifs symboliques. Ainsi la vie de saint Pierre est-elle figurée par des dispositions ornementales qui suggèrent les principaux épisodes de cette existence. La vocation du saint est évoquée dans le vitrail ci-contre.

à tous les efforts nouveaux pour les encourager et les guider.

M. Max Ingrand ne rend pas seulement hommage à l'appui actif de M. Verrier. Il tient aussi à souligner la discrétion de M. Demarest. Ah ! qu'on est loin avec celui-ci des mécènes qui ordonnent, corrigent, gourmandent et sont résolus à faire prévaloir leurs propres vues. M. Demarest s'est gardé de toute intervention et n'a émis qu'une demande bien touchante : que sa femme figurât dans le vitrail de la Crucifixion. C'est pourquoi, le prénom de la défunte étant Marguerite, l'artiste a représenté sous ses traits sainte Marguerite. Ainsi est renouée la tradition qui, chez les maîtres d'autrefois, plaçaient les donateurs dans un angle du tableau.

Un premier thème fut indiqué à M. Max Ingrand. Il eût abouti à une imagerie historique que l'artiste repoussa. Aidé par deux éminents spécialistes de l'art sacré, le chanoine Guillou, de Laval, et Dom Henry Delaborde, il lui substitua un autre thème, mieux approprié à l'esthétique actuelle qui réserve à la symbolique une large place. En parlant d'art sacré, M. Max Ingrand souligne combien fut utile et efficace l'action du R. P. Couturier qui vient de disparaître.

Oh ! ce n'est pas que les vitraux de Saint-Pierre de Montmartre furent accueillis sans récriminations. Un jour que le maître verrier les présentait à diverses personnalités, une dame, délaissant le catéchisme qu'elle faisait répéter aux enfants, l'apostropha sans ménagement. Aujourd'hui l'effet de « choc » produit par la nouveauté est passé et les paroissiens de la Butte ne s'effarouchent nullement.

Pas plus sans doute que ne s'effaroucheront dans quelque temps les paroissiens de Sainte-Marguerite, la jolie plage normande proche de Varengeville. Car M. Demarest a décidé de confier à Max Ingrand le soin de garnir les baies de la belle église du XII[e] siècle. Et, là encore, dans un coin de vitrail, reparaîtra l'image de l'épouse présente à chaque minute à son affectueuse piété.

Roger DARDENNE.

M. DEMAREST, le donateur, s'entretient avec le curé de Saint-Pierre. C'est grâce à sa générosité que l'église reçut les vitraux dont elle s'orne. Sur l'un d'eux figure, sous les traits de sainte Marguerite, l'épouse de M. Demarest, qui fit ce don en souvenir d'elle.

« TU ES PIERRE et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise », tel est le thème de ce vitrail symbolique.

LES NOUVEAUX VITRAUX DE LA VIEILLE ÉGLISE

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

C'EST l'un des lieux les plus vénérables de Paris. Dès les temps mérovingiens une église s'élevait au sommet de la colline. Une chapelle puis une abbaye bénédictine furent construites un peu plus bas, à l'emplacement qui, selon la tradition, avait vu le martyre de saint Denis et de ses compagnons. L'abbatiale, consacrée en 1147 par le pape Eugène III, en présence de saint Bernard, est devenue l'église paroissiale Saint-Pierre-de-Montmartre. Les restaurations et reconstructions ont été nombreuses, mais on y trouve des parties, notamment l'abside et les absidioles, qui datent du XII[e] siècle. L'intérieur de l'église est l'un des plus émouvants qui soient à Paris.

Quand il fut décidé de remplacer les vitraux blancs de Saint-Pierre-de-Montmartre par des vitraux de couleurs d'un esprit moderne, beaucoup ont tremblé. La rencontre si périlleuse de l'art présent et des arts du passé n'allait-elle pas mener à une catastrophe ? Avait-on le droit de porter sur ce vieil édifice chargé d'histoire une main qui risquait d'être sacrilège ?

Toutes les préventions tombent lorsqu'on entre aujourd'hui dans l'église, où le décor de lumière de Max Ingrand compose une parure qu'illustre dignement l'art contemporain, sans le moindre désaccord avec l'esprit de l'architecture médiévale. En ce sens, c'est sans doute la plus parfaite réussite que nous puissions voir. Il y a d'abord une homogénéité parfaite puisque l'ensemble des vitraux a été refait et que tous sont du même auteur. Max Ingrand a su jouer des couleurs chaudes et froides, de leur répartition étudiée avec une grande sensibilité. Sa technique est sobre, pratiquement sans apport de grisaille, sauf quelques traits dans le visage et les vêtements, laissant ainsi les verres colorés, comme dans les verrières du XIII[e] siècle, se mettre mutuellement en valeur par leur degré d'intensité, de transparence et de brillance. S'il faut féliciter l'auteur, il convient aussi de rendre hommage à l'administration des Monuments historiques, qui eut l'audace insolite d'autoriser et d'appuyer l'effort de l'artiste.

Celui-ci ne pouvait mieux faire que de traiter le double thème de saint Pierre, patron de la paroisse, et celui de Paris, glorifié par saint Denis et sainte Geneviève. Il l'a fait avec un rare souci de conserver aux images leur lisibilité et leur valeur d'enseignement tout en poursuivant un programme décoratif qui saisit le spectateur par sa pieuse intimité en même temps que par sa magnificence. Seules, les trois baies du chœur et les deux baies du transept comportent des personnages ; toutes les autres fenêtres de l'église sont traitées par des symboles et des compositions abstraites. Ainsi la vie de saint Pierre est suggérée par des dispositions ornementales empruntées à la pêche, aux pas du saint sur les eaux, au bâtisseur de l'Eglise, etc., tandis que la tiare et les clefs composent des motifs puissants, qui illuminent de rouge et d'or les verrières de la haute nef.

Lorsque des paroissiens, peut-être un peu déconcertés au premier abord, ont déclaré qu'ils trouvaient dans leur église une atmosphère de recueillement qu'ils n'avaient jamais connue, Max Ingrand a sans doute obtenu la plus haute de ses satisfactions.

LA PIÈCE DU MOIS

PAR GILLES DEBOISGE

« GIGI », DE COLETTE, AU THÉATRE DES ARTS

QUELLE charmante soirée ! Et quel beau départ pour ce théâtre des Arts ! « Gigi » tiendra longtemps l'affiche, et ce sera justice. Justice pour la pièce d'abord (si l'on peut parler de pièce, l'intrigue est si mince). Des situations amusantes, piquantes, attendrissantes ; le milieu des cocottes 1900, un vrai vaudeville. La mère, la fille, la tante, toutes ces dames sont au salon à roucouler autour du bel homme riche, mondain et séduisant. J'allais dire « Bel ami ». Mais ici le bel ami Gaston a beaucoup d'argent et il entretient ces dames sur un grand pied. Un « pied » de louis d'or à 20 francs ! Et la toute petite Gigi est le produit d'une de ces courtisaneries. Toute la famille veut faire d'elle une digne héritière des traditions du milieu. Tout le monde s'y emploie, mais les projets sont déjoués. Gigi ne veut pas, Gigi entend rester pure, et Gaston, le riche Gaston, ébloui, l'épousera. En somme, tout redevient moral dans cette amoralité.

Cet excellent vaudeville de Mme Colette, adapté de son célèbre roman par Mlle Anita Loos, et dont la grande romancière a revu la version, est mis en scène par M. Jean Meyer, qui nous a livré là une manière de perfection. Chaque mot porte, chaque geste est nécessaire, chaque acteur se meut avec exactitude dans les décors et les costumes de Suzanne Lalique, qui sont dignes de ce ravissant théâtre des Arts. Mme Cocéa fait sensation ; son jeu, ses mimiques accompagnent, pour ne pas dire précèdent, sa voix que l'on devine plutôt qu'on ne l'entend. Mme Pierry fait une grand-mère entremetteuse étonnamment réelle : de l'esprit, de l'à-propos, la femme très peuple qui s'est frottée aux gens distingués. Tout cela se sent admirablement si cela ne s'entend pas toujours, car Mme Pierry a un filet de voix qui s'apparente singulièrement à celui de Mme Cocéa. Jacques Dacqmine, le riche Gaston, un de nos meilleurs acteurs, est en tous points remarquable. Il joue le bon viveur, l'amoureux transi, le sensuel, le ravi, dont le cœur s'éveille avec un naturel savoureux. Enfin il y a Gigi, la débutante Evelyne Ker. Avec sa frimousse de collégienne, ses bonds de cabri, ses chagrins et ses enthousiasmes d'enfant pure, sa révolte d'ange, elle fait aimer son personnage. Son mérite aura été d'avoir mené sa diablerie jusqu'au bout dans un ton et une allure qui lui confèrent dès maintenant l'auréole des futures grandes actrices.

Et c'est justice que déjà on la sacre vedette — comme il est justice de dire que la pièce de Mme Colette, cette grande dame qui connaît si bien son demi-monde, est excellente. Justice pour les acteurs qui forment une troupe de premier ordre. Justice pour la prestigieuse Mme Roubé-Jansky, qui a su ouvrir son théâtre des Arts sur un grand succès bien mérité. Nous lui souhaitons une longue et heureuse carrière de directrice de théâtre, tant pour elle que pour nous, il faut le dire. Car jusqu'à maintenant nous n'avons pas été très gâtés. En dehors de « Pour Lucrèce » de Giraudoux, de « l'Alouette » d'Anouilh, de « la Volupté de l'honneur » de Pirandello, trois pièces solides, le théâtre s'est montré bien faiblard.

DE HAUT EN BAS : Gigi (Evelyne Ker) avec sa grand-mère (Marguerite Pierry) et sa mère (Madeleine Rousset). Avec sa tante Alicia (Alice Cocéa). Ecoutant « tonton Gaston » (Jacques Dacqmine). La dernière photographie réunit les principaux personnages de la pièce.

LE MOIS THÉATRAL

FELIX, d'Henri Bernstein, à l'Appolo.

« Nombreux sont aujourd'hui les auteurs qui ont du talent, écrivait il y a peu Jean-Louis Barrault, rares sont ceux qui savent construire une pièce. » Cette possession de la technique dramatique, personne ne l'a jamais refusée à Henri Bernstein. Les trois actes de « Félix » sont bâtis avec une vigueur qui ne se soucie pas de se dissimuler. L'exposition claire, la montée du « deux », ses infléchissements, ses reprises, le « trois » avec son brusque éclat et sa fin, « adagio », noyée de mélancolie, tout cela est exécuté de main d'ouvrier. La formule est connue, classée, éprouvée. On est secoué. Indéniablement. Est-on touché, ému ? Là se marque, en dépit d'un effort visible, la faiblesse de l'œuvre. Le fameux « métier » ne supplée pas au style, à la poésie, à ce qui, en définitive, fait la qualité et supporte les chances véritables de durée. Que cela ne soit pas pourtant un alibi commode pour les fabricants de pièces invertébrées.

Marie Mauban et Jean Wall ont joué, avec leur talent sûr, cette reprise.

LA MANIERE FORTE, de Jacques Deval, à l'Athénée.

A L'INTENTION de Robert Lamoureux, Jacques Deval a remanié une comédie qui s'appelait en première version « Dans sa candeur naïve » et que jouait Paul Bernard. Nous sommes là en pleine convention. Mais le dialogueur-né qu'est Jacques Deval a habillé son sujet de tant de répliques vives, brillantes — parmi lesquelles quelques très jolis mots — qu'on l'écouté avec agrément. Robert Lamoureux a freiné sa volubilité, évité en général les effets faciles et fait un gros effort vers le naturel et la simplicité. Ce n'est pas sa faute si les retouches apportées à la pièce ne sont pas toutes invisibles et si un certain décalage se manifeste parfois entre le rôle et l'interprète. On l'a beaucoup applaudi, et avec lui la toute charmante Mlle Geneviève Page, fine et sensible.

LE PLAISIR D'AIMER, de Jean de Létraz, à la Potinière.

RENONÇANT momentanément au vaudeville, M. Jean de Létraz a voulu s'exercer dans la comédie de caractère. Entreprise qui inspirait la sympathie. Mais on ne dépouille pas si facilement le vieil homme, et le vaudevilliste se retrouve en plus d'une scène du « Plaisir d'aimer », en bien des plaisanteries dont le choix n'a certes pas demandé d'effort, en bien des répliques sans imprévu. Un personnage de mari faussement complaisant retient quelque peu l'attention, grâce surtout à son excellent interprète, M. Vattier. Pour le reste, ces trois actes copieux et appliqués ne nous attachent guère. Mme Jacqueline Porel, à qui l'on a imposé un insupportable accent, les défend vaillamment.

UN FIL A LA PATTE, de Georges Feydeau, au Théâtre de Paris.

SOIXANTE ans ont passé sur la pièce de Feydeau (créée en 1894) sans en altérer la force comique. Parfaite logique dans l'absurde des situations, cocasserie des personnages dont l'aspect « pantin » ne doit pas faire oublier un fond de juste observation, drôlerie de maintes répliques, il y a là tout ce qu'il faut pour permettre à ce vaudeville gaillardement sexagénaire de fournir encore une belle course.

LE FILM DU MOIS

PAR DENIS MARION

« AVANT LE DÉLUGE »

LE dernier film d'André Cayatte et Charles Spaak a ceci de commun avec ses deux prédécesseurs : « Justice est faite » et « Nous sommes tous des assassins », qu'à la différence de tout ce que nous voyons d'habitude à l'écran le thème y est plus important que la manière dont il est traité. Presque toujours, en sortant du cinéma, nous avons envie de parler — que ce soit pour les louer ou pour les critiquer — de l'ingéniosité du récit, de la qualité des dialogues, des mérites de l'interprétation, de l'adresse de la mise en scène. Exceptionnellement ici, nous nous trouvons impérieusement requis d'exprimer notre opinion sur le sujet développé. Non qu'il s'agisse d'un film à thèse : jusqu'à présent les auteurs ont côtoyé — de plus en plus dangereusement, il est vrai — ce piège, sans y tomber. Mais il s'agit d'un film, fait par des adultes pour des adultes, qui préfère attaquer de front, fût-ce maladroitement, des problèmes actuels et irritants, au lieu de les esquiver avec désinvolture. Rien de plus différent, à cet égard, de cette série de bandes récentes : « l'Esclave », « les Compagnes de la nuit », « la Rage au ventre », qui, sous prétexte de mettre en garde contre la drogue, la prostitution, la nymphomanie, en exploitent avec une complaisance délibérée le caractère scabreux.

Aussi, commençons par déclarer qu'il est non seulement absurde, mais ridicule, d'avoir tenté d'entraver la carrière d' « Avant la déluge » en lui refusant d'abord son visa d'exploitation, ensuite son visa d'exportation, et enfin en réclamant à ce propos l'établissement d'une pré-censure. Contrairement à ce que croient des fonctionnaires à courte vue et des maniaques de l'hypocrisie, ce sont de pareils films qui servent le prestige de la France à l'étranger.

CE point acquis, il me sera permis d'émettre des réserves sur certains aspects du scénario. Certes, ce n'est qu'à travers le grossissement des commentaires et des comptes rendus qu'a été prêtée à Cayatte et à Spaak, pour la critiquer plus facilement, la thèse absurde que ce sont toujours les parents et les parents seuls qui sont responsables des délits ou des crimes commis par leurs enfants. Il n'en est pas moins vrai que, en l'occurrence, le seul adolescent dont la conduite n'est jamais gravement répréhensible ne possède pas de famille. « Tout le monde ne peut pas être orphelin », soupirait déjà Poil de Carotte. La généralisation ne manque pas d'arbitraire. On aimerait savoir au nom de quel principe ou de quelle expérience parle la voix anonyme qui prend à partie les pères et les mères avec une telle férocité pour arriver à innocenter leur progéniture. Le moins qu'on puisse dire, c'est que, même dans la perspective violemment partiale de la narration, les responsabilités sont partagées.

En second lieu, l'atmosphère de veille de guerre en 1950, déjà chargée pour la génération mûre, me paraît fausse pour les adolescents : c'est le privilège de leur âge de ne pas appréhender les catastrophes collectives, pour l'excellente raison que l'expérience ne leur ayant pas encore appris qu'il est impossible d'y échapper individuellement, leur égoïsme instinctif n'y découvre que les perspectives, toujours présumées favorables, d'un changement à la monotonie de leur existence. Il est encore plus improbable que ces quatre lycéens arrivent à monter un cambriolage poussés uniquement par le souci d'assurer leur fuite jusqu'à Dakar : les fugueurs de leur acabit n'ont pas la préoccupation du lendemain et partiraient pour le tour du monde avec le yacht, l'argent et les vivres dont ils disposent. Je dois toutefois convenir qu'un fait divers, survenu après la sortie du film, nous a montré deux jeunes gens de vingt-cinq ans, c'est-à-dire sensiblement plus âgés que ceux-ci, entreprenant un vol et commettant un crime encore plus gratuits et absurdes. Sur ce point la réalité a déjà dépassé l'imagination des scénaristes.

Quand on apprend qu'il s'est trouvé des gens pour accuser « Avant le déluge » d'antisémitisme, on se prend à douter si le bon sens est la chose du monde la mieux partagée. En fait, s'il y avait un reproche à faire à cet égard aux auteurs, ce serait d'avoir d'une manière un peu simpliste réduit l'antisémitisme au délire de la persécution. Nous ne connaissons que trop d'esprits bien pondérés qui adoptent l'antisémitisme en pleine connaissance de cause, comme un masque destiné à déguiser leurs préoccupations sordides d'intérêt ou de vanité.

Ces réserves faites, il n'y a que des éloges à adresser à Cayatte et à Spaak.

Le moindre n'est pas d'avoir évité de suivre de trop près le fameux fait divers de Melun. Les nombreux romans et le film italien qui l'ont démarqué blessent à la fois par un manque de pudeur et une absence regrettable d'imagination.

C'est aussi un grand mérite que d'avoir réussi, sans choquer, à montrer le revers comique de cet aspect tragique du monde actuel. Les discussions entre le père socialiste et le fils communiste où, avec une incompétence et une bonne foi égales, ils se jettent à la tête des phrases toutes faites, des arguments de meeting et des manchettes de journaux, sont d'une vérité féroce qui atteint à la grande caricature.

Sans didactisme et sans tricherie, « Avant le déluge », après nous avoir tenus en haleine pendant près de deux heures et demie avec une intrigue aussi ingénieusement machinée que celle d'un roman policier, nous oblige à réfléchir à quelques-unes des conséquences de nos actes et de nos jugements quotidiens. Il nous est difficile de ne pas nous identifier avec l'un quelconque des protagonistes — celui dont l'âge et la condition sont les plus voisins des vôtres — et de ne pas nous demander sérieusement : « A sa place, qu'est-ce que j'aurais fait ? Et si j'avais fait de même, dans quelle mesure me sentirais-je coupable ? »

Il serait injuste de passer sous silence une excellente interprétation que dominent Bernard Blier, absolument parfait dans son rôle de père qui baptise compréhension sa faiblesse, et Isa Miranda, d'une authenticité tragique en femme accrochée à son dernier amour. Les débuts de Marina Vlady sont pleins de promesses.

LE MOIS CINÉMATOGRAPHIQUE

LA CENSURE SE RIDICULISE

« Avant le déluge » a subi un redoutable tir de barrage de la part des pouvoirs publics : ce qui est au moins surprenant à l'égard d'un film produit par une société sous séquestre, c'est-à-dire en dernière analyse par l'Etat français lui-même.

Devant l'orage qui menaçait, le Centre du Cinéma organisa une projection pour les directeurs des ministères intéressés. Ceux-ci applaudirent sans formuler la moindre réserve. Ce qui n'empêcha pas les fonctionnaires d'un grade inférieur de voter en bloc contre le visa d'exploitation, qui ne fut obtenu que d'extrême justesse, par dix voix contre neuf et une abstention.

C'était celle du représentant des Associations familiales, qui n'était pas présent. On fit pression sur lui pour qu'il manifestât son hostilité. Il répondit qu'il était pour le film. On exigea sa destitution. Son association le confirma dans ses fonctions et lui donna mandat exprès de voter le visa à toutes les instances où il serait appelé.

De guerre lasse, la censure se borna à refuser le visa à l'exportation. Elle oubliait toutefois qu'il s'agissait d'une co-production franco-italienne et que rien n'empêchait le producteur italien de vendre le film dans n'importe quel pays.

LE FESTIVAL DE SAO PAULO

Ce fut un beau fiasco. Seule la France s'était donné la peine d'expédier une sélection convenable de films, quelques vedettes et des journalistes sérieux. Les Etats-Unis envoyèrent une comédie musicale de troisième ordre et un western de dixième ordre. De sorte que le clou du festival fut une rétrospective von Stroheim comme la Cinémathèque en donne une chaque année.

Par ailleurs, la rigueur du climat tropical (les orages n'arrêtèrent pas) combinée avec l'intolérance à l'alcool qu'elle provoque tint au lit pendant plusieurs jours chacun des visiteurs. Le robuste tempérament de Michel Simon en aurait seul triomphé, mais le dépit de constater que son nom était absolument inconnu chez les Brésiliens l'engagea à suivre l'exemple de ses camarades, d'autant plus qu'il trouva sans peine de quoi lui tenir compagnie.

Par la suite, les Européens s'abstinrent de toute boisson autre que le café ou le jus de fruit, mais certains découvrirent le charme des vaporisations à l'éther que pratiquent les indigènes pour se sentir euphoriques : ce qui explique qu'il fallut, dans certaines salles de rédaction, soumettre à une censure rigoureuse les comptes rendus qui arrivaient par poste aérienne.

LE CHOIX D'UN TITRE

Claude Vermorel est parti pour le Gabon tourner un film dont Claire Maffei sera la vedette.

Celle-ci, qui s'est beaucoup dépensée pour faciliter la réalisation de ce projet, confiait un jour à des amis :

« Claude a trouvé un titre excellent : « la Brousse reverdissait »...

La consternation se peint sur les visages.

« Vous ne croyez pas, chère amie, suggéra quelqu'un, que « Brousse » tout court serait mieux ?

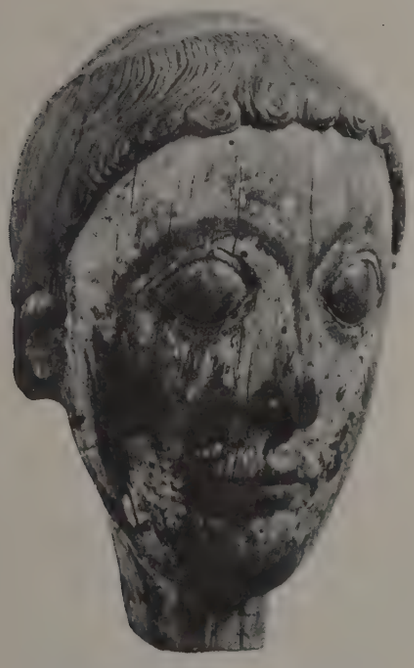
— Oh ! vous n'y pensez pas. C'est d'un sec !

— Alors, suggère un autre, pourquoi pas « la Brousse pour tous ? »

MILLE ANS D'ART VIKING EN NORVÈGE

AU MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS

PAR JACQUES SORBETS



CETTE SCULPTURE en bois date du XII[e] siècle. Elle représente une tête de moine. C'est un des spécimens les plus intéressants qui nous soient parvenus de l'art viking.

PORTAIL de l'église d'Urnes (vers l'an 1050) orné de délicates sculptures sur bois.

TROUVE AU COURS DE FOUILLES exécutées à Oseberg, ce navire a livré d'importantes richesses qui avaient appartenu à une reine, notamment des vêtements et du linge.

ORGANISEE sous le haut patronage de S. M. Haakon VII, l'exposition « Mille ans d'art viking en Norvège », qui vient d'être inaugurée au Musée des Arts décoratifs, attirera jusqu'au 20 mai tous ceux qu'intéresse cette ancienne civilisation scandinave.

La plupart des pièces prêtées par les musées d'Oslo, de Bergen et de Trondheim et par les provinces norvégiennes datent du IX[e] au XIX[e] siècle. Quelques bijoux sont beaucoup plus anciens, mais trois époques sont plus précisément représentées : l'époque guerrière et païenne aux IX[e] et X[e] siècles, la fin du moyen âge, XII[e]-XIII[e] siècles, et l'essor de l'art populaire aux XVIII[e]-XIX[e] siècles. On aurait pu appeler cette exposition « Mille ans de civilisation viking », celle-ci nous étant révélée par l'art, autant et peut-être plus que par la littérature des anciens Scandinaves.

A l'époque où l'on trouve dans les églises de France la plus belle expression de l'architecture et de l'art romans, en Norvège, c'est à la construction navale qu'architectes et sculpteurs consacrent leurs talents. Les habitations sont encore faites de troncs équarris non rabotés, mais les vaisseaux allient déjà l'élégance, la sveltesse des formes à des qualités nautiques éprouvées. Ceux des chefs dressent haut sur la mer leur proue et leur étambot finement sculptés en têtes de dragons, d'où leur nom de drakkar. Le bateau est à la fois l'instrument de travail, le moyen de transport, l'engin de combat, le symbole de la puissance.

Les Vikings consacrent le meilleur de leurs ressources et de leurs facultés de travail à leur flotte, au détriment, s'il le faut, de leurs moyens d'existence à terre. Nous trouvons aujourd'hui ce trait permanent de leur caractère dans les restrictions que les Norvégiens s'imposent stoïquement depuis 1945 pour faire de leur flotte de commerce l'une des plus grandes et des plus modernes du monde.

Les Vikings enterraient le chef dans son bateau, avec les vêtements, armes, meubles, bijoux et vivres indispensables pour l'ultime voyage. Trois de ces navires furent retrouvés sous des tumuli entre 1867 et 1903. Ils sont conservés dans la presqu'île de Bygdöy, près d'Oslo. Celui d'Oseberg, dont un fragment est visible à l'exposition, est long de 21 m. 50 et large de 5 mètres.

Une telle pièce étant évidemment intransportable, il s'agissait d'en exposer, soit une maquette réduite, soit un fragment reproduit en vraie grandeur. C'est cette seconde solution qui fut adoptée.

LA fin du moyen âge est représentée par ces « stavkirker », ou églises dans lesquelles l'architecture scandinave du bois atteignit son apogée, car la construction en pierre, apportée en Norvège par le christianisme, ne s'imposa que lentement. Parmi les 1.300 églises norvégiennes du début du XIV[e] siècle, 900 étaient en bois et 25 de celles-ci existent encore. Et nous voyons ici des pièces empruntées à ces vénérables édifices : devants d'autels, bancs, reliquaires, montants de portes et portails, tels ceux des églises d'Urnes et d'Aal.

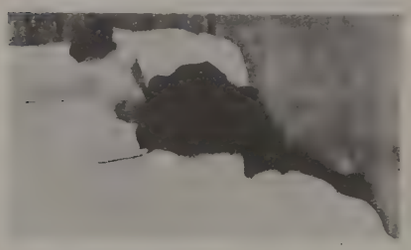
LES ferronneries sont d'un art simple, inspiré par l'esprit de l'objet. L'art populaire représente évidemment l'époque la plus généreuse en documents, et non la moins curieuse. Comment n'être pas étonné par ces intérieurs de fermes dont tous les murs, plafonds, meubles, sont littéralement recouverts de décorations exubérantes, souvent naïves, aux harmonies de couleurs douces ou violentes mais toujours heureusement composées ? L'essor de cette décoration date du début du XVIII[e] siècle. La rose était le principal motif d'inspiration de ces peintres, d'où le nom de **peinture de roses** donné à leur art. Mais ils exploitaient aussi beaucoup d'autres sujets, et mélangeaient, selon leur tempérament personnel, les styles apportés de l'étranger par des artistes itinérants. Renaissance, Baroque, Rococo et Empire, combinés au gré de leur fantaisie, produisaient un art plein de caractère et de charme. On trouve encore, notamment dans la Hallingdal, de très vieux **peintres de roses,** représentants attardés de traditions passées, et dont on ne peut penser sans un peu de mélancolie qu'ils disparaîtront bientôt. Actuellement, l'art décoratif norvégien dépasse le cadre de l'habitation privée ; il s'adapte aux surfaces immenses des édifices publics ainsi qu'on l'a constaté à l'exposition de peinture murale norvégienne au musée d'Art moderne en 1952. La présente exposition élargit heureusement nos connaissances en nous révélant le passé artistique riche et divers de la Norvège.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

PAR MAURICE SÉRULLAZ

JACQUES VILLON nous paraît être, parmi le groupe des peintres cubistes, un de ceux dont l'intensité poétique est la plus subtile. L'œuvre gravé de Jacques Villon est énorme, et M. Louis Carré vient d'en présenter un choix judicieux dans sa galerie. On y rencontre des pièces anciennes, de 1899, pour aboutir au portrait de « Marcel Duchamp » de 1953. Dans cette vaste évolution l'œuvre gravé de Jacques Villon apparaît dans toute sa diversité de facture, mais aussi dans son unité de style ; car toujours l'artiste en recherche la beauté.

On peut s'étonner des œuvres anciennes, celles de la « Belle Epoque », où Villon, encore loin du cubisme, s'affirme — à mon sens — aussi grand que Toulouse-Lautrec. Quelle concision, quelle vérité expressive apparaissent dans ces épreuves, aquatintes en couleurs ! « Bernadette », « une Artiste », « la Femme en rouge », « Boudeuse », « Nevers à Paris », etc. Jacques Villon sait le geste qui parle, l'attitude qui définit, le mouvement qui suggère. L'originalité de la composition, la mise en page, la simplification sont autant de qualités qui le rattachent directement à Lautrec. Comme lui, il est un témoin, mais il se double d'un poète, d'un intellectuel.



JACQUES VILLON « Boudeuse », 1900.

Lorsqu'il s'adonne au cubisme, Jacques Villon, d'emblée, réussit là où d'autres tâtonnaient parfois : « la Table d'échecs », « Baudelaire au socle », eaux-fortes, 1920, « la Lutte », 1939, « Marcel Duchamp », 1953 ; et René-Jean l'a fort bien compris lorsqu'il décrit ses gravures : « Un réseau de lignes obsédant, irrégulier, tisse les nuances de l'ombre mais laisse entre ses mailles la place de la lumière. Il se propage en faisceaux ondulants et rapides qui envelopperaient l'univers... Les lignes situent des bases, relient inlassablement toutes choses comme dans l'indivisible atelier où se compose le spectacle. »

Et notre ami Jean Adhémar nous fait pénétrer encore mieux dans cet univers du graveur qu'il connaît si parfaitement, par l'excellent catalogue qu'il consacre à l'œuvre gravé de Jacques Villon, exposé à la galerie Carré. C'est la grande exposition du moment.

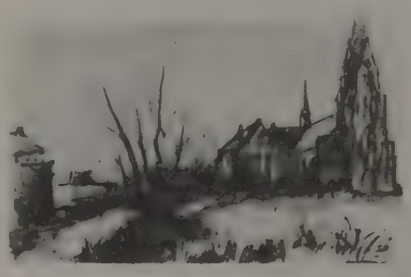
A la galerie Monique de Grotte est exposé un ensemble d'œuvres de Max Jacob, « ce doux poète », où peintures, gouaches, dessins rattachent avec émotion au souvenir de l'auteur. Que ce soit dans la plus grande peinture, « Scène de cirque », qui rappelle de près Goya avec ses personnages masqués, que ce soit dans le mystère de ces décors de théâtre, dans ces cathédrales d' « Amiens » et de « Chartres », dans les gouaches des scènes du Nouveau Testament qui trahissent le mysticisme du converti, partout Max Jacob a cristallisé sa vision sans que son œil quitte le rêve, poursuivant la subtilité dans l'imprécision, créateur de poésie au bout du crayon.

L'ART de Madeleine Luka sort de la conception actuelle de la peinture, où nombre d'artistes souffrant de la période d'instabilité de notre époque réalisent un art essentiellement pessimiste et souvent morbide. Madeleine Luka suit son rêve, ou plus exactement ses rêves d'enfant. Sa peinture, de ce fait, est restée jeune, parce que pleine de naïvetés charmantes, de couleurs vives ; elle est en même temps désuète comme la Bibliothèque Rose et pleine de poésie mystérieuse comme celle du Douanier Rousseau. Il y a du factice et du vrai, du statisme à l'état figé, et une vie rayonnante, c'est une œuvre qui enchante, parce qu'il semble que Madeleine Luka a conservé son âme de petite fille, avec toutes ses délicatesses, toutes ses complexités, toutes ses ingénuités. Et sa peinture, c'est tout cela à la fois, du bouquet de fleurs aux rideaux de dentelle, aux paysages lumineux et sereins, des portraits d'enfants attentifs et boudeurs à celui d'Albert Sarraut au milieu des jeunes négrillonnes.

C'est une exposition où l'on peut rêver à son aise... (Galerie Drouant-David).

LUCIE COUTURIER, qui mourut en 1925, fut élève de Paul Signac. La galerie de l'Elysée lui consacre une belle exposition rétrospective. Admiratrice passionnée de Seurat, Lucie Couturier exposa avec des néo-impressionnistes et fut invitée au Salon de la Libre Esthétique de Bruxelles à partir de 1906 jusqu'en 1913. Très éprise de couleurs et de lumière, comme Signac, elle fut attirée par le Midi, et voyagea en Espagne et en Afrique. Ses portraits, ses paysages, ses compositions affirment un talent original, sensible, et lié étroitement au mouvement néo-impressionniste par la division des tons et le pointillisme de sa technique.

DEMEURISSE expose pour la première fois des aquarelles, d'assez grandes dimensions, à la galerie André Maurice. Ce sont des paysages de Hollande ou d'autres sites, des fleurs, des natures mortes, et aussi toute une série étonnante



DEMEURISSE « Eglise de Noorden » (Hollande).

de machines et d'intérieurs d'usines, œuvres exécutées avec souplesse et lyrisme, dans un style très libre. Demeurisse vient de faire paraître, en outre, un ouvrage de trente planches gravées d'après le barrage de Donzère-Mondragon.

LES œuvres récentes de Françoise de Grailly, à la galerie Saint-Placide, témoignent d'un talent original et plein de sensibilité. Nous apprécions tout particulièrement ses paysages de Ségovie, d'Oropesa, ou ses autres vues d'Espagne, qui montrent bien le caractère de ces sites dans toute leur austérité, et leurs couleurs soutenues. Ses portraits, ses natures mortes, notamment les « Pavots », ou sa « Ferme dans la Brie », sont d'excellentes peintures.

UN important ensemble d'œuvres récentes d'Hermine David, peintures, aquarelles, émaux, gravures, est présenté à la galerie Lucy Krohg. Des toiles d'une belle qualité, comme le « Nénuphar dans une tasse de Chine », ou « la Route des Baux », sont accrochées auprès d'aquarelles plus lumineuses encore : paysages de Provence (Villeneuve-lès-Avignon, Rochefort-du-Gard) et des marines.

L'art d'Hermine David est un mélange assez rare de spontanéité et de science, d'observation et de poésie, d'ingénuité et d'admirable métier.

PAUL-THEODORE, prince Paléologue, vient de lancer un manifeste pictural rationalo-spiritualiste lors de son actuelle exposition à la galerie Bernheim-Jeune consacrée aux portraits et vues de Venise. L'artiste part en guerre contre « l'action désagrégeante de tous les Picasso de notre époque »... et revient à cet esprit « néo-grec, clair, pondéré et lucide »... Sa technique est fondée sur le retour « aux valeurs et aux tons ». Malgré ces bonnes intentions, l'artiste reste inférieur à la tâche qu'il s'est tracée.

KURT HINRICHSEN expose de très nombreuses œuvres à la galerie Durand-Ruel. Peinture enthousiaste et papillotante, dans une gamme de couleurs gaies, vivantes, mais peu renouvelées. Il aime la nature et les vergers, sous une lumière envahissante, mais n'aime pas la femme, que son sentiment baroque pousse à traduire par des formes ultra-contournées...

L'ŒUVRE d'Ambrogiani est expressive, pleine de couleurs chatoyantes. Sa technique, d'une étonnante liberté, lui fait appliquer de larges touches chargées de pâte ; son lyrisme est bien méridional. Ses sujets ? Des paysages lumineux et colorés, des Arlésiennes, des toréros, ce ne sont pas des scènes de mœurs ; Ambrogiani a su rénover ces thèmes. (Galerie de l'Institut.)

L.-J. Darrieux, mère de Danièle, expose des clochers et villages de l'Ile-de-France à la galerie Ror Volmar. C'est un art sans prétention, mais qui manque vraiment de caractère.

EXCELLENT peintre, Jean Puy s'apparente au groupe des Fauves, mais il reste plus traditionaliste. Ses œuvres sont empreintes de douce poésie, de lumière, de couleurs subtiles. C'est un art discret, mais combien attachant ! (Galerie Lorenceau.)

Voici Geneviève Grammont, fidèle à l'art figuratif, qui expose des paysages, des portraits, des fleurs, à la galerie Van Ryck ; puis Jean Le Pelch, qui oscille entre l'art sacré et le paysage ; il expose avec le sculpteur Serge Ponomarw à la galerie Mazarine (les Amitiés Françaises) ; enfin, Séguéla qui fait du sous-Mac Avoy. (Galerie Chardin.)

LA CIVILISATION DU LIVRE

PERSONNE n'a oublié la première manifestation organisée par « la Civilisation du livre ancien et moderne », qui s'est tenue à la Galerie Royale, en mars 1952. Le deuxième Salon, ouvert le 2 avril dans le cadre fastueux de l'hôtel Rothschild, 11, rue Berryer, durera jusqu'au 4 mai.

Organisée par la Chambre syndicale de la librairie ancienne et moderne, cette exposition a d'abord pour but d'appeler l'attention du grand public sur le livre considéré comme un objet de collection. Si le livre ordinaire n'est qu'un outil, le livre, pour les bibliophiles, est chose chargée de sens, de sentiment ; le livre a une âme, sa présence physique, un rayonnement. Il n'est pas besoin d'être bibliophile « pratiquant » pour le sentir. La religion du livre n'est-elle pas la religion naturelle de tout homme cultivé et sensible, et l'essentiel de notre civilisation ne repose-t-il pas sur ces titres de noblesse que sont les livres ?

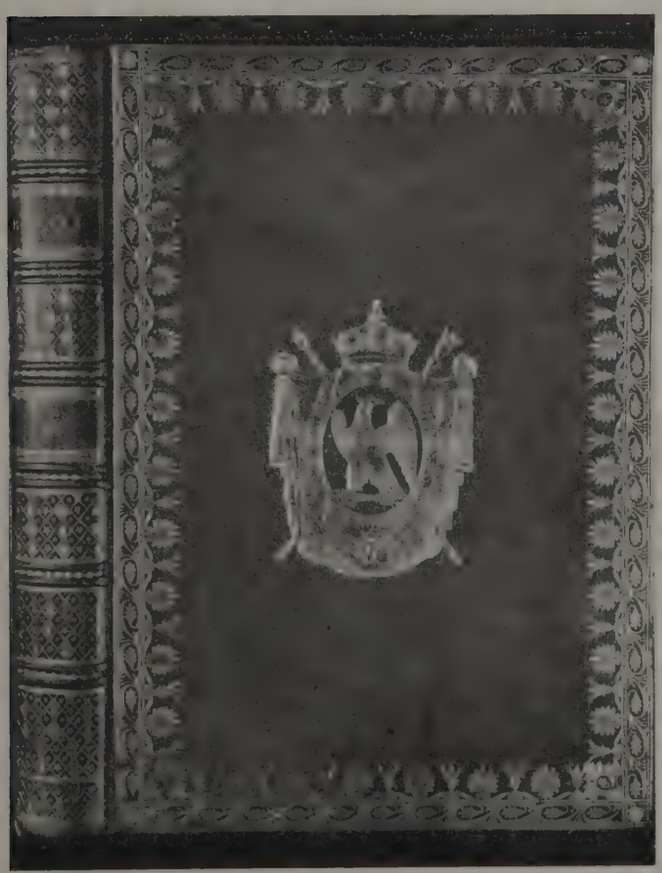
DEUXIÈME SALON DU LIVRE ANCIEN ET MODERNE

LES RICHESSES DE LA LIBRAIRIE FRANÇAISE

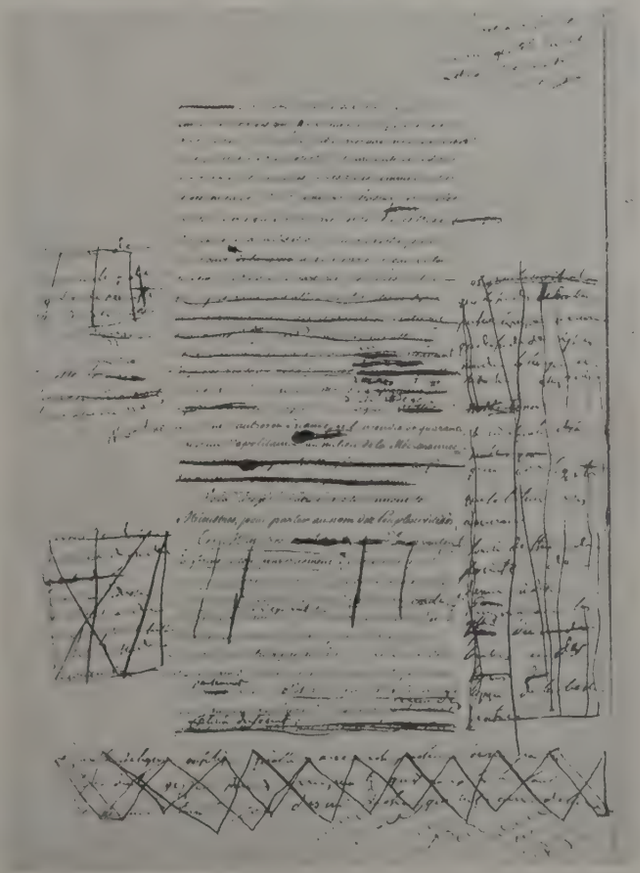
DES ORIGINES A NOS JOURS

Cette exposition, organisée par les libraires français, offre aux visiteurs un cheminement capricieux, celui-là même que la vie propose à l'esprit de l'homme. Dans chacune des vitrines se coudoient la poésie, le théâtre, le roman, l'histoire, la médecine, l'art religieux, l'architecture, la botanique, les sports, la musique, l'art graphique, celui de la guerre, et aussi ces divertissements que sont les costumes, la chasse, la pêche, sans oublier la presse littéraire et politique, ni même la chiromancie. Ainsi les poètes peuvent-ils être charmés par les poètes, les chasseurs par de magnifiques et vénérables livres sur la chasse, les amateurs de musique par d'anciennes partitions ou les autographes de leurs auteurs favoris, les alpinistes par des ouvrages curieux sur la montagne, les collectionneurs de beaux objets par la splendeur des reliures, etc. Le livre est le compagnon discret et savant grâce auquel nous connaissons nos plaisirs. Chaque visiteur pourra donc retrouver dans les ouvrages exposés ce qu'il aime, ce qui fait le divertissement de sa vie. Pour beaucoup on peut penser que ces livres deviendront les conseillers et les confidents indispensables de leurs songes les plus secrets.

Car le livre, à chaque moment, nous invite à la délectation et il nous apporte de surcroît un enrichissement continu.



ŒUVRES DE RACINE. Edition en trois volumes publiée par Didot (1801-1806), dédiée à Napoléon I^er^. Cet exemplaire porte les armes de l'Empereur.

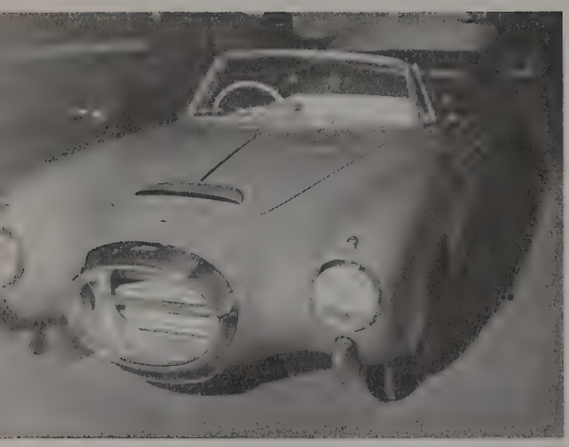


LETTRE de Bonaparte à George III, roi d'Angleterre. Véritable déclaration de guerre (février 1800) : « George, tu veux la guerre, nous la ferons ! »

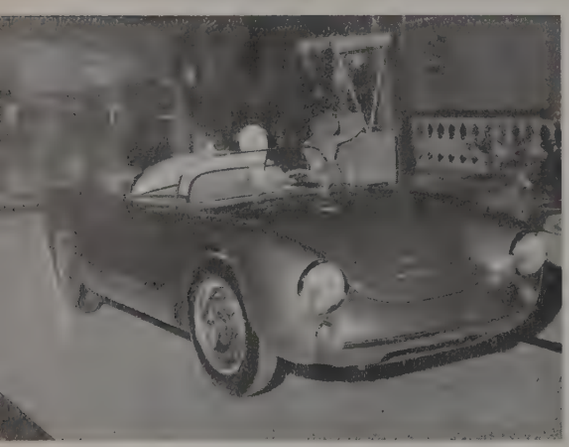
LE SALON DE GENÈVE

ou : Le triomphe de la ligne latine

PAR R. MIOMANDRE



La Lancia 2 litres carrossée par Pinin Farina est le prototype d'un aérodynamisme parfait.



Au premier plan, la Porsche grand sport. Derrière elle, la Wolkswagen, concurrente sérieuse des petites voitures françaises.

La nouvelle M. G. britannique, dotée d'un moteur de 1.489 cmc. de cylindrée développant 41 CV.

LE Salon de Genève est depuis quelques années le salon international où s'affrontent les marques de tous les pays constructeurs, car la Suisse, n'ayant pas d'industrie nationale automobile — sauf en ce qui concerne les poids lourds — n'a pas élevé de barrières douanières. A Genève on présente et on vend. Au lendemain de la guerre, Américains, Anglais et Français se partagèrent le marché suisse. L'Italie les rejoignit bientôt. Enfin, il y a trois ans, les Allemands, venant à leur tour, rattrapaient rapidement leur retard et, l'an dernier, ils devenaient les fournisseurs numéro 1 de la Confédération. Sur 37.051 véhicules importés en 1953, 19.081 étaient allemands. Cette année l'écart sera encore plus grand. Les constructeurs allemands pratiquent une sorte de « dumping », baissent leurs tarifs et soutiennent leurs ventes par un effort publicitaire sans précédent. Volkswagen a dépensé à lui seul 20 MILLIONS DE FRANCS FRANÇAIS pour présenter la gamme de ses modèles. Modernisation de la ligne, accroissement de la cylindrée, intérieur confortable et, surtout, présentation luxueuse n'ont pas été négligés.

PAS DE MODELES EXPERIMENTAUX

ALORS que les années précédentes les Américains présentaient des modèles d'avant-garde, il n'en fut pas de même cette année. Les fameuses nouveautés, « Bonneville special Pontiac », « F. 88 Oldsmobile », « Wildeat II Buick », « Parkavenue Cadillac », toit en aluminium brossé, carrosserie en plastique, et la 4 CV Plastica (moteur Renault), gloires de l'exposition « International Motor Sports Show », à New-York, il y a un mois, n'étaient pas sur les stands genevois. Même, pour les réalisations en plastique, il n'y eut que la Chevrolet que nous vîmes à Paris en octobre dernier. Cette voiture de 500 dollars, dont 1.000 exemplaires mensuels sont vendus aux U. S. A., n'est pas livrable en Europe. L'an prochain, peut-être, dit-on, mais avec des modèles nouveaux et adaptés pour le Vieux Continent.

GENERALISATION DE LA LIGNE ITALIENNE

LES dominantes du Salon suisse sont au nombre de deux : augmentation de la puissance chevaux (6 à 30 % pour les constructeurs américains, 2 à 8 % pour les Allemands, les Anglais et les Italiens) et généralisation de la ligne italienne dans la carrosserie. Cette dernière dominante pour presque tous les exposants, qu'ils soient Américains, Anglais, Allemands et même Tchèques.

ET LES FRANÇAIS ?

DANS cette débauche d'améliorations de présentation, les constructeurs français ne sont pas trop dépaysés. Il y a encore en Suisse une clientèle qui croit en la maison « France » ; nos Renault, Peugeot, Citroën, Ford, Simca, Talbot ne sont pas délaissées, non plus que la Dyna-Panhard, dont les Suisses ont vu pour la première fois la réalisation « 54 ». Celle-ci semble leur plaire, de même que le « sport » carrossé en Suisse et qui rappelle les fins racers italiens.

TROIS NOUVEAUTES TECHNIQUES

1° L'équipement de la Mercury Ford et de la Buick d'un moteur 8 cylindres en V à soupapes en tête.

2° L'injection directe d'essence adoptée par Mercédès sur la Sport 300 SL, dotée d'un moteur 6 cylindres développant 240 CV. Ce système remplace les trois carburateurs utilisés antérieurement. Sa vitesse est de 260 kilomètres-heure.

3° Adoption par B. M. W. du moteur 8 cylindres en V, ce qui donne au modèle « 502 » 105 chevaux pour 2 l. 600 de cylindrée et une vitesse de 165 km.-h. : c'est la première réalisation allemande du genre.

Si l'on compare les efforts des différentes marques, on peut en tirer les conclusions suivantes :

La voiture américaine

Augmentation de la puissance, moteur allant de 6 % (Buick) à 30 % (Chrysler) ; utilisation plus grande du moteur 8 cylindres en V ; ligne plus basse, donc européenne, carrosserie surbaissée, accroissement de la visibilité par un pare-brise littéralement incurvé ; servo-freins ; servo-direction et, naturellement, transmission automatique.

La voiture allemande

Augmentation sensible de la puissance du moteur ; aérodynamisme un peu lourd peut-être, mais inspiré de la ligne italienne, nouveaux types de moteur pour la Mercédès ; transformation de la Volkswagen et, surtout, baisse de prix de 6 à 8 %.

La voiture anglaise

L'effort britannique s'est surtout porté sur la petite voiture. La ligne a évolué tout en restant sobre, mais des perfectionnements techniques et l'accroissement du confort sont à noter sur la Ford Anglia, la Perfect et la Standard Eight.

La voiture italienne

A part Fiat, qui présente une 1.100 cm³ familiale, 6 places, d'une magnifique présentation, il n'y a rien que nous n'ayons vu à Paris. Alfa-Romeo présente une 1900 T qui remplace la 2 litres, et Lancia a réservé pour le Salon de Turin son nouveau modèle 2 l. 500 Ultra-Court.

La voiture zone soviétique

Une seule voiture de zone russe d'occupation, l'I. F. A. 3 cylindres, 4 vitesses, 4 portes, 4 glaces, 5 CV fiscaux, 30 CV au frein, traction avant. Une des moins chères du Salon : 4.900 francs suisses.

La Maserati de course

Pour la première fois, Maserati présente ses deux modèles sport et course, qui disputeront les prochains grands prix. La « sport » est une deux places de 1.988 cm³ de cylindrée, pouvant atteindre 230 km.-h. Quant au modèle course (formule I) avec lequel Fangio a gagné le grand prix d'Argentine, c'est un monoplace pesant 640 kilos, de 2 l. 493 de cylindrée. Il est donné pour atteindre le 280 km.-h.

Vue générale des stands des voitures américaines, dont la ligne est de plus en plus latine.

LES SCOOTERS EN FAVEUR

CÔTE vélo-moteurs et scooters, c'est une débauche de modèles. Mais, comme en Italie et en France, le scooter paraît devoir l'emporter. Allemands et Italiens rivalisent dans ce domaine, et le carénage est à l'ordre du jour. La firme allemande Messerschmidt sort même un scooter 175 cm³, trois roues, carrosserie tout acier et cock-pit en Plexiglass qui en fait une véritable petite voiture. Son prix : 2.985 francs suisses.

LES CLOUS DU SALON

AINSI qu'à Paris, les carrossiers sont rois du Salon. Pinin Farina semble être le meilleur. Avec un châssis et un moteur Lancia il a réalisé une décapotable sport de lignes impeccables, à l'aérodynamisme poussé à l'extrême qui lui fait gagner 30 kilomètres à l'heure. Cette carrosserie seule coûte la bagatelle de 3 millions et demi de lires. Quant à une Ferrari 3 l. 500 à la calandre nouvelle : près de 7 millions de lires. Ghia et le carrossier suisse Bunter ont habillé une Siata et une Dyna-Panhard qui, ainsi carrossées, font figure de voitures de grand sport et de grand luxe.

LE « TRAIN GARAGE »

ENCORE une réalisation allemande : le « Train garage atelier ». Il se compose d'un camion, d'une remorque et d'une tente. Les véhicules, dont les côtés se rabattent, sont équipés de tout le matériel nécessaire à l'exécution des petites réparations de moteur. Perceuses, machines à roder les soupapes, outillages sont à bord. Une dizaine de ces trains circulent déjà en Allemagne et chacun d'eux coûte environ 170.000 marks.

VIGILANCE !

SUR ce marché international la France tient encore son rang, mais l'heure de la vigilance a sonné. Il faudra lutter désormais contre une âpre concurrence de nos voisins : celle notamment des marques allemandes.

Redonner aux voitures le « fini » qu'on reconnaissait comme une qualité française, et surtout reconsidérer nos prix à l'exportation, notoirement trop élevés, tels sont les impératifs qui s'imposent à nos constructeurs.

LES LIVRES DU MOIS

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

ON sait quelle est la part du rêve et de la féerie dans les romans d'Alexandre Arnoux. Il y a chez cet écrivain un magicien, un enchanteur, un montreur d'ombres... Que dis-je ! Voici que je le définis tel qu'il se présente à nous quand il nous donne son dernier roman, « Royaume des ombres » (Albin Michel).

Le thème est exposé dans les premières lignes : « Je suis l'ombre de Guiscard. Pourquoi n'écrirais-je pas mes aventures, ne consignerais-je pas mes pensées, ne conterais-je pas ce que j'ai appris par l'observation et l'expérience du monde pesant, étrange et absurde des hommes ? »

Ce n'est donc pas l'histoire de Guiscard qui va vous être contée, mais celle de son ombre, ou plutôt celle de Guiscard par son ombre — c'est-à-dire l'une et l'autre qui s'entremêlent.

Mais voici que je parle pesamment de ces choses légères. Une histoire contée par Alexandre Arnoux est, à vrai dire, impossible à transcrire. Il n'y faut pas d'autre plume que la sienne. Et il nous dit aussi, dès le début du livre, de quoi est faite cette plume-là. Guiscard est au bord de la mer, son ombre aussi par conséquent. Et celle-ci remarque : « La plage me fournit une vaste page de soleil où tracer les pattes de mouches de mes mémoires, avec l'ombre d'une plume d'oiseau. » Lisez Alexandre Arnoux. Faute de la plume d'oiseau, je ne saurais correspondre à son livre que de très loin.

Pauvre Guiscard ! Le jour où son destin débouche sur la mort, son ombre, qui voit tout mais ne peut rien, doit l'abandonner à sa fin. Ce sera pour mourir elle-même, de la mort des ombres, qui est rentrée dans le néant, à moins que ce ne soit dans le grand Tout. Quant au lecteur, il ne rentrera pas sans regret, du royaume des ombres, dans le monde des corps solides, des êtres massifs, des hommes épais.

J'AI peu de goût pour l'histoire romancée. Il faut donc que le roman de M. Jean Cabriès, « Saint Jacob » (Plon), soit autre chose, pour qu'il m'ait retenu comme je vais le dire.

C'est le premier livre que publie M. Cabriès, dont on nous dit qu'il est âgé de vingt-quatre ans seulement. Avant celui-là, il avait écrit plusieurs autres romans, mais il les a tous détruits. Cet ouvrage qui le fait connaître aujourd'hui, ce n'est rien d'autre que l'histoire de Jacob, telle que la Genèse en fournit les éléments aux chapitres 25 et suivants.

On peut se demander toutefois, en cette occasion, ce que la littérature peut ajouter à la Bible, ou seulement lui restituer. Disons-le tout de suite : la poésie. C'est quand le romancier de « Saint Jacob » est poète que son livre nous frappe et nous séduit.

Il n'y réussit ni complètement ni parfaitement. Son livre me paraît trop long. L'histoire se disperse en un foisonnement d'épisodes anecdotiques. C'est que M. Cabriès, pour ranimer l'histoire de Jacob, use d'un procédé que je suis loin d'apprécier toujours. Il la transpose dans le quotidien d'aujourd'hui, avec tout ce que ce transfert comporte de familiarité, quand ce n'est pas de vulgarité. M. Robert Morel avait déjà fait cela, il y a une quinzaine d'années, pour actualiser certains grands chapitres de l'histoire sainte. Il semble que sa tentative avait été plus heureuse, son goût plus sûr. Je vois bien ce que M. Cabriès veut obtenir : nous faire entendre que Jacob n'est pas un personnage historique ni légendaire ; que son aventure (au sens le plus élevé du mot) débouche dans notre propre vie, et que notre destin en est solidaire. Cette expression même, « saint Jacob », indique que le patriarche est pour chacun de nous un saint, comme ceux à qui les âmes simples confient leurs petites affaires. Le romancier, en somme, veut réaliser le surnaturel.

Je dois dire que pour moi il n'y réussit guère, quand il met sur les lèvres de Laban ou de Rachel un langage qui est celui de l'épicier du coin, de deux collégiens qui s'interpellent, ou d'une standardiste de téléphone. Le modernisme qui met en scène de célèbres tableaux bibliques n'est pas toujours heureux non plus. Si bien que la plus grande partie du livre risquerait de me décevoir.

Seulement, en maint endroit, au détour d'une page, il se trouve que la résurrection s'opère, et que cette histoire de Jacob est vraiment une vie de Jacob, sans que le mot « vie » soit affaibli. Comment cela se fait-il ? De la même façon, je pense, que dans les œuvres inoubliables de certains grands peintres.

Je vous signale le livre en faveur de ces instants-là, et dans l'espoir qu'ils imposeront leur valeur à ce que M. Cabriès écrira désormais.

JACQUES DECREST M'A DIT COMMENT ON ÉCRIT UN ROMAN POLICIER

PAR GÉRARD CAILLET

LA Série noire a-t-elle tué le roman policier classique ? Nous le crûmes un moment. Il semble aujourd'hui que le danger soit écarté. Hachette réédite les aventures d'Arsène Lupin et Pierre Hozay a repris à Gallimard et continue à publier les enquêtes du commissaire Gilles.

C'est ce commissaire Gilles qui m'intriguait. Précisément parce que je lui trouvais des caractères assez différents des personnages de roman policier banal : des caractères de vrai héros de roman. Je suis allé trouver son père : Jacques Decrest (qui n'est autre que J.-N. Faure-Biguet, et ceci explique sans doute cette qualité) ; je l'ai interrogé. Peu à peu, ses réponses sont devenues une véritable confession.

LE commissaire Gilles, ou plutôt, à cette époque, l'inspecteur Gilles, m'a dit Jacques Decrest, est né un été où ma femme s'était cassé la jambe. Je fus contraint de rester un mois entier à Paris. Par hasard, je suivis un homme qui sortait d'un cercle de jeu... Cela me donna une idée de départ... Et j'écrivis « Hasard ». Gallimard me signa dans la semaine un contrat pour dix volumes.

— Une idée de départ, ce n'est pas tout ?

— C'est l'essentiel. Je n'ai absolument pas d'imagination : je veux dire, cette forme d'imagination qui prépare, combine et construit. Mais j'ai l'imagination du détail : je pourrais vous écrire dix pages tout de suite (mauvaises, mais je pourrais !) sur ce cendrier. Alors, quand j'ai un point de départ, je le suis, sans idée arrêtée, de proche en proche.

— Donnez-moi des exemples d' « idées de départ »...

— Ce peut être un titre : « les Pistolets solitaires », que j'ai trouvé dans la préface de « Chatterton ». Des personnages rencontrés : les « trois jeunes filles de Vienne », qui ont réellement existé ; et je les ai connues à Vienne. Le principe qui me guidera : « le Tambour des Dunes », est une transposition d' « Œdipe », car c'est celui qui cherche qui est le coupable ; et j'ai inséré, par jeu, dans le récit des citations authentiques d' « Œdipe » !

— Dès que vous avez une idée de départ, vous vous lancez ?

— Pas tout de suite : je cherche d'abord un décor et quelques-uns des personnages principaux. Quand ils existent pour moi, je peux commencer. Quelquefois cette existence suffit à me mettre en route : pour « la Demoiselle de Bois-Colombes » tout repose sur une certaine atmosphère de banlieue et un personnage autour duquel on chuchote...

— Vos personnages vous hantent-ils ?

— Je ne peux y penser qu'en écrivant et devant ma feuille de papier.

— Reprenez-vous beaucoup ? Etes-vous contraint à un travail d'ajustement final ?

— Je ne peux pas corriger. J'ajouterai que mon écriture s'est tellement rétrécie que je ne pourrais pas corriger « matériellement » aujourd'hui, même si je le voulais ! Quelques détails infimes tout au plus... Comme dans certain feuilleton où un incendie mortel au chapitre premier était devenu un naufrage à la fin.

— Alors, comment, si j'ose m'exprimer familièrement, retombez-vous à la fin sur vos pieds ? Il faut tout de même résoudre une énigme ! »

Le visage de Jacques Decrest sourit tandis qu'il rallume une cigarette à la précédente.

« Je ne peux pas l'analyser, dit-il. Si ce n'était prétentieux, il faudrait bien parler de quelque chose comme le don.

— Encore une question. Si vous ne corrigez jamais, si vous marchez droit devant vous et si vous partez dès que vous avez, ou presque, un point de départ, vous devez aller relativement vite ?

— Mon record de vitesse est quatorze jours : j'écrivais pour « l'Intran ». Encore m'enlevait-on chaque soir la copie et je devais avancer à l'aveuglette. Mais je n'aime pas cela. Comptez qu'il me faut deux mois pour travailler tranquillement à un roman. »

JE le pousse maintenant du côté de son personnage familier ; de ses personnages familiers, plutôt, puisque à Gilles s'est adjointe la jeune Françoise, compagne légitime, délices de ses cheveux gris et que, paraît-il, toutes les amies de Jacques Decrest trouvent résolument exaspérante.

« Gilles ! C'est un peu moi, évidemment ; tout au moins pour beaucoup de détails matériels. Mais j'ai fait aussi la connaissance d'un personnage haut placé, Quai des Orfèvres, qui m'a assuré s'être reconnu ! il m'a même demandé à lire un manuscrit en cours de fabrication, pour deviner la suite ; il n'a pas eu de chance : c'était « l'Office des Ténèbres », et il n'a rien trouvé du tout.

« Je prétends qu'on peut tout exprimer par le moyen du roman policier. C'est cela qui peut lui conférer de la dignité. J'ajoute que c'est une école de rigueur et de brièveté pour l'écrivain. Entre les réminiscences de Zola et les souvenirs d'enfance romancés dont je vois tant abuser, j'y ai découvert pour ma part une voie salvatrice. »

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR

L'ART BOURGUIGNON

Charles Oursel : « l'Art de Bourgogne », avec 253 héliogravures (Ed. Arthaud).

Nul n'était plus qualifié que M. Charles Oursel pour donner au grand public une image attrayante et complète de l'art de Bourgogne (il n'a pas employé dans le titre le terme plus restrictif d' « art bourguignon ». Il joint à son érudition de chartiste le privilège d'avoir enseigné l'art pendant trente ans à la Faculté des lettres de Dijon, de connaître ce dont il parle non point seulement par les textes, mais comme une chose vivante, aimée, directement appréciée dans ses moindres détails. Ajoutons que l'ouvrage est illustré d'abondantes reproductions en héliogravure d'une rare qualité.

L'AMÉRIQUE

Pierre Herbin : « Cartes postales d'Amérique (Ed. Jep et Carré).

M. Herbin a fait partie d'une mission économique qui en 1953 visita pendant six semaines un certain nombre d'entreprises américaines. Il livre aujourd'hui son carnet de notes. Assurément, il ne s'agit là que d'impressions rapides et limitées. Mais dans sa brièveté, le carnet de M. Herbin est extrêmement attachant L'auteur sait voir et sait décrire. Il a le jugement net, sans parti pris. C'est un homme de bonne foi, sans préjugés défavorables ni enthousiasmes préconçus. Il n'a pas perdu son temps.

LA DANSE

Prestige de la danse (**Charles Portal**). — **Quinze écrivains ont conjugué leurs talents pour parler de la danse en elle-même et dans ses rapports avec les autres arts. Ces courtes études sont pleines de substance et agréables à lire. Serge Lifar, Jean Cocteau, Abel Gance, ces noms présument un livre de qualité. Ils ne déçoivent pas, et ceux qui sont, avec eux, inscrits au sommaire ajoutent, chacun pour sa part, à l'intérêt de l'ouvrage. « Le Décor dans le ballet » de M^me^ Gisèle d'Assailly est un excellent chapitre d'histoire de l'art. Notre collaboratrice Martine Cadieu s'était chargée de la danse espagnole. Elle la connaît bien, elle l'aime ; elle en parle avec une ferveur qu'elle fait partager. (Dessins de Monique Lancelot, photos de Fred Bromet.)**

COLLECTION « L'AVENTURE VÉCUE »

RENÉ CHAMBE

LE BATAILLON DU BELVÉDÈRE

LE PLUS HAUT FAIT D'HÉROISME DE L'ÉPOPÉE FRANÇAISE D'ITALIE

M. A. AZÉMA

LA CONQUÊTE DU FITZ-ROY

L'UNE DES PLUS PRODIGIEUSES VICTOIRES DE L'HOMME SUR LA MONTAGNE

PAUL BRICKHILL

LES BRISEURS DE BARRAGES

PRÉFACE DE **CLOSTERMANN**

L'AVENTURE AÉRIENNE AUSSI PASSIONNANTE QUE « LE GRAND CIRQUE »

FLAMMARION

GALANTS ET ROMANTIQUES

Enrichissez votre bibliothèque de livres précieux de **bibliophilie** de grande classe, **rares et superbement illustrés par des Maitres graveurs.** EN SOUSCRIPTION aux Editions d'Art ERYX, 120, boul. de la Chapelle, Paris.

(Catalogue illustré, 3 Timbres.)

ABONNEMENT POSTE

Pour nos lecteurs de l'étranger.

Les abonnés et lecteurs de FRANCE-ILLUSTRATION habitant l'Allemagne occidentale, la Belgique, le Danemark, la Finlande, l'Italie, la Cité du Vatican, le Luxembourg, la Norvège, les Pays-Bas, le Portugal, la Suède et la Suisse **peuvent désormais souscrire leur abonnement directement au bureau de poste de leur localité.**

Ces abonnements poste éviteront aux souscripteurs les frais d'expédition de mandat, les difficultés relatives au transfert des devises et les retards qui en découlent.

Tous les bureaux de poste des pays ci-dessus vous fourniront les renseignements nécessaires.

BEAUX LIVRES POUR TOUS

Signalons à l'attention de nos lecteurs une récente initiative prise dans le domaine de l'Édition et qui peut intéresser ceux qui aiment les livres, surtout quand ils sont d'un prix accessible.

Il s'agit des **Editions de la Bibliothèque Mondiale,** distribuées depuis peu dans toute la France, chez les libraires et les marchands de journaux.

Ce sont de petits livres rouges, brochés, qui constituent une publication périodique (bimensuelle), dont le prix est extrêmement avantageux. L'abonnement est de 2.000 francs par an (représentant 25 livres), ce qui met le volume broché de 180 pages en moyenne au prix incroyable de 80 francs franco domicile ! A ce prix-là, **la Bibliothèque Mondiale** justifie pleinement sa devise, le Cercle du **beau livre pour tous.**

Les auteurs sont les grands noms de la littérature française (Victor HUGO, BALZAC, STENDHAL, FLAUBERT, VOLTAIRE, Prosper MÉRIMÉE, A. de MUSSET, etc.) et étrangère (GŒTHE, SHAKESPEARE, Lord BYRON, POUCHKINE, DOSTOIEVSKY, Léonard de VINCI, etc.).

Afin de faire connaître **la Bibliothèque Mondiale,** qui a été lancée sous le patronage de l'ASSOCIATION POUR L'EXPANSION DE LA CULTURE et encouragée par de nombreuses personnalités, il a été obtenu au profit de nos lecteurs l'offre suivante : tous ceux qui écriront et qui joindront à leur demande 3 timbres de 15 francs pour frais recevront à **titre gratuit** un livre spécimen broché de la **Collection de la Bibliothèque Mondiale.** La valeur du livre offert est en librairie de 150 francs. Cette offre gratuite est limitée à un livre par famille, et elle doit être utilisée dans les 15 jours de la parution de cette annonce : il est conseillé d'écrire directement **à la Bibliothèque Mondiale, Service F.I., 8, rue de Berri, Paris (8^e^),** en se recommandant de « France-Illustration ».

CONSERVEZ ou RETROUVEZ

JEUNESSE,

BEAUTÉ,

VIGUEUR,

SANTÉ.

Puisez aux sources mêmes de la vie

DANS LA MERVEILLEUSE

Gelée Royale APIGEL

aliment-miracle qui vous est livré à l'état pur, tel que les abeilles l'ont récolté, sans traitement artificiel, sans mélange, car la Gelée Royale est un produit vivant excessivement fragile, et tout mélange, quel qu'il soit, risque de l'altérer. Cette garantie de pureté intégrale est le gage de l'efficacité maximum de la Gelée Royale. Le conditionnement APIGEL, breveté S. G. D. G., assure la conservation de toutes les propriétés énergétiques de la Gelée.

Hommes, femmes, jeunes et vieux, tous peuvent profiter des bienfaits de la Gelée Royale APIGEL.

Dispositif en matière plastique assurant un isolement total à l'air d'une cellule contenant la Gelée Royale à consommer.

Les Laboratoires APIGEL ont été les premiers à utiliser la Gelée Royale pour les soins de beauté. Ils sont les créateurs des produits de beauté à base de Gelée Royale, tous brevetés S. G. D. G., et notamment de la crème de beauté « ROYALE-APIGEL ». Cette crème, légère, nourrissante, fait profiter l'épiderme des effets merveilleux de la Gelée Royale : rajeunissement rapide des tissus, disparition des rides et des défectuosités de la peau, qui reprend un aspect juvénile et sain. Ces bienfaits s'étendent bientôt à tout l'organisme (traitement par les externes), opérant une véritable cure de jeunesse et de beauté.

IL N'EXISTE AUCUN PRODUIT COMPARABLE POUR LE RAJEUNISSEMENT ET LA REVITALISATION DES TISSUS

Pour vous convaincre de l'efficacité extraordinaire de la crème « ROYALE-APIGEL », des démonstrations et applications GRATUITES ont lieu tous les jours par des esthéticiennes spécialisées au Centre Esthétique APIGEL, 54, rue du Faubourg-Saint-Honoré, à Paris. N'hésitez pas, prenez rendez-vous, vous serez enthousiasmée.

Les produits APIGEL sont en vente en pharmacies, herboristeries, maisons de produits de régime, coiffeurs, parfumeurs, instituts de beauté, etc.

A défaut, demandez documentation gratuite :

— POUR PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE A

Centre Esthétique APIGEL, *54, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris.*

— POUR TOUTES AUTRES RÉGIONS ET ÉTRANGER A

Laboratoires APIGEL, *à Tulle (Corrèze).*

LES SPECTACLES

ATELIER
J'AI FRANCHEMENT RI (Dussane)
LES RIRES FUSENT (J.-J. Gautier)
LES QUATRE VÉRITÉS
de
MARCEL AYMÉ

TH. DES VARIÉTÉS
PATACHOU
JEAN RIGAUX

MOGADOR
"LES AMANTS DE VENISE"
Nouvelle Opérette à grand spectacle de Vincent SCOTTO : « toute la Venise Renaissance gorgée d'amour, d'intrigues, de passion », production grandiose d'Henri VARNA
avec MARCEL MERKÈS
200 Artistes — 40 Décors

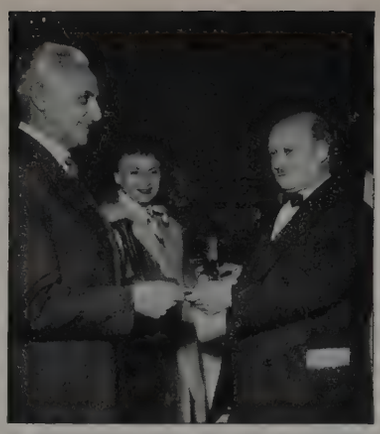
CASINO DE PARIS
UNE REVUE DU TONNERRE
Incomparable déluge de luxe, de nus et de beauté, avec l'extraordinaire
JUNE RICHMOND
qui fait sensation
dans ce super-spectacle de Paris.

LE SPECTACLE DES SPECTACLES
LA REVUE DES FOLIES-BERGÈRE

THÉATRE DE LA MADELEINE
HÉLÈNE OU LA JOIE DE VIVRE
d'ANDRÉ ROUSSIN et MADELEINE GRAY

UN POINT D'HISTOIRE

Nos lecteurs — et nous les en remercions sincèrement — se montrent extrêmement attentifs à relever les erreurs qui peuvent se glisser çà et là dans notre revue. C'est ainsi que M. Jacques Déprez, de Niort, nous signale que dans notre compte rendu du mariage princier de Brou (numéro de janvier) nous avons indiqué que derrière le chœur de l'église de Brou reposait dans un tombeau de marbre Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire. En réalité, celle-ci est enterrée à Bruges. A Brou, les trois tombeaux qui se trouvent derrière le chœur sont ceux de Philibert le Beau, de Marguerite d'Autriche, son épouse, et de Marguerite de Bourbon, mère de Philibert.



LE PRIX ÉDOUARD HERRIOT

Le prix littéraire Edouard Herriot, d'une valeur de 25.000 francs, a été attribué à M. André Devaux pour un roman intitulé : *la Gerbe et le Fagot*. C'est M. Le Troquer, président de l'Assemblée nationale, qui a remis le prix au lauréat.

LE PRIX « ESSEC » DU CANCER

Ce prix, offert par l'E. S. S. E. C., a été décerné à deux jeunes savants, M. Marcovitch, attaché au laboratoire Pasteur de l'Institut du radium, et M. Rudali, chef de laboratoire à la Fondation Curie. Leur mémoire a pour titre : *la Recherche du carcinome d'Erhlich*. On désigne sous ce nom un cancer particulier à la souris, dont les cellules ne forment pas une masse compacte, mais sont isolées dans un liquide à la manière des globules dans le plasma sanguin. La technique imaginée par MM. Marcovich et Rudali leur a permis d'isoler une cellule cancérigène et de l'injecter à un animal. Ainsi ont-ils pu suivre l'évolution de cette cellule et en même temps étudier l'action de divers agents sur la tumeur provoquée.

COMMÉMORATION DE LAZARE CARNOT

Les Archives Nationales ont organisé une exposition au lycée Carnot, à Paris, à l'occasion du deuxième centenaire de la naissance de Lazare Carnot. De nombreux documents et des peintures, dont le portrait que nous reproduisons, retraçaient la carrière de l'organisateur de la victoire.

GALERIES

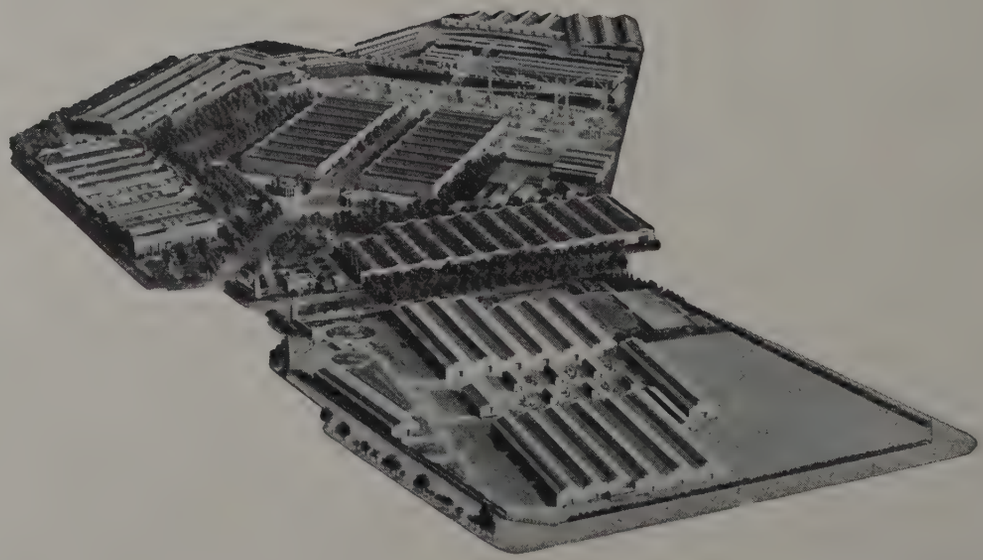
GALERIE P. PETRIDÈS
JACQUES THEVENET
53, rue La Boétie

ALEX CAZELLES
93, Fg-St-Honoré - BAL. 07-21
DELGOBE - DENIKER

GALERIE SIMONE BADINIER
1, rue Laffitte - PRO. 51-22
BERTHE MARTINIE

FOIRE DE PARIS

22 MAI - 7 JUIN 1954



CINQUANTENAIRE

★

ADMINISTRATION : 23, rue Notre-Dame-des-Victoires - PARIS-II[e] — Tél. : GUT. 39-20

Le ministre de Panama en France et M^me^ Heurtematte.

LA SAISON A CANNES

Le Casino municipal de Cannes demeure le centre attractif, artistique et mondain de la Côte d'Azur, et il vient d'être le cadre d'une série de galas fastueux et fleuris. Aux Ambassadeurs ce furent : la Nuit orientale ; le gala « Moulin-Rouge », dans un décor de J.-G. Domergue évoquant le vieux Montmartre ; la Nuit de l'Elégance ; le grand dîner des Régates royales, que présidèrent LL. AA. RR. le prince Knud et la princesse Caroline-Mathilde de Danemark. Le théâtre est aussi très actif au Casino de Cannes, où les soirées de comédie alternent avec les concerts et les récitals de virtuoses réputés. Pendant cinq semaines les ballets du marquis de Cuevas ont triomphé et le concours des ténors a passionné les amateurs, toujours nombreux, de *bel canto*. Et n'oublions pas dans l'énumération des plaisirs offerts aux nombreuses personnalités qui se pressent à Cannes les grands dîners des Ambassadeurs, qui, chaque mercredi et chaque dimanche, font l'émerveillement de centaines de convives.

Une scène des ballets du marquis de Cuevas, qui ont remporté un brillant succès.

NÉCROLOGIE

AUGUSTE PERRET

Un des maîtres de l'architecture moderne, Auguste Perret, est mort. Il était né en 1874. Avec son frère, il fut l'initiateur de l'emploi en France du béton armé. Ses œuvres sont nombreuses et l'on peut citer, outre un immeuble de la rue Franklin qui fut la première application de sa doctrine, le musée des Travaux publics, l'église du Raincy et, surtout, le théâtre des Champs-Elysées. Auguste Perret avait pris une part importante à la reconstruction de la ville d'Amiens ; on n'a pas oublié les polémiques que souleva l'édification de la tour qu'il éleva et qui domine maintenant la vieille cité picarde. Il était aussi l'auteur du plan de reconstruction du Havre.

RAYMOND SERVIAN

Le sculpteur Raymond Servian est mort à Aix-en-Provence. Il n'était âgé que de cinquante et un ans. Il était l'auteur de nombreux monuments, où s'affirmaient son vigoureux tempérament d'artiste et son sens de la statuaire en plein air. Prochainement une statue de Paoli, à laquelle il avait beaucoup travaillé pendant les mois qui viennent de s'écouler, sera élevée à Morosaglia, en Corse. Il avait été pressenti tout récemment pour la construction, sur les hauteurs d'Aix, d'un important monument destiné à personnifier le génie latin.

un champagne de classe pour vos réceptions

★

FÊTES FAMILIALES, RÉUNIONS D'AMIS OU RÉCEPTIONS MONDAINES,

quand viennent chez vous ceux qui vous sont chers ou que vous voulez honorer, *recevez-les au champagne !*

Mais sachez offrir un **CHAMPAGNE DE HAUTE QUALITÉ**, car c'est un vin noble et capricieux qui ne souffre aucune médiocrité.

Dans leurs caves d'Epernay, depuis plusieurs années, des producteurs spécialisés, les Etablissements JACQUINOT & FILS, ont préparé pour vous des cuvées destinées uniquement à la clientèle de consommation, **SANS INTERMÉDIAIRE**, et à des **PRIX EXCEPTIONNELS DE VENTE DIRECTE.**

Ces cuvées sont le résultat, patiemment acquis, d'une sélection rigoureuse des meilleurs raisins de Champagne et d'une minutieuse préparation. Leur qualité et leur authenticité sont garanties par un contrôle sévère du Comité Interprofessionnel du Vin de Champagne, organisme officiel.

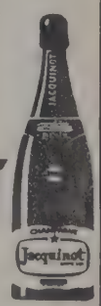
D'une grande classe, le champagne JACQUINOT est destiné aux vrais connaisseurs : sa finesse maligne, son bouquet délicat et la subtilité de son parfum obtenus après de savants mélanges, en font l'égal des meilleurs.

Voici la grande saison des réunions de famille et d'amis : **COMMUNIONS, MARIAGES, FÊTES** de toutes sortes. Par le pétillement de ses mille étoiles joyeuses, le champagne JACQUINOT contribuera à la gaîté de vos réceptions. Il sera, par excellence, " votre " champagne...

P. PUBLIMA

le champagne qui chante la joie !

CHAMPAGNE Jacquinot EPERNAY



Le champagne JACQUINOT est expédié par les producteurs directement des caves d'Epernay, en envois franco domicile, droits et taxes compris, dans la France entière, en cartons de 15 ou 25 bouteilles assorties au choix. **EXCEPTIONNELLEMENT** et à titre provisoire, pour permettre la dégustation, carton publicitaire de **8 bouteilles** sans supplément de prix. (Des magnums peuvent être livrés dans tous les cartons, à raison d'un magnum remplaçant deux bouteilles en volume et en poids).

PRIX (tout compris)

CARTE JAUNE (brut "Sélection", sec ou 1/2 sec.)

Bouteille	Magnum
690	1.480

CARTE OR 1949 (brut "High Top", ou intégral "Ambassador".)

Bouteille	Magnum
840	1.780

(L'intégral "Ambassador" 1949 est un nouveau champagne 100 % brut)

Remise à partir de 50 bouteilles pour les administrations, sociétés ou associations. Tarif spécial pour Union Française et Etranger. Pour renseignements, écrire : CHAMPAGNE JACQUINOT, Boîte Postale N° 62.10 PARIS

(Découper suivant le pointillé)

(case reservée) 5

BON de Commande N° _____ à CHAMPAGNE JACQUINOT Boîte Postale N° 62-10 PARIS

Prière m'adresser _____ cartons de _____ bout. assorties comme suit :

		Bouteilles	Magnums
CARTE JAUNE :	Brut "**Sélection**"		
»	Sec		
»	Demi-Sec		
CARTE OR 1949 :	Brut "**High Top**"		
»	Intégral "**Ambassador**"		

A livrer le _____

Règlement : contre rembours' - chèque inclus - mon vir' à v/ccp Paris 6867-46.

NOM _____ Prénoms _____

Profession _____ Adresse _____

Ville _____ Départ. _____

Date _____ Signature :

LA PAROLE EST AUX ASTRES

PAR MARGUERITE JUIN

Mois d'Avril 1954

LA lunaison du 3 avril enfermant Vénus dans les degrés de son X[e] secteur nous réserve l'éclosion de sentiments pleins de bonté et de douceur dans le cœur de chacun. Saturne au Scorpion en plus fixe cette capacité de comprendre le prochain. Heureusement, car tout le long de ce quatrième mois de grandes oppositions : Vénus Neptune ; Soleil Neptune ; Saturne Vénus ; Jupiter Mars, et la très grave conjonction du Nœud Descendant de la Lune avec Uranus, risquent de rendre le mois lourd et pénible.

PORTRAIT DU MOIS

NAISSANCE DU 10 AVRIL 1907

VOTRE mariage vous a donné comme compagnon un mari violent et entêté, mais courageux, ayant une belle situation ; cette nature fut bien dure pour un cœur aussi sensible et aussi vibrant que le vôtre, bien trop vibrant pour la vie actuelle, et d'une sentimentalité profonde et soutenue par une grande imagination.

Votre vie s'annonçait belle. Votre sens artistique aurait pu évoluer vers une carrière. Hélas ! l'obstacle est venu. Quelle tendresse vibrante est la vôtre ! Quelle violence dans l'expression de vos sentiments ! Mais vive manifestation dirigée par votre orgueil.

Vous allez connaître une orientation nouvelle. Un voyage serait fort heureux, si depuis trois ou six ans votre mental a subi de grandes modifications (je dis « si » car vous n'êtes pas sûre de l'heure exacte de votre naissance), et si aux environs du 13 octobre 1953 une rupture vous a bouleversée. Ce chagrin est pour vous le commencement du bonheur.

Vos nouvelles décisions seront prises, j'espère, aux environs du 9 octobre 1954, car de cette date jusqu'à la moitié de 1955 j'espère pour vous un changement, si vous prenez la décision seule, sans en parler à quiconque, car un nouvel attachement viendrait troubler à nouveau votre situation. Ne croyez pas ce que l'on vous dit. Vous êtes confiante. Heureusement pour vous, le bon sens et l'énergie ne vous manquent pas, mais votre Vénus Poissons vous fait croire à la sincérité d'autrui, vous qui êtes ardente et sincère... sur le moment.

Restez calme du 24 mai au 7 juillet 1954. Par contre, du 14 octobre jusqu'au 31 décembre 1954, agissez. Les dates du 26 novembre 1953 et du 24 janvier 1954 n'ont-elles pas renfermé des heures dont vous vous souvenez ? Si oui, alors, attention aux 23 mai, 18 août et 9 novembre 1954. Mais les journées les plus extraordinaires que vous vivrez seront les 10 et 13 juin, le 7 juillet et le 19 octobre 1954.

1954 et 1955 vous apporteront encore bien des bouleversements, heureux et malheureux, comme toujours pour vous. La base de ces changements sera peut-être le mariage de votre fille.

Les dates des 10 et 13 juin sont très marquées dans vos deux thèmes, ainsi que du 18 août au 3 septembre 1954. Mais là encore votre vie suivra le même rythme cahotique. Une opposition Jupiter-Saturne dans le thème de votre enfant indique un caractère bien difficile à comprendre.

Si la décision sur quelque chapitre que ce soit se produit entre août et septembre, j'en serais bien ennuyée pour vous, car le triste carré d'Uranus Saturne se réaliserait, surtout si ce résultat a quelque corrélation avec la date du 11 août 1952 (dans la vie de votre fille, majeure cette année-là).

RÉPERCUSSION DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE :

Le **21** Mars et le **20** Avril BÉLIER	Trois planètes passent. Des joies vous en aurez ainsi que de grandes satisfactions d'amour-propre. Sentimentalement, le bonheur sera présent également, mais ce n'est qu'illusions.
Le **20** Avril et le **21** Mai TAUREAU	Pour les dix premiers degrés et le 22[e], chagrins, ruptures, divorces même.
Le **21** Mai et le **21** Juin GÉMEAUX	Jusqu'au 13 avril ennuis d'argent. A cette date le double sextile Jupiter-Soleil-Pluton peut apporter la grande réussite de la vie, surtout pour le 3[e] décan. Du 10[e] au 30[e] degrés : bonheur.
Le **21** Juin et le **22** Juillet CANCER	Attention au feu, aux accidents, carrés successifs de Vénus-Soleil-Mercure ne présagent rien de bon pour les nés Cancer 19[e] degré : pénible. 15-16 avril : dangereux.
Le **22** Juillet et le **23** Août LION	Jusqu'au lundi 19 Pluton n'apporte que de la joie dans cette maison du Soleil. Après, dans tous les domaines, la plus grande prudence est recommandée.
Le **23** Août et le **23** Septembre VIERGE	Difficultés financières jusqu'au 13. Après, le bonheur est près de vous, sauf pour les 22[e] et 23[e] degrés.
Le **23** Septem. et le **24** Octob. BALANCE	Soyez patients ; ne vous entêtez pas ; appelez à vous vos grandes qualités de pondération. Surtout les nés le 18.
Le **24** Octob. et le **23** Novemb. SCORPION	Grandes ruptures qui bouleversent la vie. 27 avril journée très violente.
Le **23** Novemb. et le **22** Décemb. SAGITTAIRE	Malgré l'opposition de Jupiter à partir du 15, les jours sont calmes et heureux pour les nés Sagittaire.
Le **22** Décemb. et le **22** Janvier CAPRICORNE	Vous serez très nerveux. Le 16 avril des événements violents peuvent bouleverser vos projets, et vos opinions personnelles peuvent se modifier brusquement.
Le **22** Janvier et le **20** Février VERSEAU	Le rêve, la méditation, la mélancolie envahissent votre cœur et votre esprit. Jupiter par son heureux trigone atténue les effets de l'opposition de Pluton.
Le **20** Février et le **21** Mars POISSONS	Au milieu de ce mois, vos ennuis pécuniaires prendront fin. Pour les natifs du 3[e] décan événements bons ou mauvais, mais certainement profonds.

La cellule RÉALT est le seul posemètre **réellement à lecture directe instantanée** sans aucun calcul, aucun report, aussi bien en photo qu'en cinéma, en noir qu'en couleurs, temps de pose et diaphragme se lisent aussi facilement que l'heure sur une montre.

RÉALT est le posemètre le plus pratique et le plus sensible du monde.

RÉALT se fait en 2 modèles : RÉALT-standard avec jeu de cadrans photo et cinéma. RÉALT II-luxe monocadran oscillant photo et cinéma.

Demandez la documentation gratuite F 1 à

RÉALT-PHOTO - 95, rue de Flandre - PARIS

En vente chez tous les négociants en matériel photo.

LE MOIS HIPPIQUE, PAR TRÉ-HARDY

Sourire d'Avril

APRÈS les galops d'essai de Pau et de Cannes — qui mirent les chevaux sur leurs jambes, dans les derniers jours de mars-avril, mois du renouveau, doit être considéré non comme une ouverture, mais comme une confirmation. Dès ses prémices le concours hippique de Bordeaux, organisé par la S. H. F. sur le terrain du Cercle Girondin, fera sa part aux épreuves d'élevage, aux prix pour sujets français, à la gloire des anglo-arabes. Toutefois la Coupe, ou Prix René de Beaumont, disputée le 4 avril, sera considérée à juste titre comme un test international.

Marseille fera galoper du 8 au 11 avril au Palais des Sports du parc Chanot. La formule « Indoor Jumping » a fait ses preuves, elle a séduit Paris, boulevard de Grenelle. Il est certain qu'une partie des écuries parisiennes sera du voyage. Le Prix des Vainqueurs est fixé au 11 avril à 17 heures. Ouvert seulement aux cinq premiers des principales compétitions, il affirmera une sélection dès les premiers tours de piste.

La deuxième quinzaine du mois semble dominée par le C. H. I. O. de Nice. Sous la présidence de M. Jean Médecin, député-maire, et du vicomte de l'Hermite à la tête du comité, il réunira, du 17 au 26 avril, les cravaches gagnantes de l'Europe de l'Ouest, et permettra de faire le point entre les différentes équipes officielles. La Coupe des Nations est fixée au 25 avril... un événement !

A peu près aux mêmes dates (mais comment faire autrement avec un calendrier aussi chargé que celui des concours ?), les réunions de Senlis et du Cercle de l'Etrier rappelleront que l'intérêt se portera en mai vers la capitale grâce au tournoi de la S. H. F. et au jumping de Paris.

Départs et Arrivées

Les nécessités de la guerre d'Indochine et l'obligation pour les officiers d'effectuer les temps de commandement ont amené certains changements dans le personnel des sports équestres chargé de nous représenter à l'étranger. Le lieutenant-colonel Cavaillé reste heureusement à la direction du mouvement qu'il a créé. Il commandera encore notre équipe internationale à l'étranger, pour le plus grand prestige de nos couleurs. Son adjoint, le commandant du Plantier, est affecté en Allemagne à l'armée d'occupation, tandis que le capitaine Sauzay, du même service, a rejoint l'Indochine. Ces officiers ont été remplacés par le capitaine de Noblet et par le capitaine Geistodt, retour d'Extrême-Orient. Le commandant Broussaud quitte Fontainebleau pour le 1er spahis marocains à Trèves, remplacé par le commandant Jamme, venant de Coetquidan.

Parmi les exécutants, le lieutenant du Breuil, si remarquable sur Tourbillon et sur les chevaux de M Beghin, son beau-père, a rejoint le Vietnam, ainsi que le capitaine de La Sayette, applaudi sur Hercule, et que le lieutenant de Champsavin.

D'autre part, le commandant de Couet, les lieutenants Lefrant, de Thierrens, Bouteiller et Moreau sont « en puissance » au centre de Fontainebleau.

A signaler parmi les *coming men* le capitaine de Beaufort, de liaison avec l'armée belge à Cologne. Il vient de remporter deux premiers prix à Berlin, où il était engagé à titre individuel. Son cheval, Lutteur, a semblé très au point.

Cette année, des cavaliers civils, dont M. Jonquères d'Oriola est le plus brillant leader, complètent comme par le passé le team tricolore du lieutenant-colonel Cavaillé. Bonne chance à nos champions !

La plus belle image...

ne vaut pas LA RÉALITÉ

que donne le VÉRASCOPE 40

l'appareil qui photographie en couleurs et EN RELIEF

En associant le relief et la couleur sur film 35 mm le VÉRASCOPE 40 apporte à la photographie, le réalisme incroyable de la 3e dimension.

Dans la petite visionneuse de poche, les personnages, les objets, retrouvent leur matérialité, leur présence. Chaque vue est un miracle de vérité. Le sourire de l'être aimé, la délicieuse partie de campagne, le cadre enchanteur de vos vacances, tous ces moments fugitifs et précieux, qu'on ne vit qu'une fois, seront revus par vous tels que vous les avez vécus, comme si vous y étiez de nouveau.

Par son merveilleux pouvoir d'incantation le VÉRASCOPE 40 ressuscite le passé et vous permet à tout instant de " revivre " vos meilleurs moments.

Appareil de petit format, peu encombrant et très maniable, il rend la pratique de la *" Photographie 3 D "* passionnante et facile.

VÉRASCOPE 40

DEUX YEUX QUI VOIENT COMME VOUS

- Emploi du film 35 mm noir ou couleur.
- Armement et compteur d'images couplés avec l'avancement du film.
- Objectifs traités Flor Berthiot 1 : 3,5 de 40 mm de focale.
- Télémètre couplé pour toutes distances de 0m60 à l'infini.
- Gamme de vitesse étendue de la seconde au 1/250e. Pose B et T.
- Prises de flash synchronisées pour lampes flash et éclair électronique.

Le VÉRASCOPE 40 peut être transformé à tout moment en appareil ordinaire par la manœuvre d'un seul bouton de commande qui obture un des objectifs et modifie l'avancement du film.

DOCUMENTATION VI SUR DEMANDE

Ets. Jules Richard

25, RUE MÉLINGUE • PARIS XIXe

A TRAVERS L'UNION FRANÇAISE

par PIERRE DESNOYER

HOUILLE BLANCHE EN AFRIQUE NOIRE

LA présence en Afrique noire du ministre de la France d'outre-mer, M. Jacquinot, et d'une suite importante aura servi à souligner l'effort d'équipement actuellement en cours dans les territoires de l'A.-O. F.

Cet effort est sensible, notamment en matière d'énergie. Grâce aux aménagements du barrage de Djoué, inauguré en février, les industries actuelles et futures de la région de Brazzaville vont disposer d'une puissance minimum de 12.000 kilowatts au lieu d'une puissance de pointe de 2.000 kilowatts seulement jusqu'ici. Cela représente une avance d'énergie de quelque vingt à vingt-cinq ans.

M. Jacquinot a déclaré : « De la conjonction des ressources hydro-électriques et des gisements miniers reconnus en A.-E. F. naîtront un jour de grandes industries de transformation. » De vastes perspectives s'ouvrent en effet devant nous.

Les aménagements du barrage d'Edéa, au Cameroun, ont été inaugurés trois jours après ceux de Djoué. Ils sont dus à une association eurafricaine : capitaux français, techniciens français, main-d'œuvre franco-camerounaise et italienne. On a parlé du « miracle d'Edéa ». Il y a lieu d'admirer les réalisations techniques de ce barrage. Mais il faut non moins remarquer les effets heureux de l'association d'ouvriers blancs et noirs. On avait toujours dit qu'il était impossible à des Européens de travailler manuellement d'une façon soutenue sous les tropiques. La société chargée des travaux de construction a fait venir par avion plusieurs milliers de travailleurs italiens sous contrat de deux ans. Des précautions adéquates avaient été prises en matière d'hygiène et d'alimentation. L'état sanitaire et moral de bout en bout a été excellent. Les défections pour maladie, en dépit du climat, n'ont pas été sensiblement plus fortes que sur un chantier européen. En outre — constatation remarquable et des plus encourageantes — les travailleurs noirs encadrés dans les équipes de blancs ont, sans effort exceptionnel, accéléré d'un bon tiers leur cadence de travail.

L'inauguration du barrage de Grandes Chutes à une centaine de kilomètres de Conakry apparaît comme la première étape d'une industrialisation rapide de la Guinée, à laquelle l'aluminium promet un avenir intéressant. De plus, la mise en service de la nouvelle centrale thermique de Dakar est aussi un pas en avant vers une puissance industrielle plus grande de l'Afrique noire française.

LES BIENFAITS DE LA CROIX-ROUGE AU SAHARA

DEPUIS l'aide aux lépreux à Tahiti, les immenses distributions de soupe à Djibouti jusqu'aux consultations de nourrissons à Dakar et aux parachutages de médicaments en Indochine, la Croix-Rouge multiplie ses soins et ses secours à travers toute l'Union française. Mais le plus récent développement de son action en Afrique du Nord est son installation, avec le concours d'infirmières et d'assitantes sociales, dans les territoires du Sud algérien et les oasis sahariennes. Sous la tente du nomade, comme dans le gourbi du sédentaire, elle commence sous le climat saharien (souvent 50 degrés de chaleur) à éduquer les femmes sur les soins élémentaires aux nourrissons. La lutte contre la tuberculose et le trachome, naturellement, est aussi inscrite à son programme.

REMISE DE LETTRES DE CRÉANCE

AU cours d'une réception particulièrement cordiale, M. Bernard Hardion, le nouvel ambassadeur de France au Brésil, a présenté ses lettres de créance au président de la République, M. Getulio Vargas.

LÉGION D'HONNEUR

NOUS avons relevé avec plaisir, dans la promotion du ministère de la Justice, la nomination au grade de chevalier de M. Christian Chavanon, maître des requêtes au Conseil d'Etat, président-directeur général de la Société Nationale des Entreprises de Presse. Ancien avocat au barreau de Bordeaux, M. Chavanon, qui fut directeur du cabinet de M. Claudius-Petit, ministre de la Reconstruction, est professeur à l'Ecole nationale d'administration et à l'Institut d'études politiques. Nous lui adressons nos très sincères félicitations.

★

LE COURRIER MUSICAL

L'OFFENSIVE d'art soviétique s'achève sur les exploits fulgurants du pianiste Emile Guillels. On le dirait fait sur mesures — le poignet d'Horowitz, les muscles de Rubinstein, la légèreté d'Iturbi, etc. Artiste fort courtois au demeurant, Guillels s'est prêté de bonne grâce à nos questions sur les méthodes d'entraînement à la création musicale en U. R. S. S. : retraite loin des villes, échanges et travaux en commun.

Venu de l'Opéra de Stockholm à celui de Paris, où il tient brillamment le rôle de Huon de Bordeaux dans « Obéron », le jeune tenor Nicolaï Gedda triomphe, du même coup, de l'épreuve redoutable du récital, où ses indéniables qualités de style, le charme de son timbre, l'éclatante pureté de son aigu font merveille.

Sous les auspices du « Triptyque » et de son fondateur Pierre d'Arquennes, un hommage public à Florent Schmitt nous a réunis autour du maître, qui porte allégrement son plus qu'octogénat, dans une atmosphère d'affectueuse intimité, renforcée par la chaleur des interprètes (Claudie Martinet, Marguerite Myrtal, le Quatuor vocal de Paris) auxquels des encouragements étaient prodigués, à haute voix, par l'auteur lui-même.

On parle souvent, à tort et à travers, d' « événement musical ». Mais le terme convient, cette fois, à la première audition parisienne de « Turangalila-Symphonie » d'Olivier Messiaen. La salle entière du théâtre des Champs-Elysées, debout, chaude d'enthousiasme, acclama le jeune maître qui venait de déchaîner, pendant une heure et demie, cet extraordinaire bouleversement sonore. L'Orchestre national et son chef ardent, Rudolf Albert, ont su résoudre, pour notre joie, d'herculéennes difficultés d'exécution. Mais n'oublions pas non plus la joueuse d'ondes Jeanne Loriod et, au piano concertant, l'étonnante Yvonne Loriod.

Enfin, voici revenue, avec une invention toute fraîche, Maria Feres, de qui la belle composition de l' « Orphée » de Glück est encore présente à nos esprits. Elle nous propose la résurrection d'un genre où triomphèrent la grâce, l'esprit de société et l'élégance de cour : l'opéra-ballet.

L. MAURICE-AMOUR.

Pas de bien-être sans chaleur !...

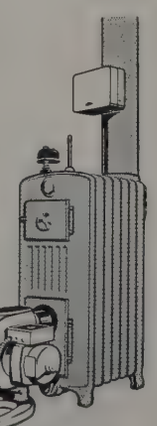
Une pièce sans chaleur ou mal chauffée a une grande influence sur le caractère de ses occupants. On ne se sent pas à l'aise et prêt à être de mauvaise humeur. Etes-vous sûrs que le problème de votre chauffage central a été bien étudié ? le brûleur à mazout FRANCIA vous offre :

économie Votre chauffage central brûle juste le temps voulu pour obtenir la température désirée avec le brûleur le moins cher, car construit en série dans une usine ultra-moderne.

confort Mise en marche automatique. Thermostat d'ambiance et le service "Assistance clients" dans toute la France.

sécurité Des milliers d'appareils en service sont un gage de sécurité pour vous.

crédit Comme toutes les grandes marques, FRANCIA est agréée par les organismes officiels de crédit : 6-9-12 mois.



...pas de chaleur sans Francia

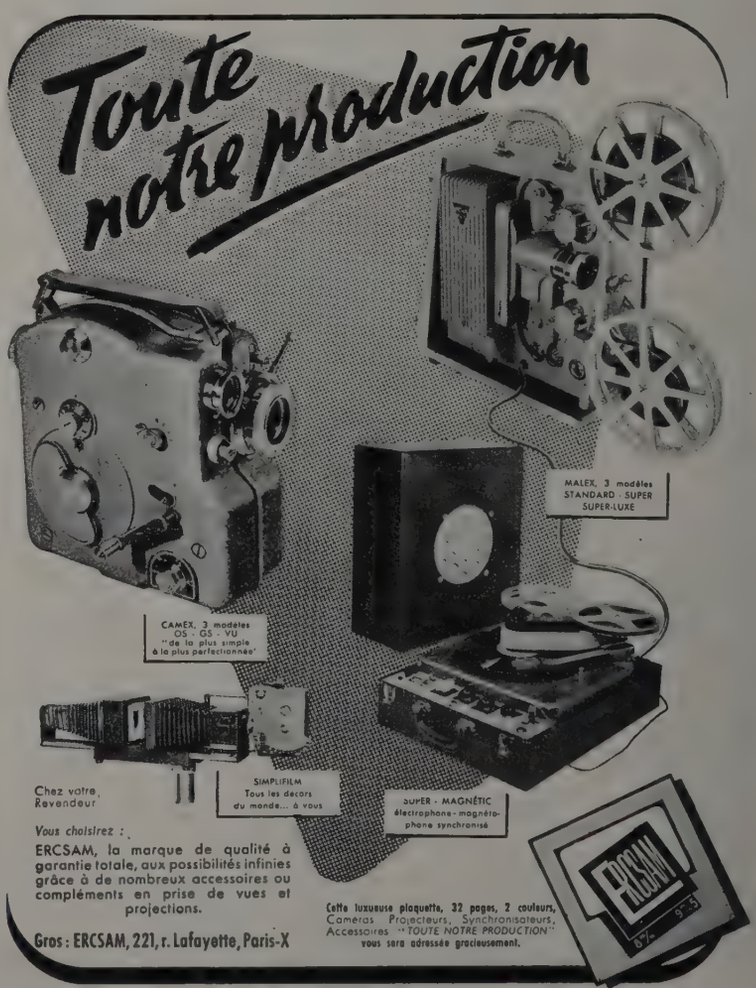
BRULEURS FRANCIA

26, RUE DESSEAUX - ROUEN - TÉLÉPHONE : + R 1. 79-59

AGENCE MAROCAINE : SOCIÉTÉ FRANCIA-REX, 36, BOULEVARD DE MARSEILLE, • CASABLANCA

SODIPA

Toute notre production



Chez votre Revendeur

Vous choisirez :

ERCSAM, la marque de qualité à garantie totale, aux possibilités infinies grâce à de nombreux accessoires ou compléments en prise de vues et projections.

Cette luxueuse plaquette, 32 pages, 2 couleurs, Caméras, Projecteurs, Synchronisateurs, Accessoires "TOUTE NOTRE PRODUCTION" vous sera adressée gracieusement.

Gros : ERCSAM, 221, r. Lafayette, Paris-X

LES GRANDES VENTES

MANIFESTATIONS D'AMITIÉ FRANCO-AUSTRALIENNE

Au cours d'une cérémonie très simple qui eut lieu à Sydney, l'ambassadeur de France a remis la Légion d'honneur aux personnalités australiennes qui ont organisé, l'an passé, une Exposition d'art français, M. Hall Missigham, directeur du Musée de peinture de la Nouvelle Galles du Sud, et Sir Charles Lloyd Jones, amateur d'art réputé.

A l'issue de cette manifestation, un toast a été porté à l'amitié franco-australienne. Notre photographie montre, de gauche à droite : M. Hall Missigham, M. Louis Roche, ambassadeur de France à Canberra ; Sir Charles Lloyd Jones et M. R. G. Menzies, premier ministre.

EXPOSITION D'OISEAUX

Les salons de la T. W. A., aux Champs-Elysées, ont été pendant quelques jours transformés en une immense volière. Ils abritaient, en effet, la IIIe Exposition internationale d'ornithologie, qui groupait des oiseaux de toutes sortes et de tous pays. On y voyait notamment un aigle des mers venu de Scandinavie, de multicolores oiseaux-mouches, des drongos ou « oiseaux de feu », des oiseaux de Paradis et même... un merle blanc, que de nombreux visiteurs vinrent admirer.

L'ATTENTION des amateurs s'est concentrée sur la vente de la collection Pierre Bonnard, dont nous avons signalé l'intérêt dans notre numéro de mars en reproduisant quelques-unes des œuvres qui y figuraient. Les prévisions d'enchères élevées ne furent pas déçues. Voici d'ailleurs quelques-uns des prix obtenus par Me Rheims, qui dirigeait, assisté de MM. J. Dubourg et J. Metthey.

Un pastel par Odilon Redon : « Fleurs », 1 million 220.000 francs ; un dessin par Seurat : « l'Ombrelle », 1.180.000 francs ; une toile par Cézanne : « Nu de jeune baigneur », 1.350.000 francs ; une toile par Matisse : « la Fenêtre ouverte », 4.700.000 francs ; une toile par Renoir : « Orangers et Fond de mer », 1.700.000 francs ; trois cartons par Vuillard : « Femme au chien », 1.200.000 francs, et « Femme au chapeau », 1.810.000 francs. Avec les tableaux constituant la collection personnelle de Bonnard, on vendait un certain nombre d'œuvres appartenant à divers amateurs et pour lesquelles on a noté : un pastel par Degas : « Danseuse au tutu vert », 4.200.000 francs ; une aquarelle par Dufy : « Cannes », 650.000 francs ; un pastel par Berthe Morisot : « la Cueillette », 620.000 francs ; une toile par Cézanne : « Composition », 1.270.000 francs ; une toile par Claude Monet : « le Champ d'avoine », 1.800.000 francs ; une toile par Marquet : « Alger », 820.000 francs ; une toile par Renoir : « Profil d'Andrée, penchée », 2.800.000 francs ; une toile par Renoir : « Paysage, bord de Méditerranée », 1.600.000 francs ; un carton par Utrillo : « Village de Chauvain », 1.600.000 francs ; une toile par Vlaminck : « le Bouquet de sauges », 801.000 francs, et une toile par Claude Monet : « la Famille du peintre », 1.300.000 francs. L'ensemble a produit 50.206.000 fr.

Un des gros prix obtenus au cours de cette dernière période l'a été pour un panneau de l'école italienne du XVe : « Scène profane », adjugé par Me Colombier, pour le compte des Domaines, 1.015.000 francs. A la même vente deux toiles de l'école hollandaise ont fait 335.000 francs et une « Vue de Rome » (école française), 280.000 francs. Me Maurice Rheims a adjugé une collection d'ivoires du Japon 219.000 francs et une collection d'Inro (boîtes à médecine) 308.300 francs. Dans une vente d'instruments de lutherie que dirigeait Me Ader, assisté de M. Français, un violon de Ferdinand Gagliano (Naples, vers 1760) a été poussé jusqu'à 420.000 francs. Me Ader a vendu, d'autre part, une peinture de Jean van Goyen, « Estuaire de rivière », 1 million et une autre peinture, attribuée à Georg Flegel, 505.000 francs. Toujours par le même commissaire-priseur ont été adjugés : « Dix feuilles de croquis par Gauguin », 180.000 francs ; un pastel par Claude Monet : « Bords de rivière », 180.000 francs ; une épreuve en bronze de Bourdelle : « la Bacchante », 152.000 francs ; une toile par Calame : « Vue de la chaîne du Mont-Blanc », 260.000 francs ; une toile par Guillaumin : « Paysage à la meule », 250.000 francs ; une toile par Lebourg : « Cargos à quai », 161.000 francs et une autre par le même : « la Seine à Billancourt », 90.000 francs.

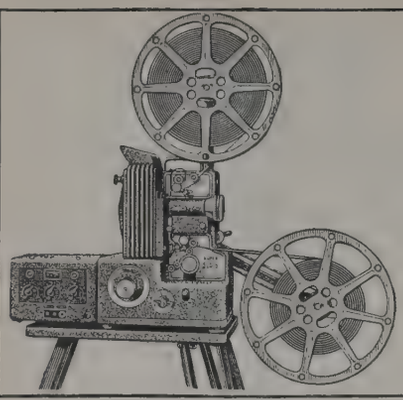
C'est encore à Me Ader que revenait le soin de disperser la bibliothèque du grand érudit que fut Abel Lefranc. Elle était riche en éditions rares patiemment réunies par ce savant spécialiste du XVIe siècle. « La Vie inestimable du grand Gargantua » (1537) et « les Horribles Faictz et Prouesses espouvantables de Pantagruel » (1537) ont été adjugés 1.610.000 francs ; « la Vie très horrificque du grand Gargantua » (1542), 1 million. La Bibliothèque Nationale a acquis « les Amours », de Ronsard (1552), pour 690.000 francs, et la Bibliothèque de Tours, le « Quart livre de Pantagruel » (1553) pour 210.000 francs.

ARTS MÉNAGERS

Une erreur, dont nous nous excusons, nous a fait mentionner parmi les marques de réfrigérateurs que nous avons citées dans notre dernier numéro, à l'occasion du Salon des Arts ménagers, le Coobrator. L'appareil se nomme en réalité Coolerator. Peu encombrant, peu profond et étroit, malgré sa capacité, il trouve facilement place dans les cuisines, souvent exiguës.

L'électro-affûteur de couteaux « Sirem », dont nous avons indiqué que le prix n'avait pas été communiqué, est en vente au prix de 5.950 francs.

Les indications que nous avons données sur les fers à repasser Calor (Arts ménagers) doivent être rétablies comme suit : Calor Matic, 2 kg. 500, 750 W., thermostat, 3.490 fr. au lieu de 3.450 fr. Vapo-Matic, 1 kg. 700, 1.000 W., thermostat, projection de vapeur, 7.990 fr. au lieu de 4.110 fr.



INDUSTRIELS,
COMMERÇANTS,
PARTICULIERS...

si vous recherchez un moyen de diffusion pour vos produits, pensez au cinéma et documentez-vous à

L'OFFICE GÉNÉRAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE FRANÇAISE

22, rue Paul-Valéry

PASsy : 57-14 et 15

DU 13 AU
28 JUIN

FOIRE
INTERNATIONALE
DE
BORDEAUX

DU 20 AU 28 JUIN 6ème SEMAINE DE LA MACHINE AGRICOLE

Telcolor

permet la
photographie en couleurs naturelles
sur papier (procédé négatif-positif)

Les films Telcolor permettent d'obtenir :

- des épreuves en couleurs sur papier
- des épreuves en noir et blanc sans grain
- prochainement des diapositives en couleurs

Fabriqué en Suisse par Tellko

UNE SEULE ÉMULSION

Utilisable indifféremment et sans filtre
- à la lumière du jour
- à la lumière artificielle

PELLICULES 6 × 9
FILMS 35 m/m
(cartouches 24×36)

PORTRAIT-FILMS

En vente chez tous les spécialistes Photo-Cinéma.

Gros :
La TELLKO FRANÇAISE
44, rue Ste-Anne - Paris-2e
Téléphone : RIC. 13-41

A 243 km.-h. UNE LOCOMOTIVE FRANÇAISE

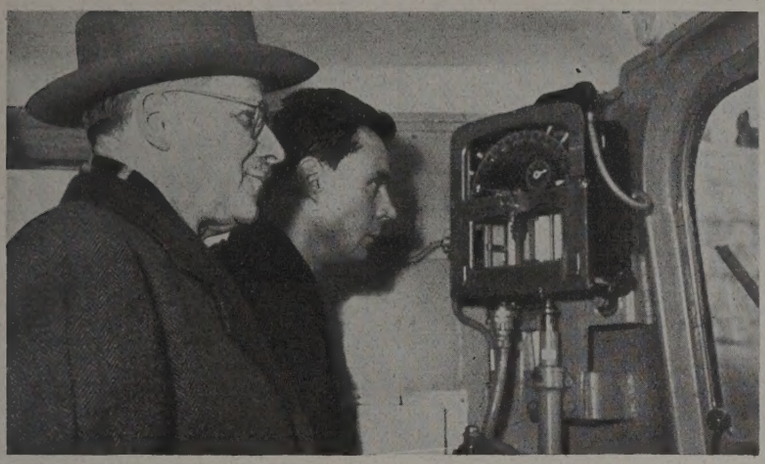
La locomotive CC 7121 et son train léger de trois voitures en gare de Dijon.

Le 21 février dernier, entre midi et midi vingt, la locomotive CC 7121, remorquant un train léger de trois voitures d'un poids de 100 tonnes environ, s'élançait sur les 35 kilomètres de voie qui séparent Dijon de Beaune et atteignait la vitesse de 243 km.-h. Le record mondial de vitesse sur rails, détenu depuis 1903 par l'Allemagne avec 226 km. 700 à l'heure, passait ainsi à la France.

Cette performance était acquise au cours d'essais décidés par la division des Etudes de Traction ; ils se poursuivaient depuis le 11 février, chaque jour améliorant la vitesse atteinte la veille : 165 km.-h. le 17 février ; 185 km.-h. le 18 février ; 222 km.-h. le 19 février ; 230 km.-h. le 20 février, et enfin, suprême victoire, 243 km.-h. le 21 février.

Sur une artère où quotidiennement le « Mistral » parcourt les 512 kilomètres qui séparent Paris de Lyon en quatre heures un quart, c'est-à-dire à la moyenne de 124 km.-h. en soutenant des pointes à 140 km.-h., dépasser d'une bonne centaine de kilomètres à l'heure le plus rapide de nos trains est un exploit qui a frappé le public, toujours sensible à la valeur sportive d'une compétition, quel qu'en soit le domaine. Ce n'est pourtant pas la vitesse pure que recherchaient les ingénieurs. Ils poursuivaient des essais méthodiques sur le plus récent type de locomotive électrique en service, et les conditions dans lesquelles ce record a été battu en accroissent singulièrement l'enseignement. La caractéristique essentielle de cette performance est, en effet, d'avoir été réalisée avec un matériel ferroviaire normal, celui que l'usager utilise en service courant. La

S'ADJUGE LE RUBAN BLEU DU RAIL



Sur la machine, M. Parmantier, directeur du matériel et le chef conducteur Magnaudeix.

locomotive, d'un poids de 106 tonnes, n'appartient pas au type le plus lourd ; prise dans une série dont quarante-cinq exemplaires sont déjà en service, elle repose sur six essieux, tous moteurs, s'articulant sur deux bogies, d'où l'appellation de CC. La suppression des essieux porteurs et directeurs, longtemps considérés comme indispensables pour les grandes vitesses sur rails, a permis d'alléger la machine dont l'adhérence est utilisée totalement sur des essieux de traction. La puissance d'une telle machine est de 4.800 CV. Robuste et endurante, elle peut parcourir 37.000 kilomètres par mois et atteindre 500.000 kilomètres sans revision générale. Les trois voitures du train, suspendues sur des bogies d'un modèle récent, appartiennent à un type de véhicule dont l'ossature châssis-caisse constitue un bloc homogène très résistant. Ces unités, que nous avons présentées ici même en 1949, composent maintenant de nombreuses rames de la S. N. C. F. La part de la voie, tronçon d'une artère au trafic intense, ne saurait être passée sous silence. Les quelque 200 tonnes, locomotive comprise, du train record la parcourant à une telle vitesse en démontrent amplement la bonne assise et la solidité.

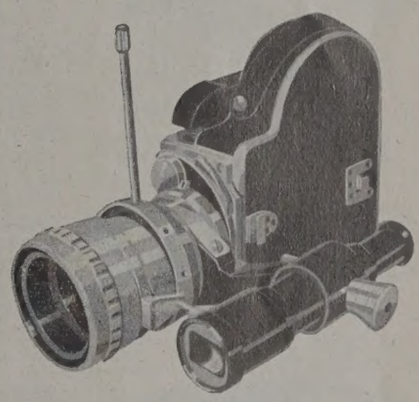
Ce record, qui souligne les remarquables possibilités d'un matériel courant, fait ressortir l'importance de la marge de sécurité de l'exploitation ferroviaire. C'est, et pourquoi en taire l'orgueil, la victoire française d'un matériel entièrement réalisé dans notre pays, gagnée par une vaste équipe où chacun a tenu un rôle nécessaire au succès : l'ingénieur, le constructeur, le tractionnaire et l'homme de la voie.

DU GROS PLAN
AU PLAN GÉNÉRAL
SANS CHANGER DE PLACE
... NI D'OBJECTIF
GRACE AU **PANCINOR**
OBJECTIF A FOCALE VARIABLE

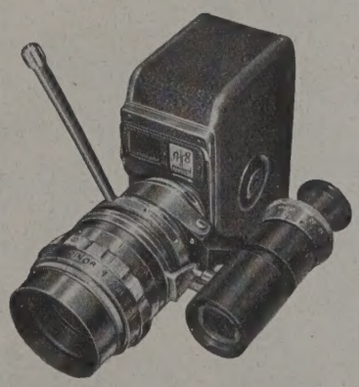
SOM BERTHIOT

POUR CAMERAS PAILLARD BOLEX H 16 m/m

PANCINOR 16 m/m
1 : 2,8 F = 20 m/m à 60 m/m
Le PANCINOR autorise toutes sortes d'effets irréalisables jusqu'ici pour les amateurs : Travelling optique, travelling d'accompagnement. Il facilite le reportage sportif.



... ET POUR CAMERAS 8 m/m

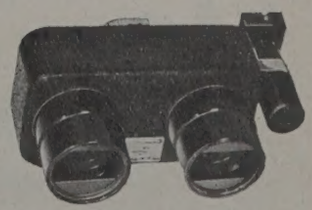


PANCINOR 8 m/m
offre les mêmes avantages que le Pancinor 16, mais avec les caractéristiques suivantes :
1 : 2,8 F = 12 m/m à 36 m/m

CINÉMA EN RELIEF

PRISE DE VUES
ET PROJECTION
AVEC LE
STÉRÉO-CINOR

SOM BERTHIOT



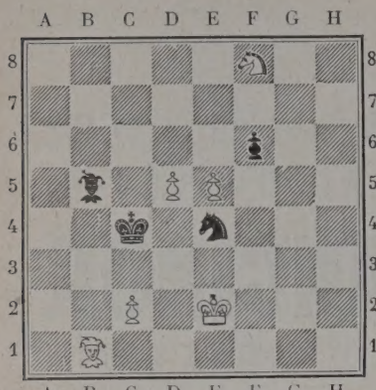
Dispositif comprenant 2 objectifs jumelés accouplés à 2 prismes rhombes. Cet ensemble optique à grande profondeur de champ a une focale de 17 m/m 5. S'emploie sur toutes cameras 16 m/m qui ne sont pas à visée reflex.

CHEZ LES NÉGOCIANTS PHOTO OU
VENTE EN GROS DÉMONSTRATION

TIRANTY
106, Bd HAUSSMANN, PARIS

LES ÉCHECS (N° 119) PAR ANDRÉ CHÉRON

Solution de l'étude N° 121, par Liburkin (2e prix 1933).



Les blancs jouent et gagnent.

1. Fb1-a2+ ! (1), Rç4-d4+ ! (2). — 2. ç2-ç4 ! (3). — et deux variantes de mat :

A) Si 2 ... Fb5×ç4÷. — 3. Fa2×ç4, f6×é5 (4). — 4. Fç4-b3 ! (5), Cé4-ç3+ (6). — 5. Ré2-f2 ! ! (7), Cç3×d5 (8). — 6. Cf8-é6+, Rd4-é4. — 7. Fb3-ç2 mat.

B) Ou si 2 ... Cé4-ç3+ (9). — 3. Ré2-d2 ! (10), Fb5×ç4 (11). — 4. Fa2×ç4, f6×é5 (12). — 5. Fç4-d3 !, Cc3×d5 (13). — 6. Cf8-é6 mat.

Commentaires.

(1) Et non 1. Pd6 ?, P×é5 Nulle. — 2. Pd7, Cç3+ et 3 ... F×d7.

(2) Pour empêcher 2. Ré3. Si par exemple 1 ... Rç5+ ?. — 2. Ré3 !, Cç3. — 3. P×f6, Fé8. — 4. Cé6+, Rd6. — 5. Fb3, C×d5+ ?. — 6. F×d5, R×d5. — 7. Cç7+ et ×é8 gagne.

(3) Et non 2. Rf3 ?, Cd2+ Nulle. — 3. Rg2, R×é5. — 4. Cg6+, Rd6. — 5. Cf4, Fç4. — 6. F×ç4, C×ç4 (menace Cb6 et C×d5). — 7. Rf3 Pf5.

Ni 2. Ré1 ?, R×é5 Nulle. — 3. Cg6+, Rd6. — 4. Cf4 (4. Pç4, Fa4. — 5. Fb1, Cç3. — 6. Fd3, C×d5. — 7. P×d5, R×d5) 4 ... Cç3. — 5. Fb3, Fa4. — 6. F×a4 (6. Rd2, F×b3 et d5 tombe), C×a4 et Cb6.

(4) Si 3. ... Cç3+. — 4. Rd2 !, voir B. Ou si 3. ... R×ç4. — 4. Pd6.

(5) et non 4. Fa2 ?, Cç3+ Nulle. — 5. Rf2 (5. Rd2, C×d5) ... Rç5 !. — 6. Cé6+ ou d7+, Rd6.

(6) Si 4. ... Rç5. — 5. Cd7+ !, Rd4 (si 5. ... Rb4. — 6. Ré3, Cç3. — 7. Cf6 !, R×b3. — 8. Pd6 fait dame. Ou si 5. ... Rd6. — 6. Ré3, Cç3. — 7. Cf6). — 6. Ré1 ! ! seul coup (et non 6. Cb6, Rç5. — 7. Cd7+ !, Rd4 rétablissant la position. Si 7. Ca4+ ?, Rb4 Nulle. — 8. Fç2, Cf6. — 9. Pd6, Rb5. — 10. Cb2, Rç5. — ou 8. Rd3, Cf6. — 9. Rç2, C×d5 !. — 10. F×d5, R×a4 Nulle. — ou 8. Ré3 ou f3, Cf6) 6. ... Rç3 (6. ... Cç3. — 7. Cf6). — 7. Fa4, Rd4. — 8. Fç6 gagne.

(7) Tisse la toile d'araignée du mat. Et non 5. Rd2 ?, C×d5 Nulle. — 6. Cé6+, Ré4. — 7. Fç2+, Rf3.

(8) Si 5. ... Rç5 (5. ... Cé4+. — 6. Rg2, Rç5. — 7. Cé6+ voir note 11). — 6. Cd7+, Rb4 (6. ... Rd6. — 7. Cf6, Ré7. — 8. Cg4, Rd6. — 9. Cé3). — 7. Cf6 !, R×b3 (7. ... Rç5. — 8. Ré3). — 8. Pd6 fait dame.

(9) Si 2. ... R×é5 (si 2. ... P×é5. — 3. Cé6+, Rç3. — 4. P×b5). — 3. P×b5, Cç3+. — 4. Rd3, C×a2 (si 4. ... C×d5 ou 4. ... C×b5. — 5. Rç4). — 5. Rç4 !, Rd6. — 6. Pb6, Pf5. — 7. Cé6.

(10) Et non 3. Rf3 ?, R×é5 Nulle. — 4. P×F, C×a2. — 5. Pb6, Cb4.

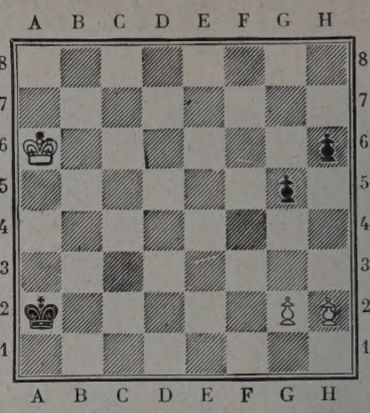
(11) Si 3. ... Cé4+. — 4. Rç2, F×ç4. — 5. F×ç4, P×é5 (5. ... R×ç4. — 6. Pd6). — 6. Fa2, Rç5 (menace Cf6 et ×d5). — 7. Cé6+, Rd6. — 8. Cd8, Cf6 (8. ... Ré7. — 9. Cb7, Rd7. — 10. Rd3, Cf6. — 11. Cç5+ et 12. Cé4). — 9. Cf7+, Ré7. — 10. Pd6+, Rd7. — 11. Fb3, Cé4. — 12. Fa4+ gagne.

Ou si 3. ... C×a2. — 4. P×f6 (menace 5. Cé6+ et 6. Pf7) 4. ... Fé8 (si 4. ... Ré5. — 5. Cd7+ ! et 6. Pf7). — 5 Pd6, Cb4 (5. ... Ré5. — 6. Pf7). — 6. Pd7, F×d7. — 7. C×d7 gagne.

(12) Si 4. ... C×d5 (si 4. ... R×ç4. — 5. Pd6. Ou si 4. ... Cé4+. — 5. Rç2, P×é5. — 6. Fa2 voir note 11). — 5. F×d5, R×d5. — 6. P×f6, Ré5. — 7. Ch7 !, Ré6. — 8. Ré3, Rf7. — 9. Ré4, Rg6. — 10. Ré5, R×h7. — 11. Ré6.

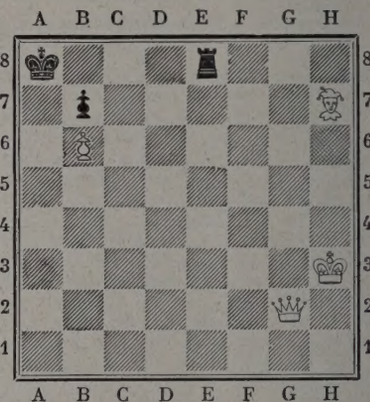
(13) Si 5. ... Pé4. — 6. Pd6, P×d3. — 7. Cé6+, Rç4. — 8. Pd7, Cé4+. — 9. Ré3, Pd2. — 10. Pd8 : D.

Etude n° 122, par Grigorieff.

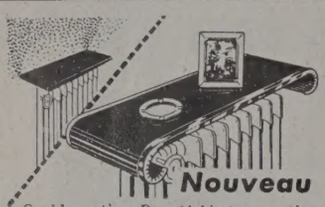


Les blancs jouent et gagnent.

Problème n° 123, par Kos (Chachmatny, mars 1890).



Les blancs jouent et font mat en quatre coups.



Seul le *système Breveté Airotype* protège réellement vos murs, et améliore le rendement de votre chauffage.

Demandez documentation gratuite n° 32

COUVRE-RADIATEUR

Airotype

BREVETÉ S.G.D.G.

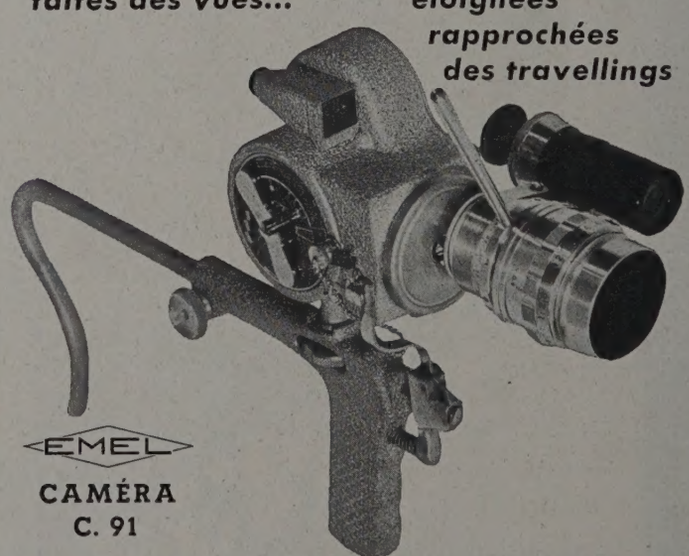
79, Fg Poissonnière, Paris - PRO. 80-89

Pose dans toute la France

TOUS LES OBJECTIFS EN UN SEUL !..

SANS VOUS DÉPLACER

faites des vues... éloignées rapprochées des travellings



EMEL

CAMÉRA C. 91

avec le PANCINOR SOM BERTHIOT à focale variable de 12 à 36 m/m, ouverture 2,8, viseur couplé,

SUR CAMÉRA EMEL C. 91

à 3 vitesses : 8, 16 ; 64 images-seconde

Stabilité parfaite avec la Cinécrosse.

Vous serez étonnés de vos possibilités.

En vente chez les spécialistes CINÉ-PHOTO

SOLUTION DE L'ÉTUDE Nº 107

LE MORT :
♠ 8.5.2
♡ A.D.6.4
◇ R.8
♣ V.10.7.4

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A.R.7.4
♡ ...
◇ A.10.9.7.4.3
♣ A.R.D

Sud joue 6 ◇, Ouest et Est s'étant toujours tus.

Ouest joue ♣ 9, Est ♣ 2 et Sud l'as.

Sud joue ensuite ◇ as, Ouest ◇ 5, Nord ◇ 8 et Est ◇ 2. Puis Sud joue ♣ R, Ouest ♣ 8 et Est ♣ 3.

Comment Sud doit-il continuer?

Écartons le cas où la répartition initiale des ◇ ne serait pas 3-2 ou 2-3, ce qui rendrait le chelem irréalisable. Deux plans de jeu.

Premier plan. — ◇ 3 pris par le ◇ R. Puis ♡ as sur lequel Sud jette sa ♣ D pour débloquer cette couleur. Et ensuite ♣ V et ♣ 10 sur lesquels Sud défausse ses deux petits ♠ perdants.

Pour que ce plan réussisse il faut que les ♣ soient 3-3 ou, s'ils sont 4-2 ou 2-4, que le même joueur ait eu au départ 4 ♣ et 3 ◇.

En effet si le même joueur avait au départ 2 ♣ et 3 ◇, il coupera le ♣ V au 3e tour de ♣ et Sud n'aura pas eu le temps de défausser son dernier ♠ perdant, de sorte que le mort étant sans rentrée pour aller chercher le ♣ 10 maître, le chelem serait manqué.

Deuxième plan. — Sud joue la ♣ D à la 4e levée.

Si Ouest et Est fournissent encore ♣ tous deux — les ♣ seraient 3-3 — alors ◇ 3 pris par ◇ R, puis ♡ as d'abord et ♣ 10 ensuite sur lesquels Sud jette ses deux petits ♠ perdants. Les adversaires ne font qu'une levée.

Jusqu'ici les deux plans se valent.

LE BRIDGE (Nº 123) PAR ANDRÉ CHÉRON

Si les ♣ étaient répartis 4-2 ou 2-4 au départ, un adversaire coupera la ♣ D au 3e tour de ♣.

Pour que le 2e plan réussisse, il faudra alors que le même joueur ait eu au départ 2 ♣ et 3 ◇. En effet, le ◇ R prendrait alors les deux derniers atouts de la défense, et sur ♡ as et ♣ 10 Sud pourrait défausser ses deux petits ♠ perdants. En résumé, le premier plan réussira si le même flanc avait au départ 4 ♣ et 3 ◇, mais échouera s'il avait au départ 2 ♣ et 3 ◇ ; et ce sera l'inverse pour le deuxième plan.

Le problème revient donc à ceci : lequel des deux cas est le plus probable?

Notre loi d'attraction (voir Borel et Chéron : *Théorie mathématique du bridge*, page 196. Éditeur : Gauthier-Villars, Paris) résout ce problème sans aucun recours au calcul. Elle est donc aisément utilisable à la table de bridge.

Chez la même main cachée, les contraires s'attirent (c'est-à-dire la courte à une couleur attire la longue à une autre couleur) et les semblables se repoussent (c'est-à-dire la longue à une couleur repousse la longue à une autre couleur ; ou la courte à une couleur repousse la courte à une autre couleur).

Les mots courte et longue ont un sens relatif et non absolu. Nous disons qu'une main cachée, par exemple Ouest, a une courte à ♣ si elle a moins de la moitié des ♣ du camp Ouest-Est, et qu'elle a une longue à ♣ si elle a plus de la moitié des ♣ de son camp. Ainsi, dans notre exemple, où Ouest-Est ont six ♣ à eux deux, Ouest a une courte à ♣ s'il a moins de trois ♣ ; il a une longue à ♣ s'il a plus de 3 ♣ ; il n'a ni longue ni courte à ♣ s'il a exactement trois ♣. De même Ouest-Est ayant cinq ◇ à eux deux, Ouest aura une longue à ◇ s'il a 3, 4 ou 5 ◇ ; et il aura une courte à ◇ s'il a un ou deux ◇ ou n'en a pas.

Revenons à l'étude nº 107. La loi d'attraction en donne la solution immédiate. L'éventualité 2 ♣ et 3 ◇ (courte à ♣ et longue à ◇) est plus probable que 4 ♣ et 3 ◇ chez le même flanc (longue à ♣ et longue à ◇) et par conséquent le second plan est le meilleur. Le rapport des deux probabilités est comme 9 est à 7.

Quelques calculs sur le 3 sans-atout

Sud, donneur, termine la distribution des 52 cartes et relève son jeu. Il a, aux trois couleurs ♠, ♡ et ◇, neuf levées sûres et affranchies (il a par conséquent l'as à ces trois couleurs), mais n'a pas de garde à ♣. Quelle est sa probabilité de faire au moins neuf levées à sans atout, donc la manche, en admettant que Ouest entame ♣ s'il en a et que Ouest et Est jouent au mieux les ♣, comme s'ils voyaient les 4 jeux ?

Il n'y a évidemment que trois chances d'arrêter le défilé mortel des ♣ : 1) aucun des flancs n'a plus de quatre ♣ ; 2) au moins un flanc a plus de 4 ♣ mais Nord a un arrêt absolu à ♣ (♣ as, ou ♣ R.D, ou ♣ R.V.x, ou ♣ R.10.x, ou ♣ D.V.x, etc.), ou un arrêt occasionnel à ♣ (Nord n'a que ♣ R. 2, mais Ouest a le ♣ as, etc.) ; 3) au moins un flanc a plus de 4 ♣, Nord n'y a pas d'arrêt, mais la couleur est automatiquement bloquée (Ouest n'a pas de ♣, ou un flanc a ♣ as sec, ou ♣ as-roi secs, etc.).

La probabilité que Sud réussisse ses 3 sans-atout dépasse très légèrement 67,4 % si Sud a un seul petit ♣ (par exemple ♣ 2 sec), ou 72,7 % si Sud a deux petits ♣ (par exemple ♣ 3.2 secs), ou 78,8 % si Sud a trois petits ♣ (♣ 4.3.2 secs).

La probabilité de réussir les 3 sans-atout augmente donc avec le nombre de ♣ de Sud, ce qui est évident. Plus Sud a de ♣, moins un flanc a de chances d'avoir plus de 4 ♣.

Si, par exemple, Sud a 4 petits ♣ (♣ 5.4.3.2), la probabilité est de 77 % pour que ni Ouest ni Est n'aient plus de 4 ♣, et il faudrait y ajouter, pour avoir la probabilité totale de réussir 3 S.-A., la probabilité qu'au moins un flanc ait plus de 4 ♣ et que Nord ait un arrêt à ♣, ou que les ♣ se bloquent avant la chute.

Les probabilités données sont très légèrement inférieures aux vraies probabilités de réussir 3 sans-atout parce que je n'ai pas eu la patience de faire le recensement complet de toutes les combinaisons favorables à très faible probabilité, telles que Ouest a ♣ 4.3.2, Nord a ♣ R.6.5 et Est a ♣ A.D.V.10.9 (Nord mettra évidemment le ♣ 5 sur le petit ♣ entamé par Ouest), etc. Tenir compte de toutes ces combinaisons eût exigé un travail considérable, hors de proportion avec l'utilité de connaître la probabilité réelle et complète de réussir 3 S.-A. Car, si Sud a 2 petits ♣, que nous importe que sa probabilité de réussir 3 S.-A. soit 72,8 % ou 73 % ou même 73,5 %, du moment que nous savons qu'elle est supérieure à 72,7 % ?

Une dernière remarque. Les probabilités données ne valent que si Sud est donneur et le premier à parler.

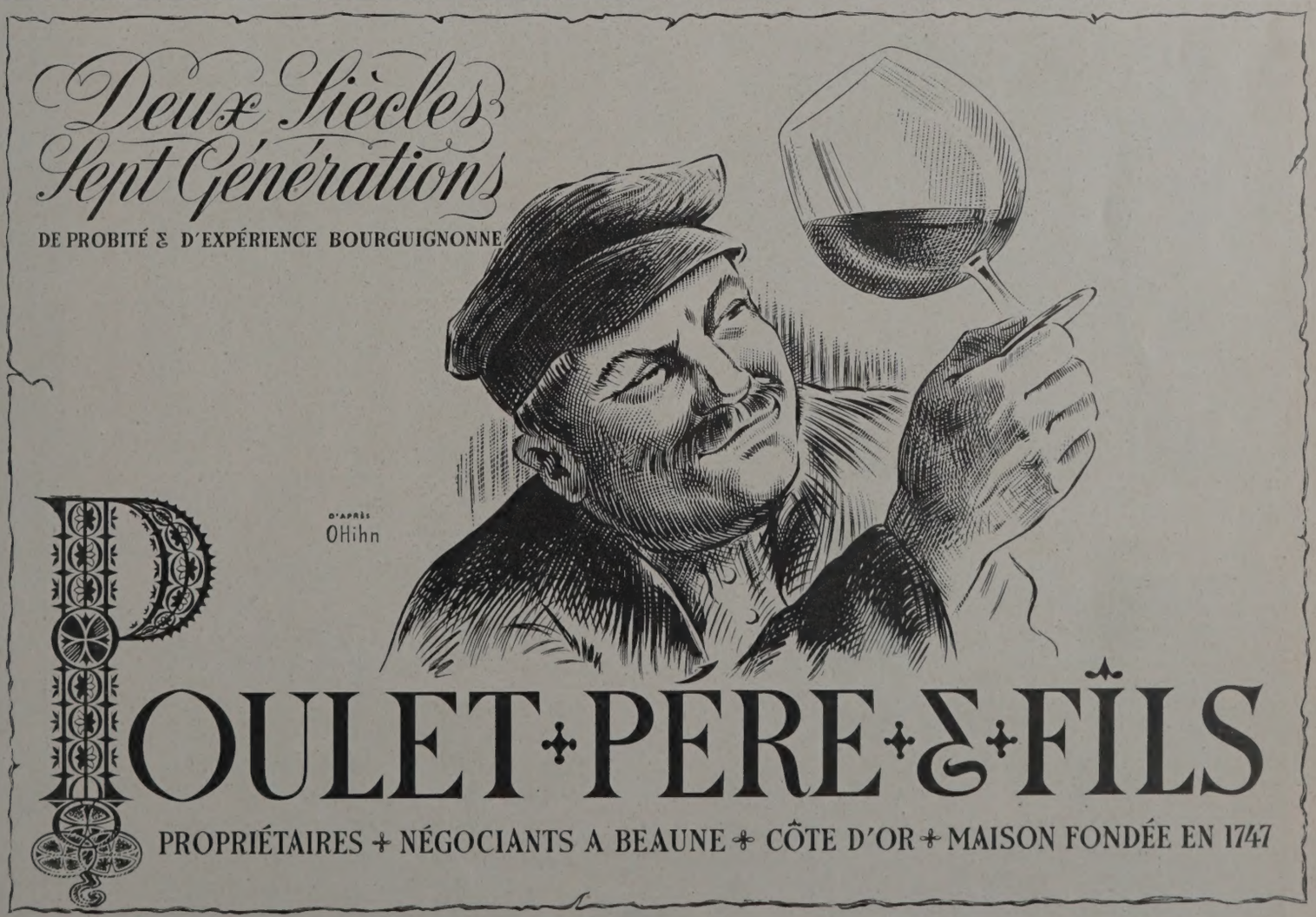
ÉTUDE Nº 108

LE MORT :
♠ A.R.V
♡ A.D.9.2
◇ 7.2
♣ 6.4.3.2

NORD
OUEST EST
SUD

♠ 5.4.2
♡ R.V.10.8.7.3
◇ R.5.4
♣ 8

Sud joue 4 ♡ et Ouest entame du ♣ R puis continue par ♣ as. Plan de Sud ?



N'attendez pas la cote d'alerte pour agir

Faites installer les joints métalliques Benoit, sur vos fenêtres et portes, pendant la belle saison.
Vous profiterez des prix spéciaux d'été et, en évitant l'encombrement des commandes, vous serez servis avant la mauvaise saison. Les joints métalliques Benoit suppriment efficacement les courants d'air, les déperditions de chaleur ; vous passerez un hiver moins cher grâce à une économie de combustible d'environ 35%. Les joints Benoit sont garantis 15 ans.
Agences et pose dans toute la France et l'Afrique du Nord.

JOINTS MÉTALLIQUES

E.TS BENOIT & C.IE

Demandez notre documentation gratuite n° 73

11, r. des Petites-Écuries. Paris (9e). TAI 66-24

NÉRIS-LES-BAINS

LA STATION DU NERF

Eaux hyperthermales sédatives, équilibrantes, décongestionnantes et cicatrisantes souveraines pour le traitement des :
MALADIES DU SYSTÈME NERVEUX - AFFECTIONS GYNÉCOLOGIQUES
RHUMATISMES - MALADIES DES ENFANTS
Climat équilibré de demi-altitude - Très joli site - 10 hectares de parcs.
SAISON THERMALE : 15 AVRIL - 15 OCTOBRE
CASINO - THÉATRE - PARCS - TENNIS - PISCINE DE PLEIN AIR
RENSEIGNEMENTS : ÉTABL. THERMAL DE NÉRIS (ALLIER). TÉL. : 39

POUR VOTRE DISCOTHÈQUE PAR W.-L. LANDOWSKI

MUSIQUE RELIGIEUSE DU XVIIIe SIECLE

L'illustre musicien autrichien Josef Haydn a laissé six messes solennelles, toutes écrites vers la même époque ; leur composition se situe aux alentours de 1780 et le génie du maître atteint alors son apogée. Le Club français du disque se charge de reproduire : « la Messe de lord Nelson ». Theresa Stich-Randall, soprano, Mona Paulee, mezzo, Rudolf Schock, ténor et Gottlob Frick, basse, expriment avec ferveur cette œuvre parfaitement établie sur ses bases et harmonieuse à souhait. Les chœurs de musique sacrée du Conservatoire et l'orchestre de l'Opéra de Vienne, placés sous la direction de Jonathan Sternberg, communient avec les solistes et assurent la perfection de cet enregistrement.

MUSIQUE RUSSE DU XIXe SIECLE

M. G. M., c'est-à-dire Metro-Goldwyn-Mayer, édite des disques qui commencent à pénétrer en France. Ils sont d'une splendide qualité ; la maison Pathé-Marconi se charge de les diffuser. Le concerto en « ut » dièse mineur de Rimsky Korsakoff, encore trop peu familier aux mélomanes, bénéficie d'une interprétation de premier ordre, assurée par Fabienne Jacquinot, qui détaille sans interruption les trois mouvements liés entre eux. Philharmonia Orchestra dirigé par Fistoulari lui donne la réplique avec précision. Ce microsillon, l'un des premiers enregistrements classiques parvenus à Paris, accuse un progrès réel ; il n'y a pas le moindre bruissement inutile ni le plus petit frottement désagréable, les sonorités sont d'une totale pureté. On a souvent reproché aux plaques d'ébonite leur caractère mécanique ; il semble que celles de vinylite incassable échappent à la règle, et si l'on écoute les sonorités éblouissantes de la partition du maître russe, en fermant les yeux, il est facile de se croire dans une salle de concert.

MUSIQUE ANGLAISE MODERNE

Toscanini dirige l'orchestre de la N. B. C. et place en lumière toute l'amusante série de portraits musicaux brossés par le compositeur anglais Elgar, sous le titre : « Enigma ». Les auditeurs cherchent à pénétrer le sens de cette œuvre pleine de verve et d'humour, à identifier les personnages spirituellement décrits, mais la partition ne livre pas son secret... (La Voix de son maître.)

MUSIQUE LEGERE

Armandino enregistre dix tangos à l'intention des amateurs de danse, qui évolueront avec plaisir en écoutant les sonorités de « Violetta », de « la Paloma », de « Jalousie ».

ROYAUMONT CENTRE CULTUREL

MISE généreusement par son propriétaire, M. Henry Gouin, à la disposition des écrivains, des artistes, des savants, soucieux de confronter leurs idées et de comparer les méthodes propres à leurs spécialités respectives, l'abbaye de Royaumont devient, à partir du 1er avril, le siège d'un cercle culturel. M. Marc-André Bera, assistant à la Faculté des Lettres de Lille, ancien directeur de l'Institut d'Edimbourg, en assume la direction. Il a expliqué dans une conférence de presse que son désir était de faire du nouveau centre culturel un collège expérimental des humanités modernes. Il compte d'ailleurs sur de nombreux concours. Déjà des semaines musicales internationales sont prévues ainsi que des entretiens littéraires et scientifiques qui mettront en contact des personnalités de milieux et de pays divers.

« FRUITS, FLEURS ET JARDINS DE FRANCE »

SOUS ce titre, M. Robert Joffet, conservateur en chef des jardins de Paris, a réuni en une plaquette quelques pages qu'il avait données l'an passé à *la Revue des Deux Mondes*. Avec sa compétence universellement reconnue, M. Robert Joffet apporte sur le métier de jardinier et sur celui de fleuriste, ainsi que sur l'art des jardins, des remarques pleines d'intérêt présentées dans une forme élégante et alerte. Il montre comment les éléments fleuris du jardin français contemporain s'adaptent aux progrès techniques de l'horticulture et aussi comment à l'utilisation pratique et familiale de l'espace se substitue parfois une conception plus poétique.

LE PLUS PETIT ROSIER DU MONDE

ON trouve de plus en plus fréquemment, dans les jardins, un rosier tout à fait original, le Rosier Rouletti ou Rosier Miniature. Il est bien, en effet, une véritable miniature de rosier, car les branches, les feuilles, les fleurs, tous les organes, sont de forme identique à celle des autres rosiers, mais à une échelle extrêmement réduite. Le bouton à fleur ne dépasse pas la grosseur d'un grain de blé, et la fleur épanouie, très odorante, mesure un demi-centimètre de diamètre.

Le Rosier Miniature convient tout particulièrement pour la culture en pots, sur une fenêtre ou un balcon ensoleillé. Bien entendu, il est tout indiqué comme élément de décoration pour les jardins japonais et pour garnir les poches de rocailles. Mais on peut aussi bien le planter au jardin, où il forme de ravissantes bordures. Il suffit de le planter à une distance suffisante des grands arbustes, car il aime, comme les autres rosiers, l'air et le soleil.

Un semeur espagnol réputé, M. PEDRO DOT, s'est particulièrement intéressé à la recherche de nouvelles variétés de Rosiers Miniature, qui sont toutes obtenues depuis le Rosier Rouletti à fleurs roses. Citons notamment, « Baby Gold », jaune d'or ; « Pour Toi », blanc crème ; « Perle de Montserrat », rose de Bengale, et surtout « Perle d'Alcanada », d'un magnifique coloris rouge magenta vif.

Toutes ces variétés sont multipliées par la greffe, comme les autres rosiers. Elles ne sont pas plus exigeantes pour leur culture et ne craignent pas le froid. Lorsqu'on les cultive en pots, ceux-ci doivent être remplis de terre de jardin à laquelle on mélangera, si elle est argileuse, un tiers de sable de rivière.

TOUS LES MERCREDIS LISEZ

PARIS
COMŒDIA

★

TOUS LES SPECTACLES
et
SA PAGE DE LETTRES
SA PAGE D'ARTS
SA PAGE DE TÉLÉVISION